
LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 165, Août 2019, 14e ANNEE
10 000 TOMANS
5 €
Le hajj vu
d'Iran (I)
www.teheran.ir

www.teheran.ir

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Mosaddeq-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran,
Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap



Recto de la couverture:
La kiswa (mot arabe signifiant "costume") est une grande étoffe de soie noire qui recouvre la Kaaba à La Mecque.

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction (par ordre alphabétique)
Elodie Bernard
Jean-Pierre Brigaudiot
Esfandiar Esfandi
Mireille Ferreira
Zeinab Golestâni
Rouhollah Hosseini
Saeid Khânâbâdi
Marzieh Khazâï
Gilles Lanneau
Khadidjeh Nâderi Beni
Shekufeh Owlia
Afsaneh Pourmazaheri
Mahnaz Rezaï
Hoda Sadough
Shahab Vahdati
Sepehr Yahyavi
Majid Youssefi Behzadi
Djamileh Zia

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 165 - Mordâd 1398
Août 2019
14ème année
Prix 10 000 Tomans
5 €



Sommaire

CAHIER DU MOIS

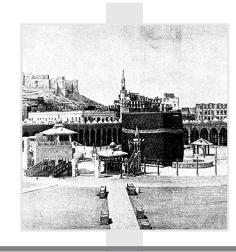
CULTURE




PATRIMOINE



LECTURE


22

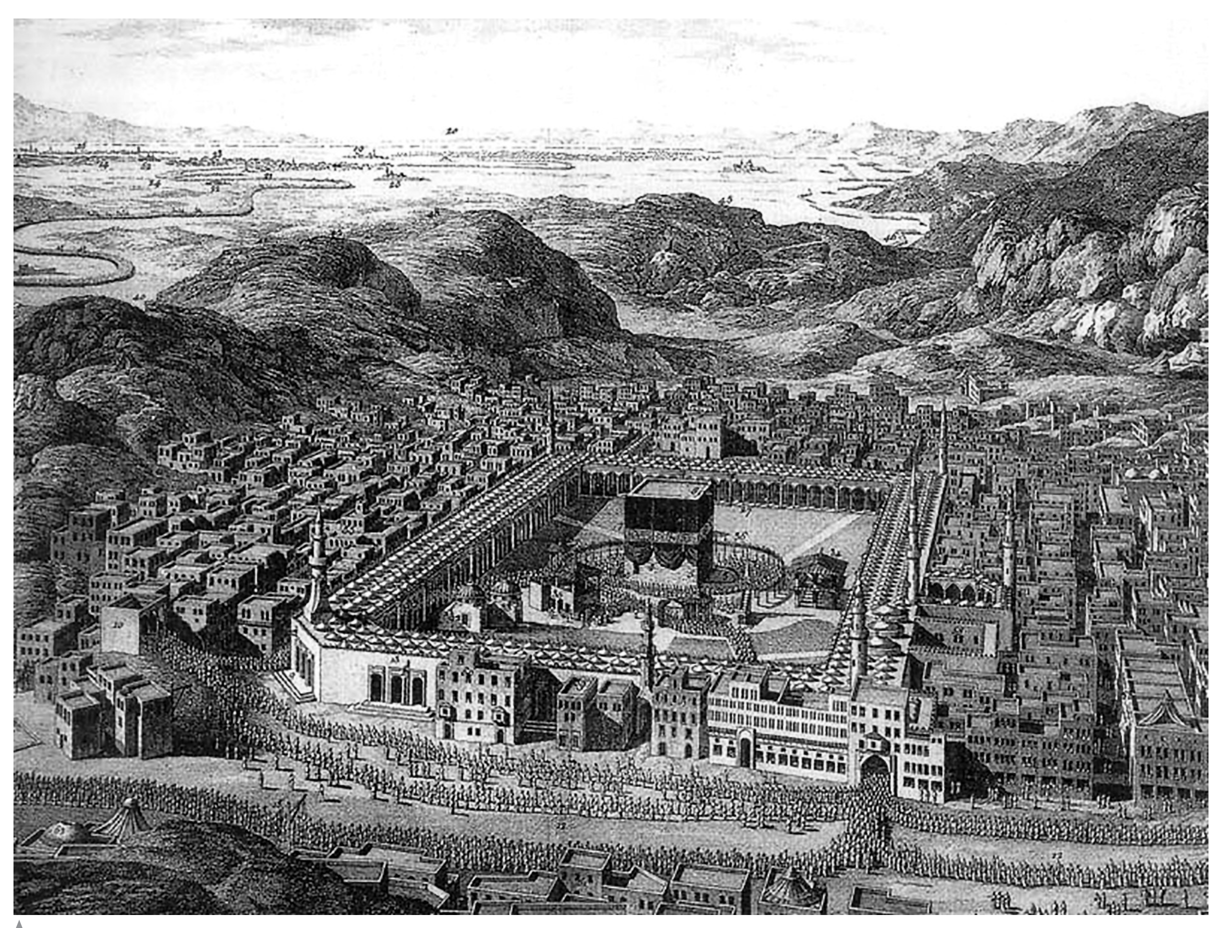

46


64

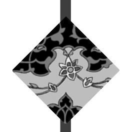
CAHIER DU MOIS

Qu'ils adorent le Seigneur de cette Maison

Saeid Khânâbâdi



Carte d'illustration de La Mecque en 1850 avec la Kaaba au centre



D'après une croyance populaire chez certains religieux traditionnels, le pèlerin arrivé à La Mecque pour la première fois verra son premier vœu exaucé dès qu'il pose les yeux sur la Kaaba, la Maison de Dieu.

Mais il semblerait que les anciens qui ont transmis cette croyance ignoraient un fait étrange à propos de la Kaaba: celui qui se trouve pour la première fois dans l'enceinte de la *Masjid al-Haram,* la Mosquée sacrée, et dont le regard converge irrésistiblement vers le cube noir de la Kaaba au centre de la mosquée, sera saisi d'une émotion et d'un état psychologique si forts qu'il en oubliera pour un bon moment le moindre de ses vœux. Au moment précis où tu te retrouves face à ce sanctuaire légendaire et millénaire, bâti par Adam le premier homme dit-on, reconstruit par Abraham et vénéré par Mohammad, tu te sens déjà pris dans le magnétisme d'un pôle invisible qui t'attire et te captive. La Kaaba t'enchaîne, te séduit, t'attache par un réseau de fils surnaturels, par les rayons d'une Lumière spirituelle qui brille sur des millions de pèlerins venus des quatre coins du monde. «Dès le premier regard posé sur cette structure mystérieuse, l'enchantement

sera tel que tu en oublieras immédiatement tous tes souhaits, toutes tes préoccupations, tous tes vœux. Tu te trouves comblé et satisfait. Tu te sens léger et libéré du lourd fardeau des envies matérielles. Tu perds ton identité individuelle et deviens un membre constituant d'une gigantesque Communauté. Tu goûtes le plaisir d'être un atome de la globalité islamique. Tu te mêles volontiers à la foule passionnée, composée d'individus de toutes les nations, de toutes les langues, de toutes les races, qui ont dit oui à l'appel du Hadj. Ils ont dit oui à l'Alliance sacrée de la foi islamique.»

96. La première Maison qui ait été édifiée pour les gens, c'est bien celle de Bakka (La Mecque) bénie et une bonne direction pour l'univers.

97. Là sont des signes évidents, parmi lesquels l'endroit où Abraham s'est tenu debout; et quiconque y entre est en sécurité. Et c'est un devoir envers Allah pour les gens qui ont les moyens, d'aller faire le pèlerinage de la Maison. Et quiconque ne croit pas... Allah Se passe largement des mondes. (Sourate 3, Versets 96-97)

Celui qui se tient debout devant la Kaaba ressent dès le premier moment le magnétisme qui rayonne depuis cet axe de l'Univers. À la Kaaba, tu sens la présence du Surnaturel. Ce fait est tellement palpable que même un non-religieux peut le sentir. Les exemples sont nombreux chez des non-musulmans qui ont laissé des témoignages à propos de leur visite à La Mecque. Il s'agit peut-être de la présence de Dieu. Mais ce n'est pas seulement la sainteté de la Kaaba qui te fascine. Parfois c'est la Terreur, parfois c'est la peur d'être si proche de Dieu. Les sources islamiques disent que la Kaaba est dotée d'un axe spirituel dont les deux extrémités se trouvent l'une sur terre et l'autre auprès du Trône de Dieu autour duquel tournent les anges du Royaume des Cieux. Lors de ce premier regard, le visiteur de la Mosquée la plus sacrée du monde perd spontanément conscience de ses souhaits passagers d'être humain. Il sent que tous ses vœux sont déjà réalisés. Il sent que rien n'égale en ce monde d'être invité et présent en ce lieu. Rien n'égale le bonheur d'être dans la zone de la Grâce infinie d'Allah le Clément et le Miséricordieux. Quoi de plus précieux que d'être logé dans la loge divine, accueilli par un Hôte si Vénérable? Tu te sens honteux de demander la moindre chose à Celui qui t'a tout offert.

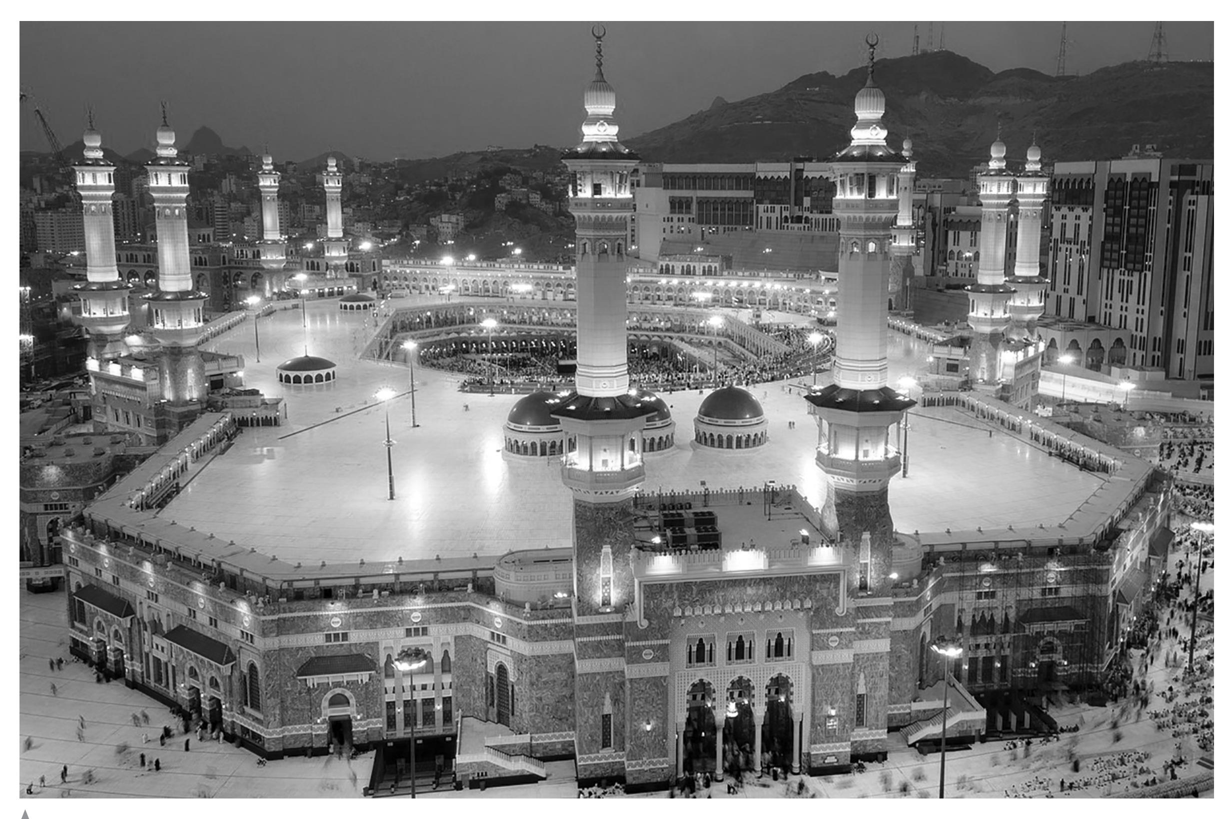
En islam, le simple fait de contempler la Kaaba est bienfaisant. Effectivement, peu de choses peuvent être aussi gratifiantes que le sentiment spirituel que l'on éprouve, assis sur les marches qui descendent vers l'esplanade de la Kaaba, et celui de se laisser porter par l'intense béatitude qui remplit ce lieu le plus sacré de l'Islam. Une atmosphère chaleureuse dont l'aspect purificateur est intensifié par l'air aride de La Mecque, sa température élevée et son soleil brûlant. Quel geste purifiant que de déambuler, sous ce soleil torride et impitoyable, autour de la Maison de Dieu et de suivre

Dès le premier regard posé sur cette structure mystérieuse, l'enchantement sera tel que tu en oublieras immédiatement tous tes souhaits, toutes tes préoccupations, tous tes vœux. Tu te trouves comblé et satisfait. Tu te sens léger et libéré du lourd fardeau des envies matérielles. Tu perds ton identité individuelle et deviens un membre constituant d'une gigantesque Communauté.

le chemin suivi par tous les prophètes, par tous les Imâms! C'est ici qu'Adam bâtit le premier sanctuaire de Dieu. Ce sont les mains d'Abraham et d'Ismaël qui ont dressé les murs de ce cube. C'est sur le toit de la Kaaba que Bilal, le compagnon africain du Prophète, lance le premier appel à la prière de l'islam le jour de la conquête de La Mecque en 630. C'est ici que Mohammad demande à son cousin et gendre Ali de monter sur ses épaules afin de briser les idoles adorées par les infidèles mecquois. C'est dans cette maison que Fatima bint Assad donne naissance à Ali, l'enfant miraculé de La Mecque, le fils de la Kaaba, le prince des croyants. C'est à partir d'ici que Hossein débute son voyage sans retour vers Karbala. Et c'est au pied de la Kaaba que Mahdi, l'Imâm occulté des chiites, déclarera sa campagne universelle de justice et de liberté.

Et tu contemples les hommes qui tournent comme éternellement autour de ce point magique. Les pèlerins nombreux qui, depuis l'Antiquité, accomplissent la ronde de la *tawaf* autour de la Kaaba. Sachant que la *tawaf* était déjà pratiquée avant l'islam.

Les pèlerins tournent sept fois autour de la Maison de Dieu. Et tu sais que cette foule ne comprend pas que des hommes et des femmes, des êtres humains tournent autour de la Kaaba comme des papillons en extase devant la Lumière céleste. Les anges du Royaume des Cieux aussi accompagnent pareillement et parallèlement les êtres humains et non-humains dans cette dance rituelle des créatures autour de la Kaaba, le Centre de l'Univers, le noyau de la création. Dans le calendrier islamique, il y a même



Masjid al-Haram

un jour qui s'appelle *Dahwol-Ardh*, qui correspond au jour où la planète Terre, dont la surface était encore couverte par l'eau, commence à émerger à partir du point où se trouve aujourd'hui la Kaaba. Oui, la Kaaba constitue le point de convergence de toutes les énergies physiques et métaphysiques dans cet Univers. Tu vois également dans l'air les oiseaux mecquois qui s'insèrent, eux aussi, dans le même cycle éternel de l'adoration d'Allah. Ils accomplissent leur *Tawaf* rituel autour du Cœur de la Terre. Ils te font penser aux oiseaux d'*Ababil* cités dans la sourate coranique de l'Eléphant, les mêmes oiseaux protecteurs de la Maison de Dieu contre l'attaque de l'armée des infidèles venant détruire la Kaaba au VIème siècle:

1. N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a agi envers les gens de l'Eléphant?

2. N'a-t-Il pas rendu leur ruse complètement vaine?

3. et envoyé sur eux des oiseaux par volées

4. qui leur lançaient des pierres d'argile?

5. Et Il les a rendus semblables à une paille mâchée. (Sourate 105)

La Mecque est sous la protection du Seigneur de la Kaaba. À La Mecque, il est interdit d'abattre les arbres, enlever les herbes ou de déranger les animaux. Tout est ici protégé par Dieu Clément et Miséricordieux.

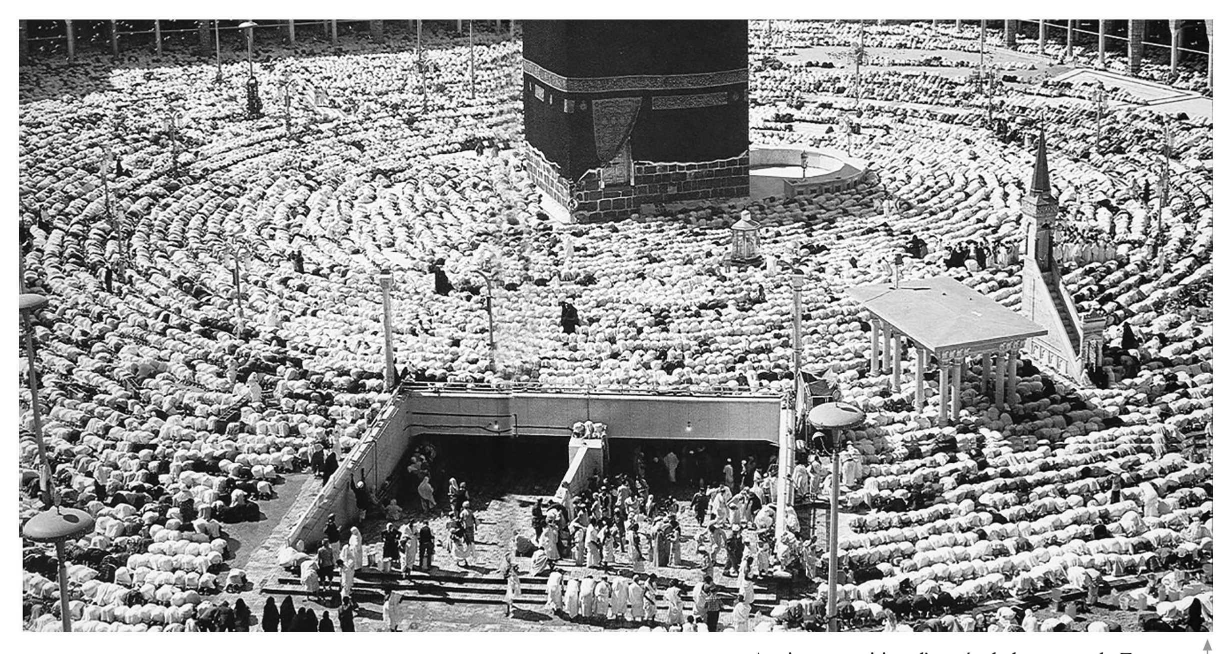
Mais en quoi consistent tous ces mystères de la Kaaba? D'où vient cette sainteté? Quotidiennement, cinq fois par jour, presque deux milliards de musulmans de tous les continents se tournent en direction de cette Maison divine pour faire leurs prières quotidiennes. Vers ce bâtiment rectangulaire vide si simple si archaïque, sans décoration, sans embellissement. Tu es Iranien et habitué aux mille arts esthétiques des mosquées d'Ispahan et aux mille secrets architecturaux des mausolées de Machhad et de Qom. Tu ne t'attends pas à cette sobriété dans la Maison de Dieu. Le temple le plus aimé de l'Islam a été simplement bâti avec de gros blocs de granit foncés juxtaposés, en suivant une architecture bédouine primitive. La Kaaba est un cube de presque 14 mètres du haut, avec un plan asymétrique et une géométrie naïve. Le toit, non plus, n'a rien d'extraordinaire excepté une gouttière en or qui sert, lors des rares jours pluvieux de La Mecque, à créer une scène esthétique et spirituelle dans la Mosquée Sainte. Rien de particulier dans les structures de ces voiles épais, aucune fenêtre, aucune bouche d'aération, aucun conduit de lumière. Seule, une porte à deux battants toujours fermés sur la face est de la Kaaba brise l'uniformité du tissu noir qui recouvre le cube. La porte de la Kaaba s'ouvre vers l'Orient où se lève le soleil. Dieu Éternel dans la Sourate *Hadj* du Coran décrit la Kaaba par le titre de la "Maison Antique". Et une fois à la Mosquée Sacrée tu te rends compte du sens de cette antiquité, de ce refus de l'embellissement physique et moderne. Tu comprends que cette simplicité primitive de la Maison de Dieu est chargée d'un message. L'Islam est la religion qui s'adresse à la "*Fitrat*" initiale de l'être humain, à son identité la plus profonde, à l'âme pure et pérenne de l'humanité, à son essence réelle et vraie, à son état d'âme fondamental. Et chaque homme, au fond de son cœur confirme cet appel divin de l'Islam, bien que les fausses parures de notre monde d'ici-bas nous cachent parfois la Vérité sublime de notre existence.

La Kaaba est encore purement bédouine. La tradition du pèlerinage aussi

avec ses rituels symboliques renforce cet état sauvage et primitif. Les pèlerins ne s'habillent pas en vêtements de l'ère moderne. Ils ne sont autorisés qu'à porter deux morceaux de tissu blanc non cousu, comme un linceul. T'habiller par cet habit primitif te rappelle ton état purement pérenne. Dieu aime te voir dans ton statut originel, comme il t'a créé de poussière. Il veut te voir dans ta nudité. La nudité qui te rappelle la nudité d'Adam et d'Ève au jardin d'Éden. Pourquoi te couvrir devant ton Créateur? La phase la plus heureuse de l'humanité s'est déroulée dans un état de nudité. La nudité est la pureté, la liberté. Tu enlèves tes vêtements modernes. Tu te libères de ces vêtements de luxe qui te masquent la vérité des choses. Ces apparences mensongères, ces titres faussement attribués, ces avoirs matériels, ces tentations diaboliques, ces orgueils modernes, ces savoirs absurdes, tu les abandonnes. Loin des parures passagères de ce monde, tu reviens à ton état de pérennité. Dieu veut t'accueillir comme un nouveau-né habillé d'un simple drap blanc. Oui, la Kaaba est le lieu de ta renaissance spirituelle. Aucune parure n'est autorisée. Aucun maquillage. Aucun parfum. Tu ne peux pas te regarder dans un miroir. Tu te rases les cheveux. L'homme retourne à sa genèse. La blancheur de ton habit te rappelle l'identité sans couleur de ton âme. Un temps de purification. Ton habit doit être propre avant d'entrer dans la ville de La Mecque. Tu te nettoies de tes pêchés, de tes maux. Tu fais les ablutions précédant l'*ihram*. Tu poursuis le rituel de sacralisation à la mosquée de l'Arbre. Tu te sens lié à la mythologie orientale de l'Arbre de la Vie. Tu te déchausses. Pieds nus, tu te mets à faire la *tawaf* sur les pierres chaudes qui couvrent le sol. Bien que ces pierres blanches soient d'une matière particulière qui absorbe plus de chaleur et reflète moins de lumière, le soleil brutal de midi à la Kaaba pénètre quand même toutes les cellules de ton corps pour te purifier. Mais ces gestes ne sont que des moyens superficiels. En réalité, tu dois te purifier de toutes les appartenances terrestres, de toutes les impuretés du monde d'ici-bas. Tu ne touches pas ta femme durant ton séjour à La Mecque. Tu dis non aux tentations charnelles. Tu oublies les plaisirs superficiels. Tu interromps les liens mensongers basés sur les intérêts terrestres. Seul Dieu est Grand. Lui qui possède les clés des trésors des Cieux et de la Terre. Tu abandonnes les amours interhumains, qui ne sont que des reflets. Seulement Dieu mérite d'être aimé. C'est Lui le vrai Amour.

Un temps de purification. Ton habit doit être propre avant d'entrer dans la ville de La Mecque. Tu te nettoies de tes pêchés, de tes maux. Tu fais les ablutions précédant l'*ihram*. Tu poursuis le rituel de sacralisation à la mosquée de l'Arbre. Tu te sens lié à la mythologie orientale de l'Arbre de la Vie. Tu te déchausses. Pieds nus, tu te mets à faire la *tawaf* sur les pierres chaudes qui couvrent le sol.

La Kaaba se trouvait, avant le développement urbain, au fond d'une vallée entourée de collines rocheuses. Aujourd'hui, à voir les tours et les gratte-ciels qui l'entourent c'est bien sûr difficile de l'imaginer dans son état historique. Les rochers sont cérusés pour implanter des grands hôtels de luxe. Les vallées ont été comblées par les rues bitumées, les ponts, les échangeurs et les tunnels urbains. Mais l'âme de la Kaaba n'est pas



Ancienne position d'entrée de la source de Zamzam

touchée malgré tant de constructions modernes. Une fois devant la Kaaba, tu retrouves son aspect fondamental et antique.

La seule esthétique de la Kaaba vient d'un drap lourd noir en soie qui la couvre. Brodée de fils en or et orné par une calligraphie arabe, cette étoffe est imprégnée par la plus pure eau de rose iranienne. La même eau de rose de Kâshân est utilisée chaque année pour nettoyer l'intérieur et l'extérieur de la Kaaba. Sur ce tissu noir appelé *Kiswah* sont écrits des versets coraniques. Tu discernes facilement la sourate Quraych, habilement choisie, se référant aux faits concernant l'Histoire de l'Islam. Dans cette courte sourate à la partie finale du Coran, Dieu veut honorer la grande tribu arabe des Quraych, les serviteurs de la Kaaba, d'où sont issus le Prophète Mohammad et tous les Imâm Chiites:

1. À cause du pacte des Coraïch,

2. De leur pacte [concernant] les voyages d'hiver et d'été.

3. Qu'ils adorent donc le Seigneur de cette Maison [la Ka'ba],

4. qui les a nourris contre la faim et rassurés de la crainte! (Sourate 106)

Et tu accomplis la *tawâf*, ce rite si majestueux. Tous sont égaux devant Dieu. De toutes les nations, de toutes les races, de toutes les langues, de toutes les provenances géographiques ou sociales. Tous sont égaux à la Kaaba. La Kaaba n'est pas séparée entre les hommes et les femmes. Tu tournes autour de la Kaaba à côté de tes sœurs religieuses. Tu te perds dans la foule. Les gens te bousculent. Tu n'es rien ici. Nous sommes rendus au néant devant la grandeur de la Divinité absolue, la Majesté sans partage, la Noblesse sans limite. «*Tout ce qui est sur elle [la terre] doit disparaître/ [Seule] subsistera La Face [Wajh] de ton Seigneur, plein de majesté et de noblesse.»* (Sourate 55, Versets 26-27)

Lorsque tu es en train de tourner autour de la Kaaba, ton côté gauche où se trouve le cœur est le plus proche de la Kaaba. Le Coran te précise que tu ne peux porter le titre de Croyant qu'à condition que la foi en Dieu pénètre dans ton cœur.

Les Bédouins ont dit: «Nous avons la foi». Dis: «Vous n'avez pas encore la foi. Dites plutôt: Nous nous sommes simplement soumis, car la foi n'a pas encore pénétré dans vos cœurs. Et si vous obéissez à Allah et à Son messager, Il ne vous fera rien perdre de vos œuvres». Allah est Pardonneur et Miséricordieux. (Sourate 49, Verset 14)

Tu dois tourner autour de la Kaaba, dans le sens contraire des aiguilles du temps. Que signifie ce

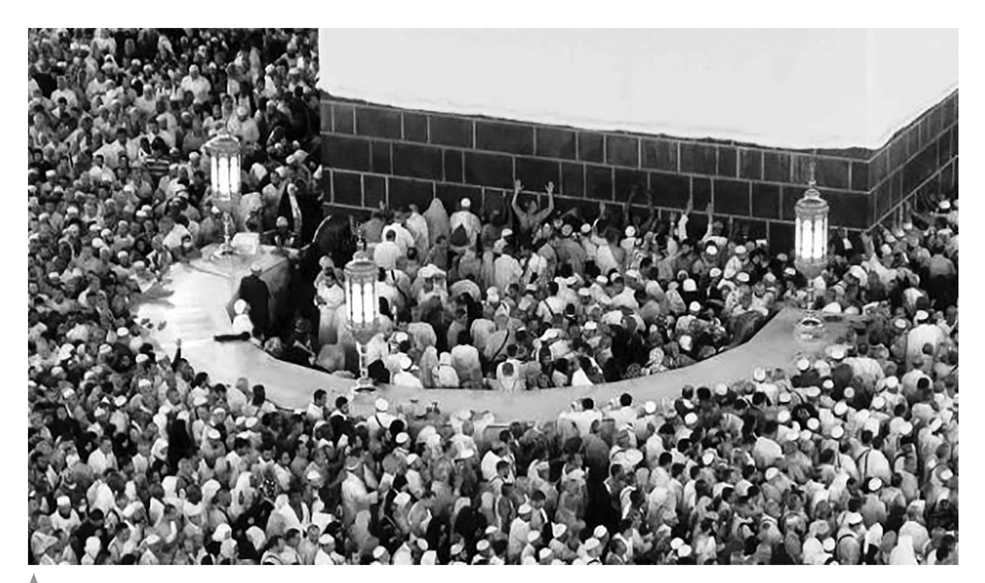
symbolisme? Tu remontes dans l'Histoire. Tu remontes l'histoire de l'humanité. Tu retrouves l'ancienneté de la Kaaba. Tu contredis le temps. Tu rejoins tes ancêtres. Tu salues ainsi la tradition abrahamique. Tu salues Abraham. Comme dit Dieu dans le Saint Coran: "*Salâmûn 'Ala Ibrâhim*". Tu marches dans les pas des grands prophètes. Tu vois la trace des pieds d'Abraham sur une pierre nommée *Maqâm Ibrâhim* à quelques mètres de la Kaaba.

Là sont des signes évidents, parmi lesquels l'endroit où Abraham s'est tenu debout; et quiconque y entre est en sécurité. Et c'est un devoir envers Allah pour les gens qui ont les moyens, d'aller faire le pèlerinage de la Maison. Et quiconque ne croit pas... Allah Se passe largement des mondes. (Sourate 3, Verset 97)

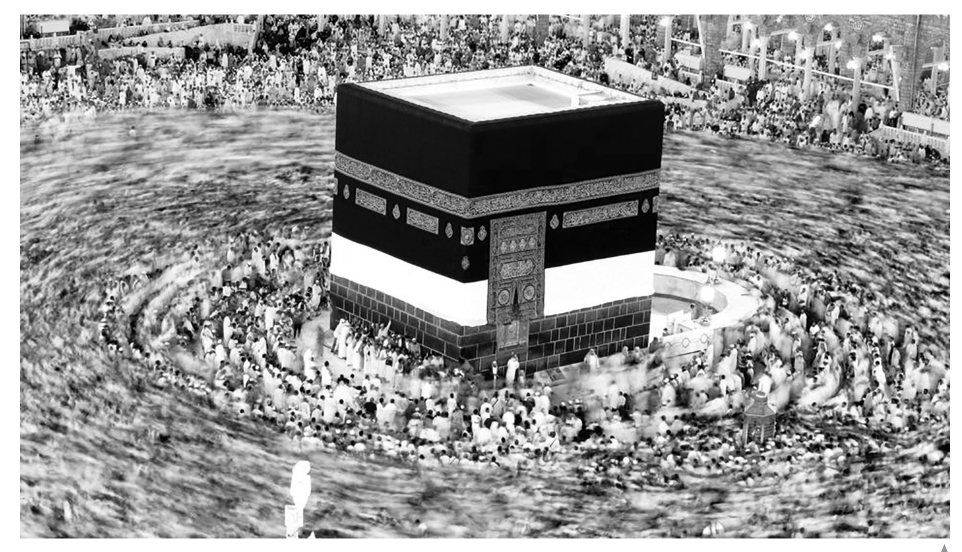
Les musulmans croient qu'Abraham montait sur cette pierre lorsqu'il maçonnait les murs de la Kaaba. Le rite du *Hadj* est avant tout un hommage rendu au prophète Abraham. Les pèlerins lapident les colonnes du Diable comme Abraham l'a fait. Ils font un sacrifice en vue de célébrer la mémoire d'Abraham qui, passant une épreuve difficile, voulut sacrifier son fils bien-aimé sur ordre de son Seigneur. Un respect réservé uniquement pour le père fondateur du monothéisme, un des premiers musulmans de l'Histoire.

Abraham n'était ni juif ni chrétien. Il était entièrement soumis à Allah (musulman). Et il n'était point du nombre des Associateurs. (Sourate 3, Verset 67)

Tu commémores aussi le souvenir de son fils, Ismaël. Le mur demi-circulaire du *Hijr* d'Ismaël est un des lieux les plus saints de l'entourage de la Kaaba. Cet espace est infranchissable pour les pèlerins qui font la *tawaf*. Quand tu tournes autour de la Kaaba, tu tournes aussi autour du *Hijr* d'Ismaël. D'après certaines versions, Ismaël et sa mère, ainsi que de nombreux prophètes sont enterrés dans cette zone. Tu témoignes de la scène où Agar, l'épouse égyptienne d'Abraham, court désespérément en quête de l'eau dans cette partie du désert de l'Arabie pour son petit enfant Ismaël pleurant avant que son Seigneur lui offre la source de Zamzam. Tu cours sur les



Le mur semi-circulaire du *Hijr* d'Ismaël



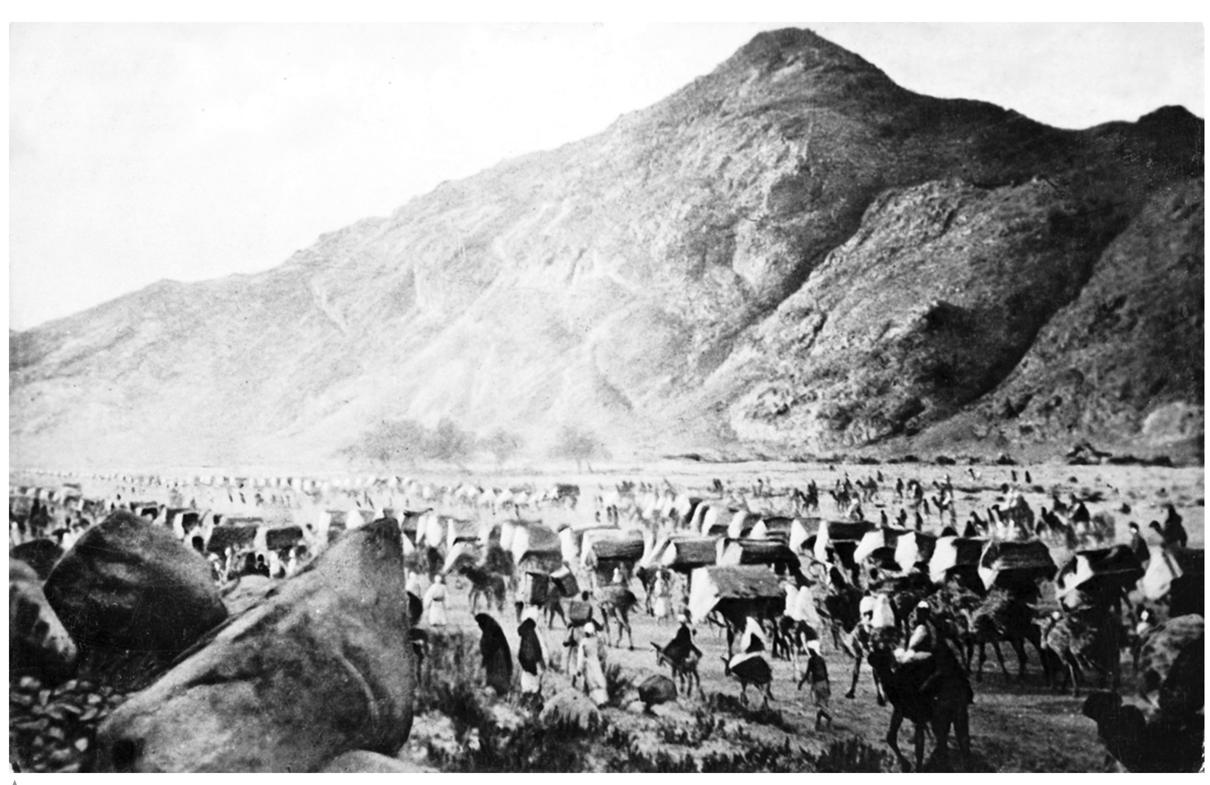
Tawaf autour de la Kaaba

pas d'Agar entre les deux collines de Safa et Marwah. Tu fais sept fois cet aller-retour symbolique pour sentir l'angoisse d'Agar, une femme seule sous le soleil torride du désert de La Mecque. Dans une plaine vide et effrayante, à 80 kilomètres de la mer Rouge, restée loin de son mari qui par ordre de Dieu l'abandonne dans ce point écarté de la Terre seule avec son petit enfant sur le point de mourir de soif. Car la volonté de Dieu s'accorde à ce que ce point devienne son sanctuaire éternel dans le monde. Que ce lieu soit visité par les Pèlerins de Dieu. Que la tradition de la prière pour Allah soit établie dans cet espace. Que les enfants d'Abraham soient les guides de l'humanité et les garants de la Religion. Que cet Ismaël enfante la sainte lignée des grands prophètes, d'où vient le Mecquois Mohammad ibn Abdallah, le sceau de la prophétie, l'Homme parfait, le dernier messager d'Allah.

La Kaaba est magique. Et cette magie t'envahit. Elle te fascine. Elle t'enchaine. Elle t'enferme et tu ne seras jamais libéré de cette chaîne de servitude à la haute Divinité. Tu deviens le serviteur d'Allah. Et quel honneur est plus majestueux que servir la cause céleste. C'est le vrai sens de la liberté. C'est la vraie liberté perdue de l'être humain qui se définit faussement sur des droits de l'homme universels. La liberté salvatrice est de servir Allah le Tout-Puissant. Tu es désormais élevé au rang des pèlerins de la Maison de Dieu, le harem sacré de l'existence divine. Tout est sacré ici. Tu te sacrifies pour Dieu. Le mouton que tu égorges n'est qu'un symbole. C'est ton existence que tu sacrifies pour la volonté d'Allah. Et par ce sacrifice tu accèdes au degré le plus haut de l'existence, le degré de non-existence, le degré de l'Union dans l'essence divine. Et ainsi tu approuves l'invitation de ton Seigneur qui t'appelle. Dieu t'invite dans sa ville, dans sa Maison Antique. Tu te précipites vers Lui. Tu dis oui à l'invitation d'Allah. Et tu chantes au rang de la grande communauté de l'Islam, en compagnie des millions de pèlerins de la Kaaba:

لبیک اللّهم لبیک

Labbayk Allahuma Labbayk …
Me voici, Mon Seigneur, Me voici … ■



«Pèlerins allant à La Mecque», photographie datant du XIXe siècle

L'histoire politique du Hajj des Iraniens

Babak Ershadi



Depuis le début de l'islamisation de la Perse à partir du VIIe siècle jusqu'à l'époque contemporaine, la participation des Iraniens à la cérémonie annuelle du Hajj a toujours subi l'influence des événements politiques, des rapports de force, des alliances ou des conflits de toutes sortes.

Dès le Moyen Âge, les pèlerins venus de différents pays se réunissaient traditionnellement dans les capitales de la Syrie, de l'Égypte et de l'Irak pour aller à pied, à cheval ou en caravanes de chameaux vers La Mecque au Hedjaz. Leur itinéraire croisant souvent celui des marchands. Pour les pèlerins iraniens, le chemin habituel était celui de l'Irak, mais il leur arrivait parfois, pour des raisons de sécurité, de prendre la route de la Syrie ou même celui de l'Égypte. Les routes de pèlerinage passaient par les territoires dominés par des souverains différents. La sécurité des pèlerins dépendait donc des relations amicales ou hostiles parmi les différents pouvoirs politiques.

Le califat des Rashidoun (632-661)

De 632 à 661, c'est-à-dire de la mort du Prophète au martyr de l'Imâm Ali, la communauté musulmane fut dirigée tour à tour par les quatre premiers califes, dits Rashidoun[1]. Dès la période du premier calife,

Abou Bakr (632-634), la communauté musulmane s'intéressa à son développement territorial, mais ce fut pendant les dix ans du règne du deuxième calife, Omar ibn al-Khattâb (634-644) que les musulmans réussirent à conquérir de très vastes territoires en dehors de la péninsule arabique. Les troupes musulmanes conquirent la Perse sassanide et installèrent leur gouvernement sur l'Empire perse depuis la Mésopotamie (actuel Irak) qui était à l'époque l'une des provinces les plus importantes de l'empire. Pendant la même période, les musulmans conquirent aussi l'Égypte, la Palestine, la Syrie, l'Afrique du Nord, l'Arménie et les deux tiers de l'Empire romain d'Orient.

Sous le troisième calife, Othmân ibn Affân (644-656), toute la Perse fut dominée par les Arabes musulmans qui mirent définitivement fin à l'administration politique et sociale des Sassanides, mais cela ne signifia pas pour autant que les populations de l'Empire déchu se convertissaient tout de suite à l'islam. La majorité de la population de Perse était non musulmane pendant le califat des Rashidoun.

Les Omeyyades (661-750)

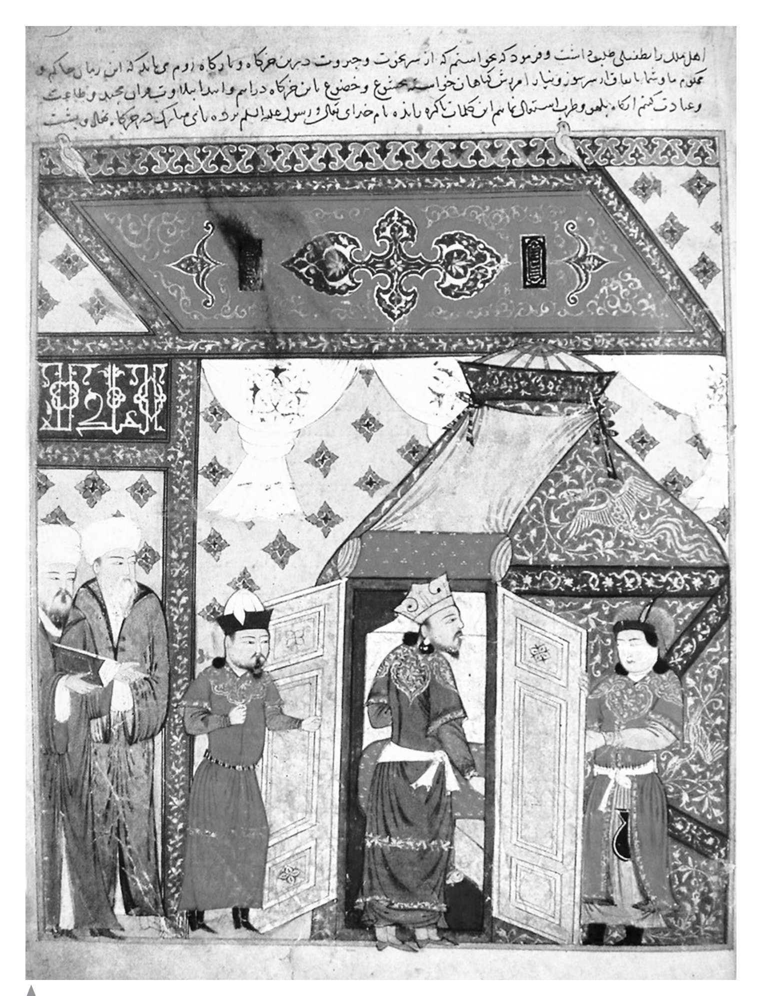
L'islamisation massive de la Perse commença sous les Omeyyades, première dynastie arabe de califes. Les Omeyyades firent du califat islamique une institution dynastique et héréditaire, contrairement au califat des Rashidoun. Si ces derniers étaient connus pour leur tolérance envers les populations des territoires conquis, les Omeyyades établirent un système de discrimination politique, social et ethnique en Perse et ailleurs. Les Iraniens, même les convertis, n'avaient guère de place dans l'administration politique, économique ou militaire. Par conséquent, ils n'eurent pas non plus de responsabilité dans la gestion des lieux saints islamiques du Hedjaz surtout à La Mecque et à Médine.

Pendant les dernières années du règne de la dynastie omeyyade affaiblie par les conflits internes, les kharidjites[2] qui s'étaient soulevés notamment en Irak insécurisèrent les routes du pèlerinage vers La Mecque et Médine. La tenue du pèlerinage annuel du Hajj fut donc perturbée durant les dernières années du règne des Omeyyades.

Les Abbassides (750-1258)

Au moment où le calife omeyyade Marwan II (744-750) eut prévu de rétablir l'ordre en Irak à la suite d'un soulèvement kharidjite, un nouveau mouvement bien plus sérieux, mené par les Abbassides, menaça la dynastie des Omeyyades. Vers 746 (nord-est de la Perse) un mouvement assez hétéroclite apparut dans le Khorâssân, dirigé par Abou Moslem al-Khorâssâni (718-755). Fils d'un zoroastrien persan, Abou Moslem (surnommé Behzâdân par les Abbassides) se convertit à l'Islam sous les Omeyyades. Lors d'un pèlerinage à La Mecque, il y rencontra l'imam des Abbassides, Ibrâhim ben Mohammad et devint plus tard ami

> La route des pèlerins iraniens se rendant à La Mecque et à Médine pour la cérémonie annuelle du Hajj passa pendant tout le Moyen Âge par l'Irak. Les Abbassides, dont la capitale Bagdad se trouvait sur cette route, accordèrent une attention particulière à l'organisation du voyage des pèlerins pour obtenir leur soutien politique au califat.



Miniature persane mettant en scène la conversion de Ghâzân Khân du bouddhisme à l'islam.

d'Abou al-Abbas al-Saffâh, futur premier calife abbasside (750-754). Les Abbassides l'envoyèrent au Khorâssân pour organiser un mouvement contre les Omeyyades. Il entama ce mouvement vers 746 en bénéficiant du soutien non seulement des Abbassides, mais aussi des chiites, des zoroastriens, des mazdakites et même des chrétiens et des juifs. Soutenus par Abou Moslem et les troupes venues du Khorâssân, les Abbassides finirent par renverser le califat omeyyade après la bataille du Grand Zab[3] en 750.

Après avoir établi leur dynastie, les Abbassides essayèrent de gagner la confiance des habitants de tous les territoires de leur nouveau califat (dynastique et héréditaire sur le modèle omeyyade). La route des pèlerins iraniens se rendant à La Mecque et à Médine pour la cérémonie annuelle du Hajj passa pendant tout le Moyen Âge par l'Irak. Les Abbassides, dont la capitale Bagdad se trouvait sur cette route, accordèrent une attention particulière à l'organisation du voyage des pèlerins pour obtenir leur soutien politique au califat. Les Abbassides aidaient les caravanes des pèlerins surtout quand elles traversaient l'Irak. Les chefs de caravanes étaient chargés d'apporter des cadeaux aux pauvres et aux nécessiteux qui vivaient à La Mecque et à Médine, mais aussi des offrandes à la Kaaba. Sur ordre des califes, ces caravanes apportaient chaque année une nouvelle tapisserie pour la Kaaba, appelée traditionnellement «Kiswa» (habillement). Les califes abbassides consacraient une somme considérable chaque année à l'organisation du Hajj et du voyage des pèlerins. À La Mecque et à Médine, les agents du califat distribuaient des vivres aux nécessiteux pendant la cérémonie et ils distribuaient aussi de l'argent aux chefs de tribus bédouins dans les déserts d'Arabie, de Syrie et d'Irak pour les dissuader d'attaquer et de piller les caravanes des pèlerins.

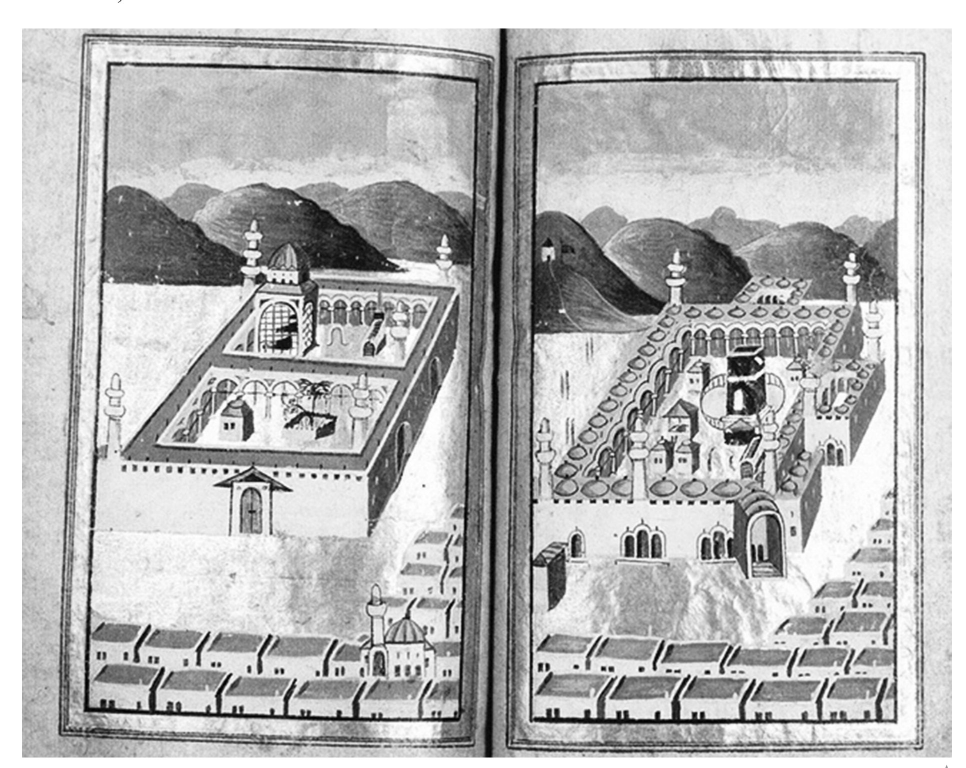
Étant donné l'éloignement de la Perse avec le Hedjaz, la présence des Iraniens musulmans au Hedjaz dépendait directement de la politique des Abbassides. Contrairement à l'époque des Omeyyades, les Iraniens qui avaient d'ailleurs contribué grandement au renversement de leur dynastie, obtinrent des postes importants à la cour des califes abbassides.

Abou Moslem al-Khorâssâni fut le premier musulman d'origine iranienne qui obtint un poste important au Hedjaz

sous le premier calife abbasside, Abou al-Abbâs al-Saffâh, avant d'être assassiné en 755 sur ordre du deuxième calife, al-Mansour (754-775). En 753, Abou Moslem prit la route du Hedjaz pour participer au Hajj. Sur la route du pèlerinage, il fit forer de nouveaux puits d'eau, distribua des vivres et des provisions aux tribus bédouines et fit reconstruire la route caravanière à différents endroits.

Les Barmécides: Les Barmécides (ou Barmakides) étaient une famille de la noblesse persane originaire de Balkh (nord de l'Afghanistan). Les membres de cette famille de religieux bouddhistes[4] se convertirent d'abord au zoroastrisme puis à l'islam. Les Barmécides les plus célèbres sont ceux qui devinrent vizirs des premiers califes abbassides. Grands mécènes, les Barmécides sont considérés comme les principaux promoteurs de l'âge de Bagdad.

À l'époque de la préparation du mouvement anti-omeyyade au Khorâssân, Khalid se rapprocha d'Abou Moslem al-Khorâssâni et joua un rôle important dans la fondation de la dynastie des Abbassides. Avant même l'établissement de la dynastie des Abbassides, il noua des liens très proches avec al-Saffâh qui allait devenir le premier calife abbasside. Sous le calife al-Mansour, Khâlid fut nommé gouverneur du Fârs (sud de la Perse) et devint, en 765, gouverneur du Tabarestân[5]. Khalid participa ensuite à la fondation de Bagdad. Étant d'origine iranienne, il protesta sans succès contre l'utilisation de matériaux de Ctésiphon[6], ancienne capitale sassanide, pour construire la nouvelle ville. Vers 765, Khâlid perdit la faveur du calife al-Mansour en raison de machinations



Représentation ottomane du XVIIIe siècle des mosquées saintes de Médine (à gauche) et de La Mecque (à droite).



L'empereur byzantin Romain IV prisonnier du sultan seldjoukide Alp Arslan après la bataille de Manzikert



Statue du roi saffaride Yaqoub ibn Layth à Zabol (province du Sistan et Baloutchistan).

politiques et fut condamné à payer une lourde amende pour parjure. Il « fut pardonné à la suite des soulèvements kurdes à Mossoul (nord de l'Irak) et al-Mansour le nomma gouverneur de Mossoul, poste qu'il occupa jusqu'à la mort du calife d'Al-Mansour en 775. Vers la même époque, son fils Yahyâ fut nommé gouverneur de l'Azerbaïdjan (nord-ouest de la Perse).

Yahyâ fils de Khâlid eut des relations très proches avec le troisième calife abbasside al-Mahdi (775-785) et sa puissante épouse al-Khayzuran bint Atta. Al-Mahdi lui confia, pendant cinq ans, l'éducation de ses deux fils futurs califes: al-Hâdi (785-786) et Hâroun ar-Rashid (786-809). Yahyâ devint le grand vizir au début du règne de Hâroun ar-Rashid. Pendant les premières années de son règne, ce fut Yahyâ et ses quatre fils qui contrôlèrent réellement le pouvoir avec le soutien de la mère du calife, al-Khayzuran.

Le fils aîné de Yahyâ Fazl fut gouverneur du Khorâssân. Il était le frère de lait de Hâroun al-Rashid. Le célèbre Ja'far Barmécide des *Mille et une nuits* fut vizir et le compagnon préféré de Hâroun. Le troisième fils de Yahyâ fut Moussâ nommé gouverneur de Damas, et enfin le cadet fut Mohammad qui avait un rang d'émir. Yahyâ et sa famille établirent à la cour de Hâroun un vaste système administratif inspiré du système sassanide. Plus tard, le calife Hâroun ar-Rashid qui craignait le pouvoir grandissant des Barmécides, fit emprisonner ou massacrer un grand nombre des membres de la puissante famille iranienne.

Vers la fin de sa vie, Yahyâ Barmécide demanda à Hâroun l'autorisation de faire le pèlerinage du Hajj et de rester pendant un an à La Mecque. Pendant son séjour au Hedjaz, Yahya établit un nouveau

système fiscal pour les habitants de La Mecque et de Médine. Il fit construire un grand jardin à Fakh (aujourd'hui Wâdi al-Zâher) à quelque six kilomètres au nord de La Mecque historique. Il fit creuser aussi des puits d'eau pour les caravanes des pèlerins autour de La Mecque.

Les Tâhirides (820-872)

Au IXe siècle, un conflit de succession entre le calife al-Amin et son frère al-Mamoun, les deux fils de Hâroun ar-Rashid affaiblit le califat abbasside. Les armées d'al-Mamoun venues du Khorâssân et conduites par Tâhir ibn Hossein l'emportèrent sur celles du calife al-Amin et ce dernier fut tué par Tâhir à Bagdad en 813. Al-Mamoun devint calife et pour remercier Tâhir, il nomma Tâhir ibn Hossein gouverneur du Khorâssân en 821. Un an plus tard, Tâhir omit de citer le calife al-Mamoun dans la prière du vendredi et déclara ainsi son indépendance en tant qu'émir du Khorâssân. Un agent du calife assassina Tâhir le soir même.

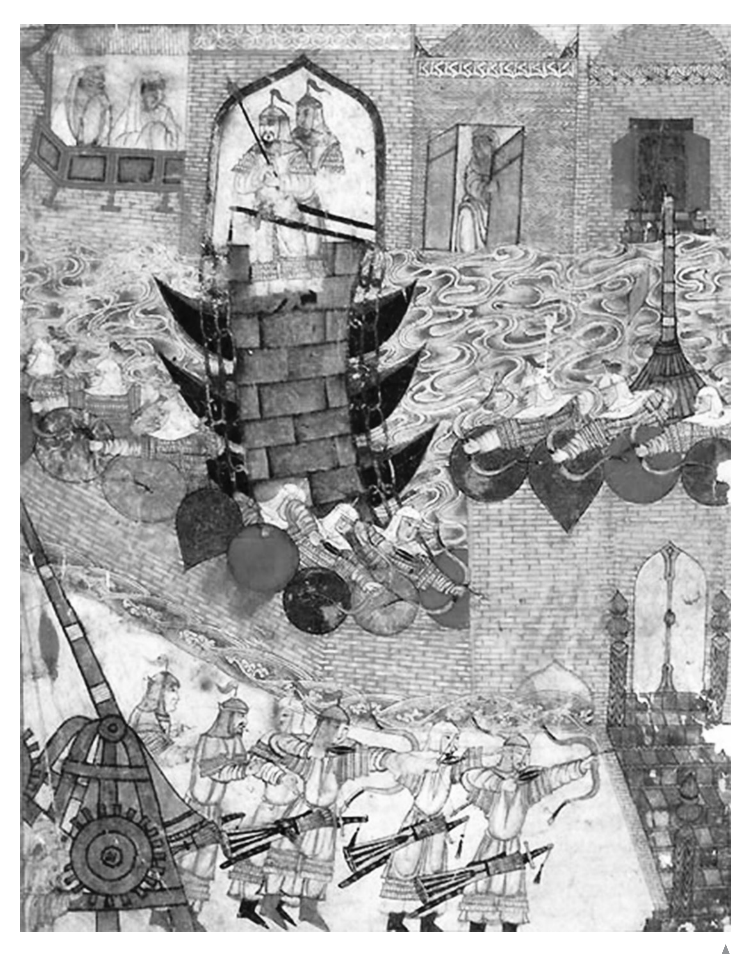
Al-Mamoun et les autres califes qui lui succédèrent n'eurent pas le pouvoir nécessaire pour gouverner directement les territoires qui se trouvaient sous le contrôle des descendants de Tâhir, et ils se virent obligés de confirmer les Tâhirides à leurs postes sans pouvoir s'ingérer dans leurs affaires.

Les Tâhirides régnaient sur une grande partie de la Perse sans renier officiellement leur allégeance aux califes de Bagdad. Ils sont parfois considérés comme les premiers instaurateurs d'un État indépendant en Perse après la conquête arabe de 651, même s'ils n'étaient pas d'origine iranienne.

Les Tâhirides accomplirent de grandes réformes administratives et encouragèrent

À La Mecque et à Médine, les agents du califat distribuaient des vivres aux nécessiteux pendant la cérémonie et ils distribuaient aussi de l'argent aux chefs de tribus bédouins dans les déserts d'Arabie, de Syrie et d'Irak pour les dissuader d'attaquer et de piller les caravanes des pèlerins.

les paysans. Les califes de Bagdad attribuèrent à chacun des souverains tâhirides le titre honorifique d'«administrateur des deux saintes



La conquête de Bagdad en 1258 par le khân mongol Hulagu Khân.



Mosquée omeyyade à Damas.

mosquées» faisant référence aux deux grandes mosquées de La Mecque et de Médine. Mais en réalité, les Tâhirides n'eurent aucune influence réelle au Hedjaz. Cependant, ils envoyaient des offrandes et faisaient distribuer des biens parmi les habitants et les pèlerins de La Mecque et de Médine pendant la cérémonie du Hajj.

Vers la fin de sa vie, Yahyâ Barmécide demanda à Hâroun l'autorisation de faire le pèlerinage du Hajj et de rester pendant un an à La Mecque. Pendant son séjour au Hedjaz, Yahya établit un nouveau système fiscal pour les habitants de La Mecque et de Médine. Il fit construire un grand jardin à Fakh (aujourd'hui Wâdi al-Zâher) à quelque six kilomètres au nord de La Mecque historique. Il fit creuser aussi des puits d'eau pour les caravanes des pèlerins autour de La Mecque.

Les Sadjides (889-901)

Mohammad ibn Abel-Sadj, alias Afshin[7], fut au service des califes abbassides en Azerbaïdjan (nord-ouest de la Perse). Son père Abel-Sadj Divdâd fut le gardien des routes caravanières de La Mecque et de Médine sous le calife abbasside al-Mou'tasim (833-842). Plus tard, Afshin obtint ce poste à son tour et fit la guerre contre les bandits qui attaquaient régulièrement les caravanes des pèlerins. Sous le calife al-Mou'tazz (866-869), Afshin fut nommé gouverneur de l'Azerbaïdjan, d'Arrân et du Caucase (Arménie, une partie de la Géorgie et du Daghestan). Vers 889 et 890, il profita de la faiblesse du califat abbasside pour proclamer son autonomie. Originaires

d'Asie centrale et d'ascendance sogdienne[8], les Sadjides dont la capitale était à Marâgheh (sud de Tabriz) régnèrent jusqu'en l'an 901.

Les Saffarides (861-1003)

Yaqoub ibn Layth (de son vrai nom Radman, fils de Mâhak) fonda un éphémère empire de 861 à 1003 dans les régions orientales de la Perse au Sistan (incluant également le Pakistan et l'Afghanistan actuels). Les bonnes relations entre les Saffarides et les Abbassides pendant les premières années du règne de Yaqoub ibn Layth devinrent conflictuelles plus tard. Dès 875, Yaqoub entama une vaste campagne vers l'ouest, c'est-à-dire vers les régions iraniennes où régnaient les représentants des Abbassides. Il conquit d'abord le Fârs, puis le Khouzestân. En mars 876, à la tête d'une armée de 10 000 hommes, Yaqoub entra en Irak et progressa vers Bagdad pour en finir avec le califat des Abbassides. Son armée arriva à une localité à quelque cinquante kilomètres de Bagdad où eut lieu une bataille entre les troupes de Yaqoub et les armées des Abbassides profitant d'une supériorité numérique écrasante. Après sa défaite devant les troupes abbassides, Yaqoub dût se retirer vers le Sistân et mourut trois ans plus tard en 879, laissant son vaste empire à son frère Amr ibn Layth (879-901).

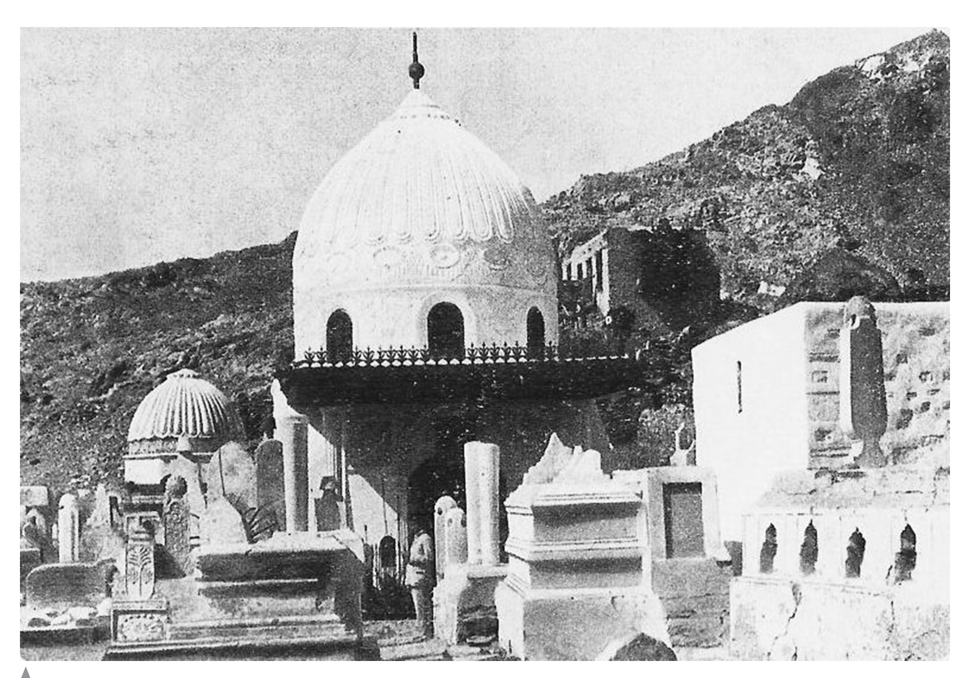
Après la mort de Yaqoub, le calife abbasside al-Mou'tamid (870-892) voulut renouer avec les Saffarides et attribua à Amr ibn Layth le titre honorifique d'«administrateur des deux saintes mosquées» à La Mecque et à Médine de 879 à 884. Mais les troubles qui eurent lieu dans les deux villes saintes en 884 entraînèrent la suspension du Hajj de cette année et même de la tenue de la prière du vendredi à La Mecque et à Médine. Le calife al-Mou'tamid considéra les agents des Saffarides comme responsables de ces troubles. À Bagdad et devant la foule des pèlerins venus du



Portrait de Tamerlan datant du XVe siècle.



Quartier des Hachémites à Médine, avant sa démolition par les wahhabites.



Tombeau de la vénérée Khadija, épouse du Prophète dans le cimetière de Jannat al-Mualla à La Mecque, avant sa destruction par les wahhabites.

Khorâssân, le calife annonça qu'il reprenait le titre d'«administrateur des deux saintes mosquées» et donna l'ordre aux imams de maudire Amr ibn Layth aux minbars des mosquées.

Le fondateur de la dynastie des Saffarides, Yaqoub ibn Layth, avait créé dans sa capitale, Razandj (autrefois, Zarang)[9], un grand bazar dont les revenus montaient quotidiennement à quelque mille dirhams. Selon certains historiens anciens, cette somme aurait été consacrée par les Saffarides à la grande mosquée du vendredi de Zarandj et à la grande mosquée de La Mecque.

Les Bouyides (932-1055)

Près de 500 ans avant les Safavides, les Bouyides, originaires du nord de l'Iran, furent les premiers à fonder une dynastie chiite en Perse et en Irak. Les trois fils de Bouyeh, dont la famille s'était convertie récemment à l'islam, se partagèrent le pouvoir: Ali Imâd o-Dowleh gouvernait à Shirâz dans la province de Fârs, Hassan Rokn o-Dowleh fut le premier émir bouyide d'Ispahan et Ahmad Mo'ez o-Doleh gouvernait à Rey (sud de Téhéran). En 945, les trois frères allièrent leurs forces pour occuper Bagdad, capitale des califes abbassides. Dans la campagne de Bagdad, ce fut le cadet Ahmad qui commandait les troupes des Bouyides. Après la prise de Bagdad, il devint l'«émir des émirs» et prit les pleins pouvoirs dans la capitale des Abbassides, bien que le frère aîné Ali Imâd o-Dowleh garda sa prééminence au sein de la famille. Ce fut le début du protectorat chiite des Bouyides sur les califes sunnites de la dynastie des Abbassides. Conscients du fait que les chiites étaient minoritaires au sein du monde musulman, les Bouyides décidèrent de ne pas fonder un Etat chiite pour remplacer le califat abbasside, et se contentèrent du «protectorat» et de l'influence politique et militaire. Le règne

des Bouyides fut également une période d'éclosion intellectuelle et scientifique importante en Perse et en Irak. Pendant leur règne sur Bagdad, les Bouyides rivalisèrent avec les Ikhchidides en ce qui concerne la présence et l'influence sur les lieux saints islamiques à La Mecque et à Médine.

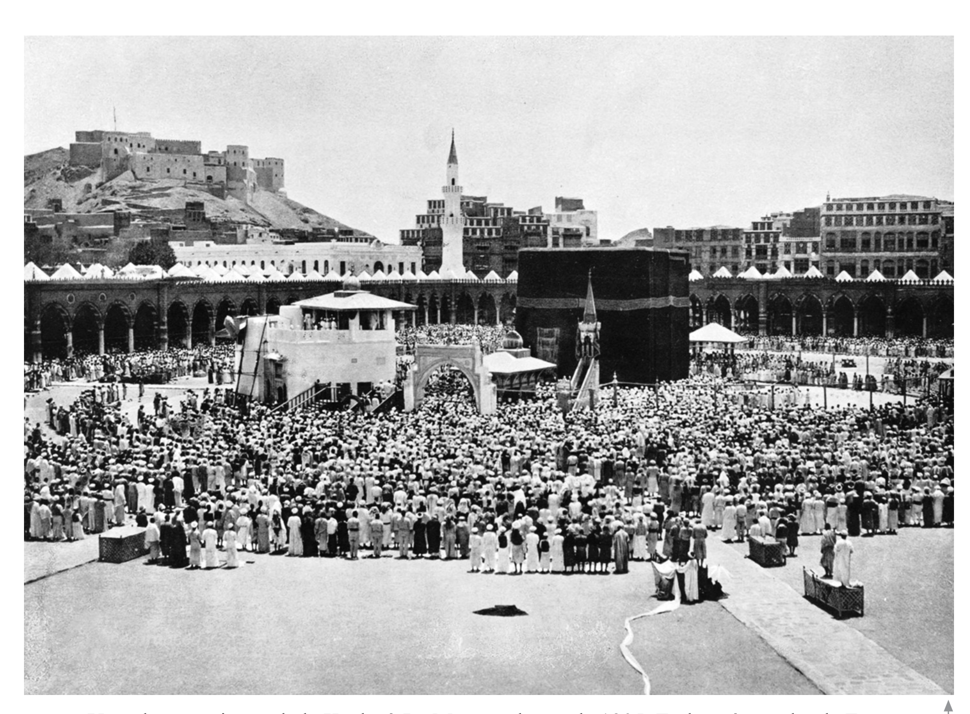
Les Ikhchidides, originaire de Ferghana (aujourd'hui en Ouzbékistan) furent les membres d'une dynastie de gouverneurs autonomes dirigeant l'Égypte sous l'autorité des Abbassides de 935 à 969, qui diffusèrent leur influence sur le Levant (aujourd'hui, Liban, Syrie, Palestine et Jordanie) et le Hedjaz.

En 953, le souverain bouyide, Ahmad Mo'ez o-Dowleh, envoya deux caravanes de pèlerins d'Irak au Hedjaz pour le Hajj. Ces deux caravanes étaient accompagnées d'une troupe bouyide chargée d'assurer leur sécurité. Près de La Mecque, les troupes bouyides eurent un accrochage avec une armée ikhchidide qui accompagnait la caravane des pèlerins venus d'Égypte. Les Bouyides l'emportèrent sur leurs adversaires et entrèrent dans la ville sainte.

L'année suivante, le même incident eut lieu entre les caravanes venues d'Irak et d'Égypte. Les Bouyides l'emportèrent de nouveau. Les noms des trois frères bouyides furent cités dans les sermons à La Mecque avant le nom des émirs ikhchidides. Les Bouyides firent rénover les routes caravanières entre l'Irak et les deux villes de La Mecque et Médine au Hedjaz. La dynastie des Bouyides fut plus tard affaiblie par les Ghaznévides et renversée par les Seldjoukides en 1055.

Les Ghaznévides (962-1187)

Les Ghaznévides, dynastie sunnite, d'origine turque, régnèrent du milieu du Xe siècle à la fin du XIIe siècle sur un



Une photo ancienne de la Kaaba à La Mecque datant de 1905. En haut à gauche: la Forteresse d'Ajyad construite sous l'Empire ottoman sur une colline. La forteresse a été rasée en 2002 pour permettre la construction d'un hôtel.



Une grande caravane de pèlerins, représentation ottomane du début du XXe siècle.

empire s'étendant sur le Khorâssân, Ghazni (actuel Afghanistan) et le Panjab (Pakistan).

Ils mirent fin au règne des Samanides[10] sur le grand Khorâssân et affaiblirent considérablement les Bouyides dans leur grande rivalité pour le contrôle des territoires occidentaux de la Perse, étant donné que les Ghaznévides sunnites étaient soutenus par le califat des Abbassides.

Hassan ibn Mohammad Mikali, alias «Hassanak le Vizir» fut le grand vizir influent du sultan Mahmoud de Ghazni de 1024 jusqu'à la mort du sultan en 1030. Plus tard, Hassanak tomba en disgrâce sous le règne de Massoud de Ghazni (1030-1041) qui l'accusait de déloyauté et de conspiration.

Hassanak était issu de la famille Mikali dont les origines remontaient aux Sassanides et à Divashtich (706-722), roi sogdien de la Transoxiane à l'époque de la conquête musulmane.

En 1023, un an avant qu'il soit nommé grand vizir par le sultan Mahmoud de Ghazni, il partit pour le Hajj. En rentrant du pèlerinage de La Mecque, il décida de ne pas prendre la route habituelle de l'Irak en raison de l'insécurité sur les routes caravanières et se rendit en Égypte. Au Caire, Hassanak rencontra le calife fatimide Abou Hassan az-Zahir (1021-1036). Le calife fatimide réserva un accueil spécial à Hassanak et le traita avec beaucoup d'honneur. Avant de quitter l'Égypte, Hassanak reçut des cadeaux précieux du calife fatimide pour lui ainsi que pour le sultan Mahmoud de Ghazni.

Issus de la branche religieuse chiite des Ismaéliens pour laquelle le calife des musulmans devait être choisi parmi les descendants de l'Imam Ali, cousin et gendre du Prophète, les Fatimides (d'ascendance alide[11]) considéraient les Abbassides sunnites comme des usurpateurs du califat. Les relations entre les Fatimides du Caire et les Abbassides de Bagdad étaient donc conflictuelles.

Après le retour de Hassanak à Ghazni, le sultan Mahmoud reçut une lettre du calife abbasside al-Qadir (991-1031) dans laquelle ce dernier accusait Hassanak d'être un dissident qarmate[12] en raison de sa rencontre avec le calife fatimide au Caire. Al-Qadir demanda au sultan

Mahmoud d'extrader Hassanak à Bagdad ou de l'exécuter à Ghazni. Le célèbre écrivain et historien iranien, Abolfazl Beyhaghi (995-1077), secrétaire à la cour des Ghaznévides, écrit que le sultan Mahmoud, ayant une confiance totale en Hassanak, rejeta la demande du calife abbasside. Dans son *Histoire de Beyhaghi*, un chef-d'œuvre de la littérature classique iranienne, l'historien cite en ces termes le sultan Mahmoud: *«A ce calife qui est devenu idiot, il faut écrire une lettre pour lui rappeler que je cherche partout dans le monde les Qarmates et je les fais exécuter. Si un jour, je découvre que Hassanak est devenu qarmate, l'émir des croyants à Bagdad entendra le sort que je lui réserve en tant que qarmate. Mais Hassanak, je le connais, car c'est moi qui l'ai élevé. Il est pour moi comme mes fils et mes frères. S'il est qarmate, je le suis aussi.»*

Un an plus tard, le sultan Mahmoud désigna Hassanak comme son vizir, succédant ainsi à l'ancien vizir disgracié, Ahmad Meymandi, qui était un ennemi de Hassanak.

Hassanak fut le grand vizir jusqu'à la mort du sultan Mahmoud en 1030. Une guerre civile éclata entre les deux fils du sultan ghaznévide. Dans cette guerre de succession, Hassanak prit parti pour le fils aîné, successeur légitime du sultan. Mais ce fut finalement le frère cadet, Massoud de Ghazi qui gagna la guerre. Après la prise de Ghazni, la capitale, Massoud fit arrêter Hassanak et donna l'ordre de l'emprisonner à Balkh. Ancien ennemi de Hassanak et ancien vizir disgracié du sultan Mahmoud, Ahmad Meymandi redevint grand vizir. Sur ordre du sultan Massoud, Meymandi organisa le procès de Hassanak accusé de déloyauté et d'apostat. Hassanak fut exécuté le 14 février 1032. L'historien Abolfazl Beyhaghi qui avait été, dans sa jeunesse, un assistant de Hassanak le Vizir, décrit les détails du procès et de l'exécution du malheureux vizir dans un chapitre de son œuvre d'histoire. L'«Histoire de la pendaison de Hassanak le Vizir» compte parmi les plus belles pages de la littérature classique iranienne.

Les Seldjoukides (1038-1187)

Les Seldjoukides furent les membres d'une tribu du Turkestan. Les différentes branches de cette tribu fondèrent un grand empire d'abord en Perse (1038-1187), puis en Irak actuel (1118-1194), en Syrie (1078-1117) et en Asie Mineure (1074-1307).

En 1038, un petit-fils de Seldjouk, Tugrul Bey se proclama sultan à Neyshâbour (Khorâssân), territoire gouverné auparavant par les Ghaznévides. Il s'empara de Bagdad en 1055 et libéra le calife abbasside du protectorat chiite de la dynastie des Bouyides. Les Seldjoukides étant de fervents protecteurs du sunnisme, le calife abbasside al-Qa'im (1031-1075) confirma le titre de «sultan» pour Tugrul Bey (1038-1072).

Le deuxième sultan seldjoukide, Mohammad ibn Dâvoud Tchaghri, alias Alp Arslan (Lion héroïque, en turc) poursuivit les expéditions vers l'ouest et conquit l'Arménie et la Géorgie en 1064. Dès 1068, les Seldjoukides se mirent à envahir les territoires de l'Empire byzantin en Asie Mineure. Après trois batailles successives, l'armée byzantine réussit à repousser les Seldjoukides au-delà de l'Euphrate. La quatrième bataille fut décisive.

La bataille de Manzikert (1071): L'empereur byzantin Romain IV Diogène (1068-1071) partit encore en campagne à la tête d'une armée de 60 000 hommes et se dirigea vers l'Arménie. À Manzikert (aujourd'hui Malazgirt, en Turquie), près

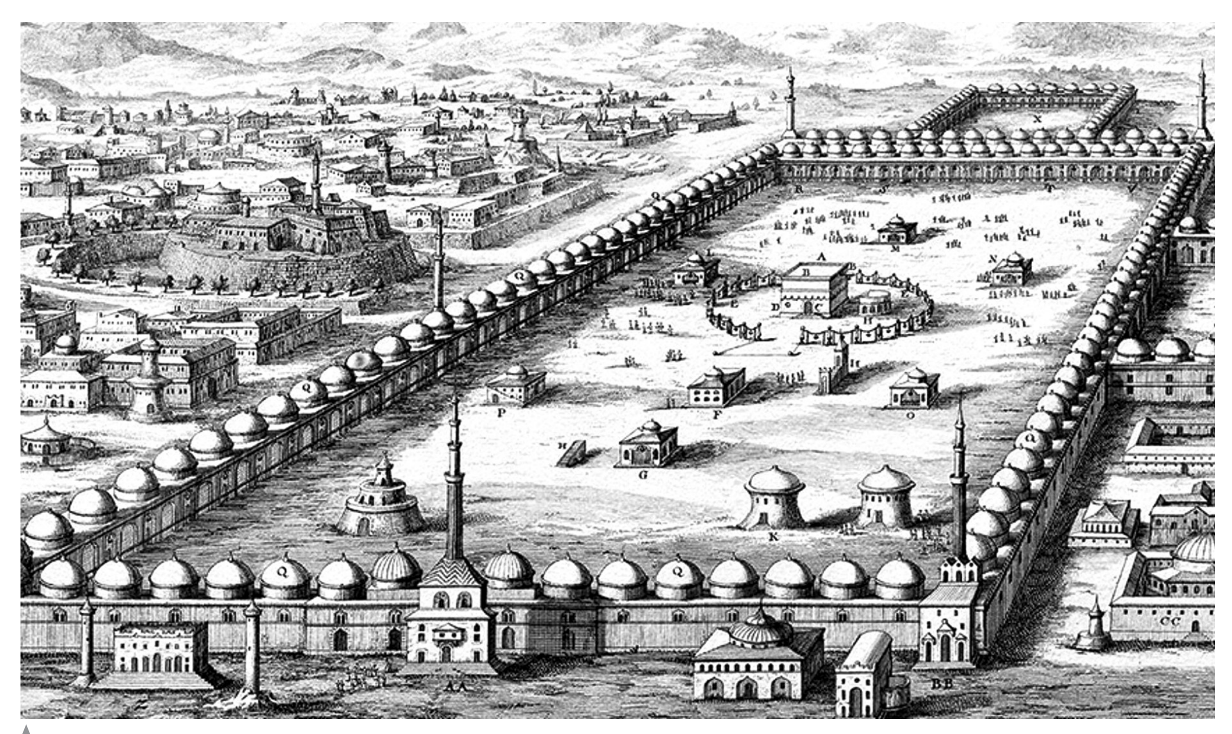
de la rivière Murat Nehri (au nord du lac de Van), l'armée byzantine se retrouva face aux Seldjoukides d'Alp Arslan. Le sultan seldjoukide proposa une paix sous conditions à l'empereur byzantin, mais l'empereur rejeta sa proposition. La grande armée byzantine comprenait un grand nombre de mercenaires francs et normands, mais aussi des mercenaires turcophones Coumans[13]. La bataille de Manzikert eut lieu le 26 août 1071. Malgré la supériorité numérique des armées byzantines, les Seldjoukides s'imposèrent dès les premières heures de la bataille, car les mercenaires coumans firent immédiatement défection en faveur du sultan et les mercenaires francs et normands s'enfuirent. Ainsi, l'armée byzantine fut très vite écrasée et l'empereur Romain IV fut capturé et relâché quelques jours plus tard.

L'empereur et le sultan

À l'issue de la bataille de Manzikert, l'empereur Romain IV fut capturé et conduit auprès du sultan vainqueur Alp Arslan qui se comporta avec respect et générosité envers le captif. Alp Arslan libéra Romain IV quelques jours après la bataille, après de longues discussions pour rétablir la paix.

Un ancien document médiéval relate la dernière conversation entre le sultan et l'empereur: «Que feriez-vous de moi si je vous étais présenté en tant que prisonnier?», demande le sultan. Romain IV lui répondit: «Peut-être vous tuerais-je ou vous exhiberais-je dans les rues de Constantinople.» Alp Arslan dit: «Un bien plus cruel châtiment vous attend. Je vous pardonne et vous rends votre liberté.»

Après sa libération, Romain IV apprit qu'un coup d'État à Constantinople avait mis fin à son règne alors qu'il était toujours en captivité. L'ancien empereur se retira à Adana avec ses partisans. Un an plus tard, une troupe venue de Constantinople le captura. Sur le chemin de Constantinople, le commandant de la troupe byzantine reçut l'ordre d'aveugler l'ex-empereur. Arrivé à Constantinople, il fut exilé sur l'île de Proti où il mourut, succombant à ses blessures.



Une représentation ancienne de la grande mosquée de La Mecque.

La victoire de Manzikert devint le point de départ de la montée en puissance des Turcs en Anatolie. Cependant, Alp Arslan n'avait pas réellement de projet de conquête contre l'Empire byzantin. Son objectif principal consistait à détruire le califat fatimide du Caire. Il prolongea ainsi la politique de son père visant à assurer la défense de l'orthodoxie sunnite et du califat abbasside, duquel le sultan tenait la consécration de son pouvoir.

Alp Arslan et ses successeurs établirent des relations très étroites avec les notables du Hedjaz où ils prirent de nombreuses mesures pour renforcer leur influence. Les Seldjoukides acceptaient souvent de payer les tribus bédouines pour les dissuader d'attaquer les caravanes des pèlerins du Hajj. Dans de nombreux cas, ils s'engageaient aussi à dédommager les pèlerins de La Mecque et de Médine s'ils étaient pillés par les bandits sur les routes caravanières.

Les Seldjoukides annulèrent les nombreux impôts et taxes qui étaient souvent imposés aux pèlerins par les gouverneurs locaux de différentes régions pendant leur long voyage vers le Hedjaz. Les sultans seldjoukides prirent de nouvelles mesures fiscales qui leur permettaient d'exonérer l'émir du Hedjaz des impôts dus au calife abbasside. En outre, ils accordaient assez régulièrement des aides financières à l'émir de La Mecque et de Médine.

Les Seldjoukides se chargèrent aussi de la reconstruction des routes caravanières et des caravansérails pour faciliter le voyage des pèlerins et entreprirent un projet pour transférer de l'eau d'Arafat à La Mecque.

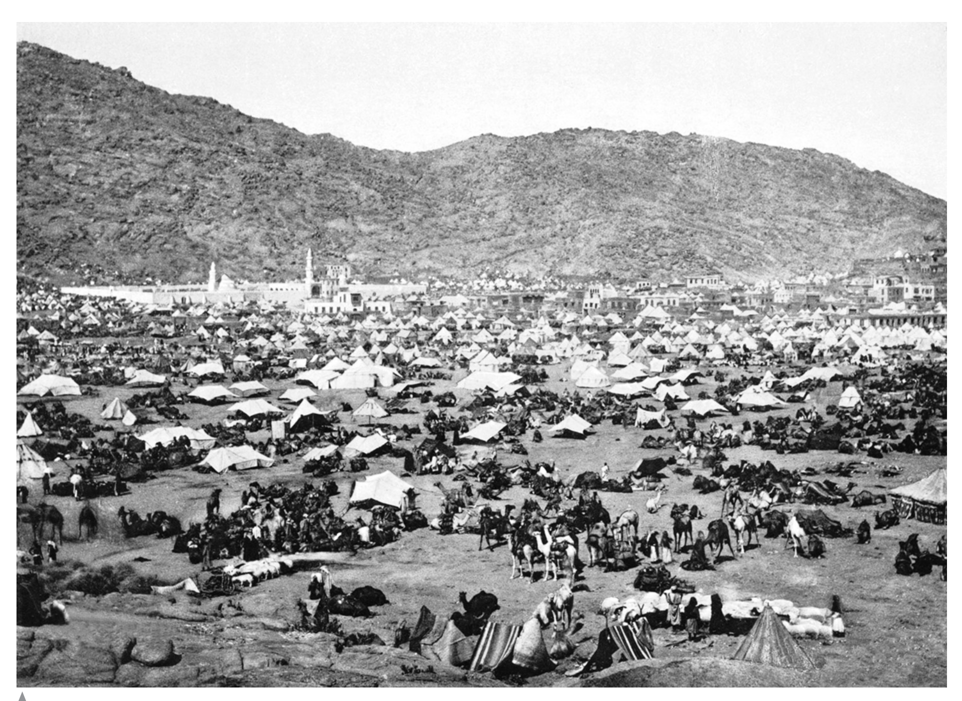
Les Ilkhanides (1256-1335)

Les trois grandes vagues de l'invasion mongole ravagèrent la Perse de 1219 à 1258. La première invasion fut dirigée par le grand khân de l'Empire mongol, Gengis Khân (1206-1227), entre 1219 et 1221. La deuxième grande invasion mongole eut lieu dès 1229, menée par Ögedeï Khân, troisième fils de Gengis Khân, et la troisième grande invasion fut dirigée par Hulagu Khân de 1254 à 1258.

L'invasion mongole qui dura pendant une quarantaine d'années avec une violence inimaginable fut un des fléaux qui dévasta la Perse. Les Mongols mirent fin au puissant empire des Khârezm-Shâhs qui régna de 1077 à 1231 sur le



Miniature persane montrant la bataille de Tamerlan contre le roi d'Égypte, Musée du Palais du Golestân à Téhéran.



Les pèlerins à La Mecque, photographie datant de 1889

Khârezm (actuel Ouzbékistan), la Transoxiane et la Perse, mais aussi aux dynasties des Atabegs (héritiers de l'Empire Seldjoukide se partageant le Fârs, l'Azerbaïdjan et le Lorestân), au règne des ismaéliens à Alamout et enfin à la dynastie califale des Abbassides à Bagdad. La dynastie mongole des Ilkhanides fut fondée par Hulagu Khân, un petit-fils de Gengis Khân et frère de Kubilaï Khân (fondateur de la dynastie mongole Yuan en Chine).

De confession chamanique ou bouddhiste au départ, les souverains mongols se convertirent progressivement à l'islam. Le septième souverain ilkhanide, Ghâzân Khân (1295-1304) fut le premier khan mongol à se convertir à l'islam dès son intronisation en 1295. Il se convertit au sunnisme hanafite. Son successeur fut son frère Uljaïtu, alias Mohammad Khodâbandeh, (1304-1316) qui se convertit au chiisme pendant son règne. Il fut le premier, deux cents ans avant les Safavides, à faire du chiisme duodécimain la religion d'État en Perse pendant une très courte période.

Pendant l'invasion mongole de la Perse, les relations avec le Hedjaz et le pèlerinage du Hajj furent pratiquement interrompus. Bouddhistes, chamanistes ou même chrétiens, les premiers souverains ilkhanides allaient jusqu'à interdire complètement le voyage des pèlerins pour La Mecque et Médine. Selon les documents historiques, seul en 1242 et en 1252, des caravanes de pèlerins eurent la chance de se rendre au Hedjaz pour le Hajj. Les Iraniens musulmans durent donc attendre la conversion des Mongols à l'islam pour pouvoir reprendre le pèlerinage du Hajj en toute sécurité.

Le premier souverain ilkhanide musulman, Ghâzân Khân, rétablit le départ annuel des caravanes de pèlerins vers le Hedjaz. Il assura la sécurité des routes caravanières et envoya des aides financières aux notables et aux émirs du Hedjaz.

Le neuvième et dernier khân mongol,

Abou-Saïd Bahâdor (1316-1335) essaya d'établir de bonnes relations avec les Mamelouks d'Égypte qui contrôlaient à l'époque le Hedjaz, ce qui lui permit d'organiser le départ des pèlerins du Hajj régulièrement tous les ans. Pendant cette période, les caravanes des pèlerins de la Perse portaient à la fois les drapeaux des Ilkhanides et des Mamelouks. Le sultan mamelouk d'Égypte envoya une délégation en Perse pour consolider les relations avec les Ilkhanides. Plus tard, il adressa une lettre à l'émir chérifien du Hedjaz pour lui demander de rendre tous les services possibles aux pèlerins venus de la Perse pendant la cérémonie du Hajj. En échange, les Ilkhanides durent construire à La Mecque et à Médine des hammams et des écoles. Le célèbre explorateur et géographe du XIVe siècle, Ibn Battûta (1304-1377) relate que les offres du sultan Abou-Saïd Bahâdor aux pauvres et aux nécessiteux de La Mecque étaient si abondantes que pendant le Hajj, le prix de l'or dans la ville sainte chutait considérablement.

Les Timourides (1370-1507)

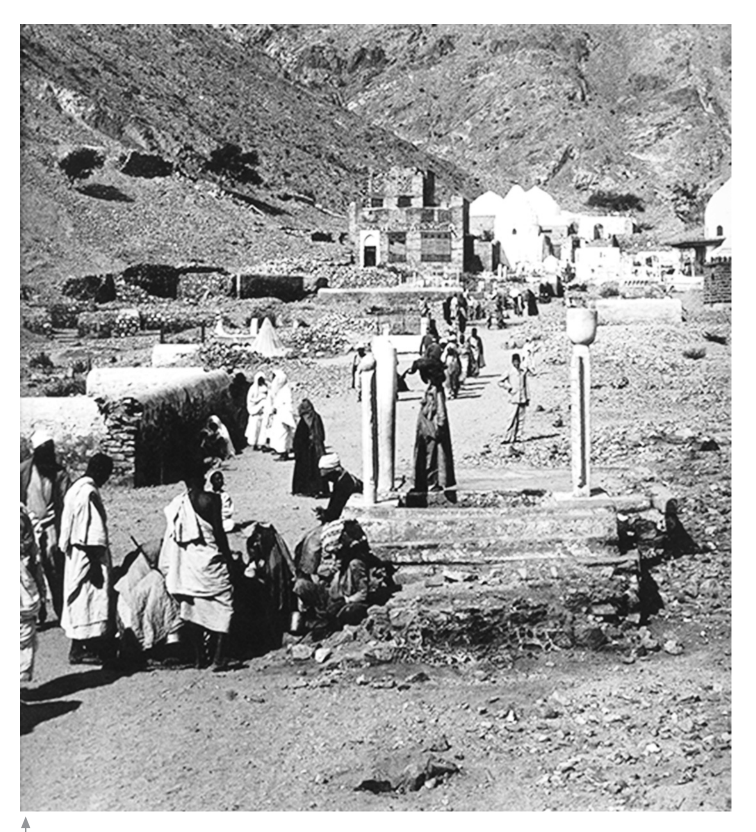
Vers la fin du XIVe siècle, un nouveau pouvoir turco-mongol apparut en Asie centrale: la dynastie des Timourides, tirant son nom de son fondateur, Tamerlan, qui gouverna de 1370 à 1405. Grand conquérant, Tamerlan construisit un immense empire à partir de 1370, grâce à ses attaques successives contre l'Iran, l'Irak et la Syrie. Son vaste royaume s'étendait du Caucase à l'ouest à l'Asie centrale à l'est. D'après les historiens, le projet de Tamerlan était alimenté par deux grandes ambitions, l'une impériale et l'autre religieuse.

Tamerlan était issu d'une tribu turque, autrefois alliée de Gengis Khân. Il n'était pas d'origine mongole, mais il se référait à son mariage avec une princesse mongole pour prétendre qu'il était le gendre et héritier légitime du grand khân mongol. Malgré sa prétention gengiskhanide, Tamerlan fonda un système politique turc n'ayant rien à voir avec le système ni de Gengis Khân ni des Ilkhanides.

Le mouvement de la conquête mené par Tamerlan eut également un aspect religieux, d'après les historiens. En effet, Tamerlan prétendait être en quelque sorte héritier du premier califat de l'islam, c'est-à-dire celui des Rashidoun (632-661). Musulman sunnite de confession hanafite, Tamerlan se voulait, ou se prétendait, un prosélyte ardent ayant pour but de se battre contre tout ce qu'il considérait à tort et à travers comme de l'hérésie (notamment le chiisme). Tamerlan disait qu'il voulait reconstituer un Empire musulman, après ceux des Omeyyades et des Abbassides, c'est pourquoi il nommait ses conquêtes des «Jihâd» (guerre sainte). Il fut particulièrement hostile aux Mamelouks qui régnaient sur l'Égypte et croyait qu'ils ne méritaient pas d'avoir en main le

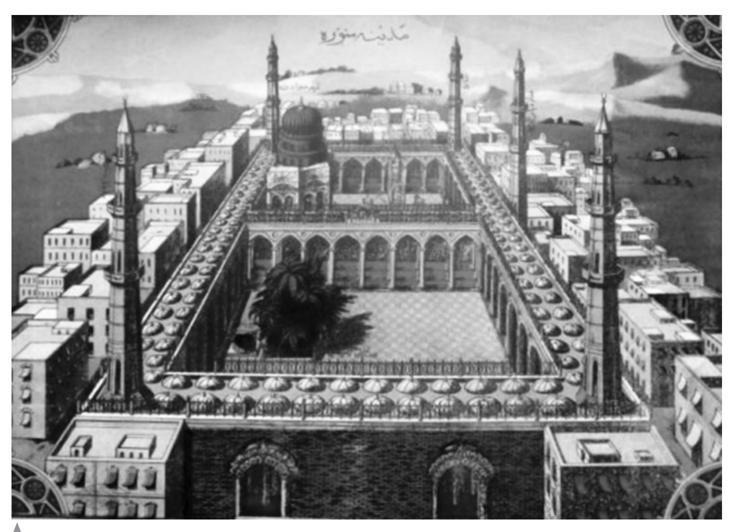


Damas: départ des pèlerins pour La Mecque. Photographie datant du début du XXe siècle.



Une vieille photographie du cimetière Jannat al-Mualla à La Mecque avant sa destruction par les wahhabites en 1925.

contrôle du Hedjaz et des lieux sacrés islamiques à La Mecque et à Médine. Après la prise de Damas, Tamerlan envoya un ambassadeur à la cour des Mamelouks au Caire et demanda au sultan al-Nasir Faraj (âgé seulement de dix ans) de se reconnaître comme son vassal.



Représentation ancienne de la mosquée du Prophète à Médine

Tamerlan réorganisa le départ des caravanes de pèlerins pour La Mecque depuis Bagdad et il fit exiler les bandits qui pillaient les pèlerins sur leur route vers le Hedjaz à Balkh (Afghanistan actuel).

Les successeurs de Tamerlan se montrèrent incapables de consolider l'empire timouride. Menacés, ils durent rapidement céder d'immenses pans de ce territoire rapidement conquis. L'empire timouride doit sa rapide désintégration à plusieurs facteurs: menaces territoriales (notamment de la part des Ouzbeks), mais surtout et en particulier de leurs propres guerres de succession, menées avec férocité par les princes timourides.

Ce fut finalement le Timouride Shâhrokh Mirzâ (1405-1447) qui réussit à établir des relations apaisées avec les Mamelouk d'Égypte, ce qui lui permit d'écrire une lettre au sultan du Caire pour lui demander de punir les bandits qui continuaient à piller les pèlerins venus d'Orient.

Sous le règne de Shâhrokh Mirzâ, le pèlerinage fut cependant interrompu pendant plusieurs années en raison des guerres successives entre les Timourides et les Qara Qoyounlu qui dominaient l'Azerbaïdjan.

En 1443, une haute délégation de princes et de notables timourides se rendit au Hedjaz, en prenant la route inhabituelle de l'Égypte, avec l'autorisation des Mamelouks. Ils eurent le droit d'offrir un kiswa (habillement) à la Kaaba. Ce fut la première fois qu'un kiswa offert par des Iraniens recouvrait la Maison de Dieu à La Mecque, à l'occasion de l'Aïd al-Adha de l'an 848 de l'hégire (1444).



Plateau d'Arafat de nos jours, durant le pèlerinage.

Les Safavides (1501-1736)

Les Safavides succédèrent aux Timourides et supplantèrent les dynasties des Qara Qoyyounlu (1375-1468) et des Aq Qoyounlu (1378-1508) dominant tour à tour les régions occidentales de l'Iran, l'Irak et l'est de l'Anatolie. Dès la fondation de leur puissant empire, les Safavides firent du chiisme duodécimain la religion d'État de la Perse. Les Safavides s'imposèrent à la fois comme des rivaux géopolitiques et idéologiques de l'Empire ottoman qui dominait à l'époque le Hedjaz et les lieux saints islamiques de La Mecque et Médine.

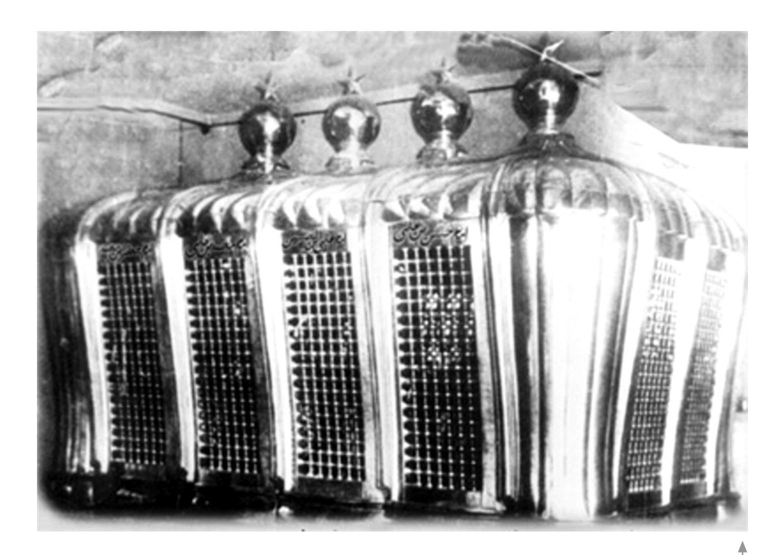
Sous les Safavides, les liens des Iraniens avec le Hedjaz dépendaient de nombreux facteurs:

- les conflits internes des Safavides, notamment entre l'aristocratie militaire des chefs de guerre turcophones (notamment les Qizilbash),

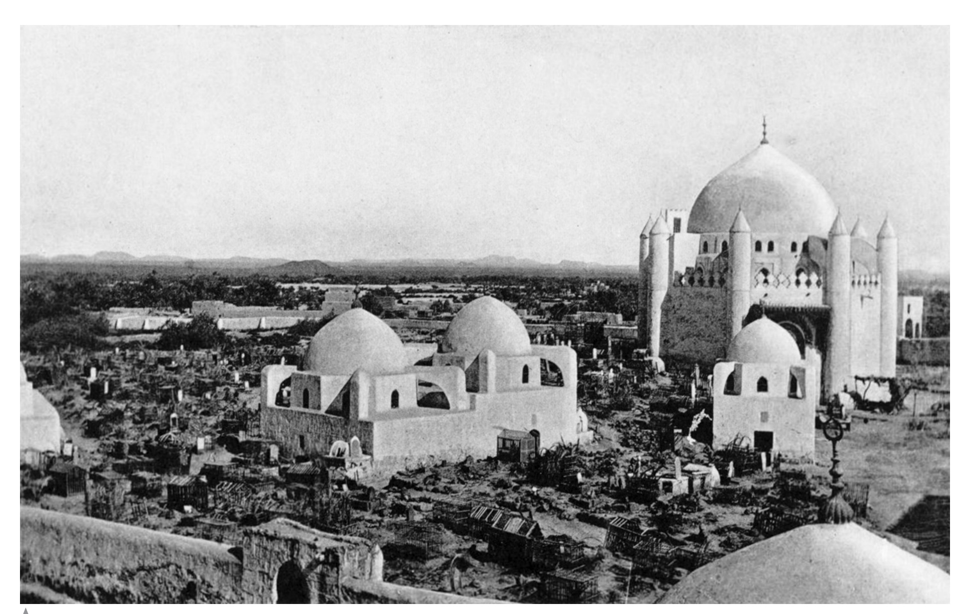
-les conflits externes des Safavides notamment avec les Ouzbeks au nord-est et avec les Ottomans au nord-ouest,

-les relations conflictuelles avec les notables du Hedjaz dépendant politiquement de l'Empire ottoman,

-la méfiance de l'Empire ottoman



Tombeaux des Imâms chiites dans le cimetière Baqi' à Médine avant sa destruction par les wahhabites.



Le cimetière Baqi' à Médine avant sa destruction par les wahhabites.

accusant les Safavides d'être complices de l'Empire russe dans une sorte d'alliance contre les Ottomans,

-une hostilité sunnite/chiite aux origines politiques plutôt que théologiques et appuyée par un certain fanatisme encouragé par les Ottomans.

La querelle politique et idéologique entre les deux camps créait d'importantes difficultés pour les pèlerins chiites venus au Hedjaz de la Perse et ailleurs, et mettait sérieusement en péril leur sécurité pendant leur voyage ou leur séjour à La Mecque et à Médine pour accomplir les rituels du Hajj. À de nombreuses reprises, ces pèlerins furent accusés d'avoir sali la Kaaba intentionnellement, d'où l'assassinat ou l'exécution de plusieurs d'entre eux. Cette violence n'épargnait même pas des officiels de l'État perse ou les oulémas chiites tués pendant le voyage ou leur séjour au Hedjaz.

Les autorités ottomanes imposèrent souvent des impôts lourds aux pèlerins iraniens ou confisquèrent leurs avoirs.

Les Afsharides (1736-1749)

Pendant les dix années de son règne, Nâder Shâh (1736-1747) entreprit des négociations intenses avec la cour du sultan Mahmoud Ier (1730-1754) sans pour autant réussir à pousser les Ottomans, fervents défenseurs du sunnisme, à reconnaître la jurisprudence de l'école juridique (madhhab) ja'farite. Il insistait surtout pour que les Ottomans acceptent que les pèlerins chiites puissent célébrer leur prière collective distinctement à la grande mosquée de La Mecque devant la Kaaba. Nâder Shâh ne réussit pas à réaliser son projet dont le but était de mettre fin aux querelles religieuses parmi les musulmans de différentes confessions.

Les Ottomans continuaient à violer les accords précédemment conclus avec la Perse au sujet du Hajj, ce qui donna un prétexte à Nâder Shâh pour expédier son armée en Irak et le reprendre aux Ottomans en 1743, un siècle après la défaite des Safavides qui avaient cédé l'Irak à l'Empire turc.

Après la conquête de l'Irak, Nâder Shâh organisa à Nadjaf une assemblée d'oulémas de la Perse, de la Transoxiane, des villes de Nadjaf et de Karbala, ainsi qu'une délégation religieuse ottomane. À l'issue de cette assemblée, les participants se mirent d'accord sur plusieurs points importants:

-Les oulémas, les juges et les effendis sunnites s'engagèrent à reconnaître l'école chiite ja'farite,

-Les chiites pouvaient désormais célébrer leur prière collective distinctement à la grande mosquée de La Mecque après la prière collective des chaféites.

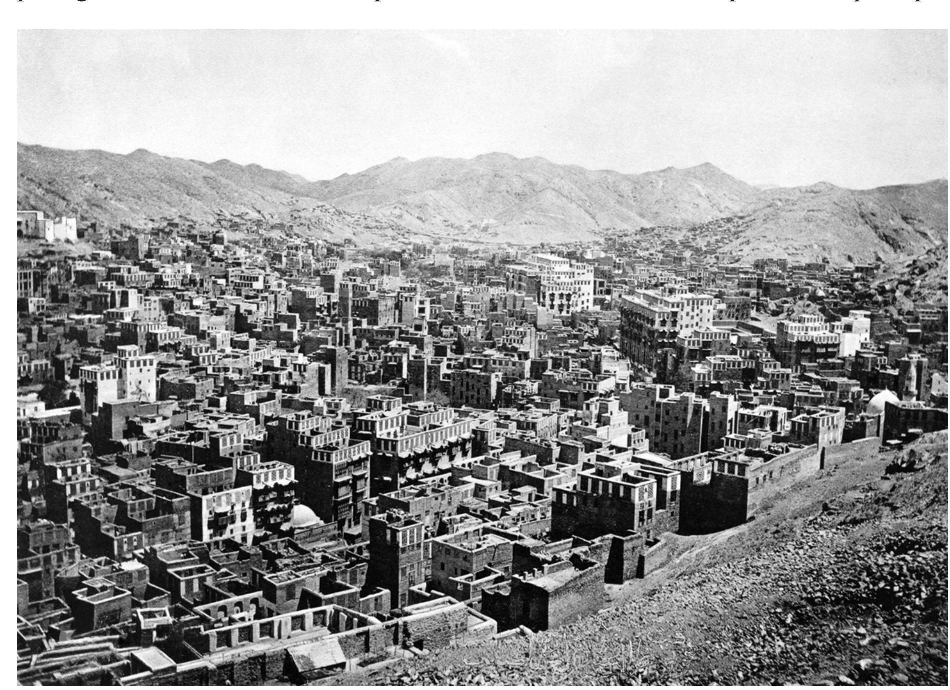
-La Perse avait le droit de nommer chaque année un chef des pèlerins chiites iraniens, lequel devait être reconnu et respecté par les autorités et les notables du Hedjaz au même titre que les chefs d'autres groupes de pèlerins.

-L'Empire ottoman s'engageait à protéger la vie et les avoirs des pèlerins iraniens face aux éventuelles attaques de bandits sur les routes.

Cependant, les accords conclus à Nadjaf ne furent pas appliqués à la lettre. Les Ottomans ne reconnaissaient l'autonomie du chef des caravanes de pèlerins iraniens que sur la route de Nadjaf en Irak. Les deux parties reprirent les négociations plusieurs fois. Finalement, un nouvel accord fut conclu entre La Perse et l'Empire ottoman en 1746 sur la nécessité de la protection des pèlerins iraniens pendant le long voyage annuel du Hajj sur les deux routes caravanières d'Irak et de Syrie.

Les Qâdjârs (1786-1925)

Sous le deuxième souverain de la dynastie des Qâdjârs, Fath Ali Shâh (1797-1834), l'Iran et l'Empire ottoman conclurent plusieurs accords sur la sécurité des pèlerins iraniens. La partie iranienne exigeait surtout que les pèlerins iraniens soient exemptés des impôts que



Les quartiers anciens de La Mecque



Mosquée du Prophète à Médine.

les Ottomans leur imposaient sur les routes caravanières. Malgré certaines restrictions, pendant le règne de Fath Ali Shâh et ses successeurs, les pèlerinages des Iraniens sur les lieux saints islamiques au Hedjaz continuèrent sans accroc.

Les premières destructions saoudiennes: La famille Al-Saoud commença à régner à partir de 1744 sur l'oasis de Dariya près de l'actuelle Riyad dans le Nejd, une région au centre de la péninsule arabique. En 1744, le pacte de Dariya entre Ibn Saoud (1710-1764) et



La grande mosquée de La Mecque pendant le pèlerinage du Hajj.

Ibn Abdelwahhâb (1703-1792) le fondateur du courant religieux appelé le wahhabisme, fut à l'origine de la formation du premier État saoudien en Arabie.

En 1801 et 1802, sous les ordres du deuxième souverain de la dynastie wahhabite des Saouds, Abdul-Aziz ben Muhammad (1765-1803), les wahhabites attaquèrent et capturèrent les villes saintes chiites de Karbala et Najaf en Irak. Ils massacrèrent de nombreux musulmans et détruisirent les tombes du troisième Imâm des chiites, l'Imâm Hossein, petit-fils de Mahomet.

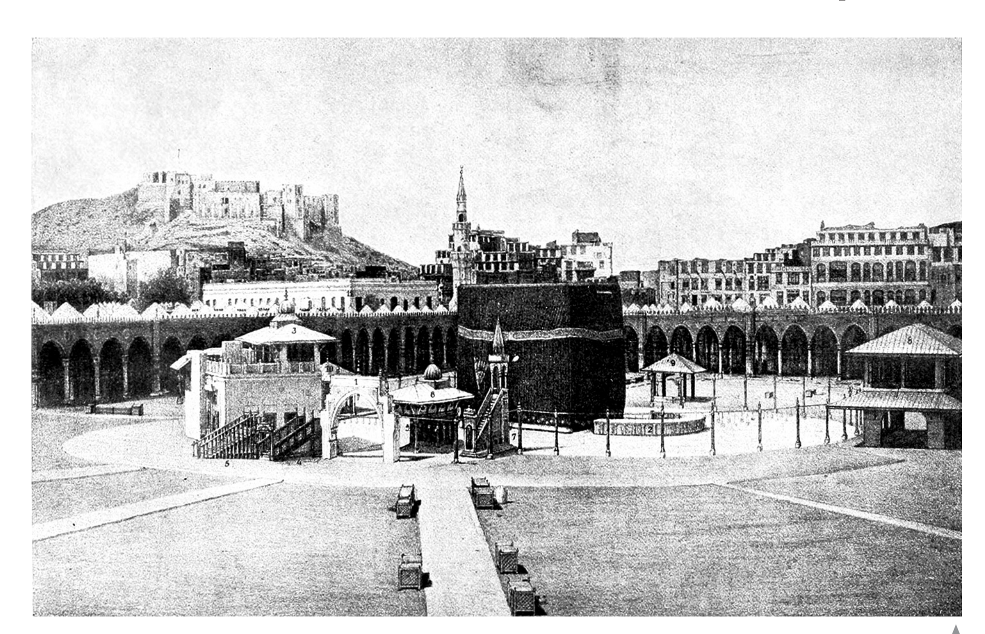
En 1803 et 1804, les Saouds capturèrent La Mecque et Médine au Hedjaz, et en détruisirent les monuments historiques et divers sanctuaires musulmans et des tombeaux. Ils voulaient même détruire celle du Prophète, en tant qu'objet d'idolâtrie, selon leurs croyances wahhabites.

À La Mecque, les tombes des membres de la famille et des compagnons du Prophète furent détruites au cimetière de Jannat ul-Mualla. L'armée wahhabite du premier État saoudien occupa Médine et rasa systématiquement les constructions du cimetière al-Baqi'. Ce

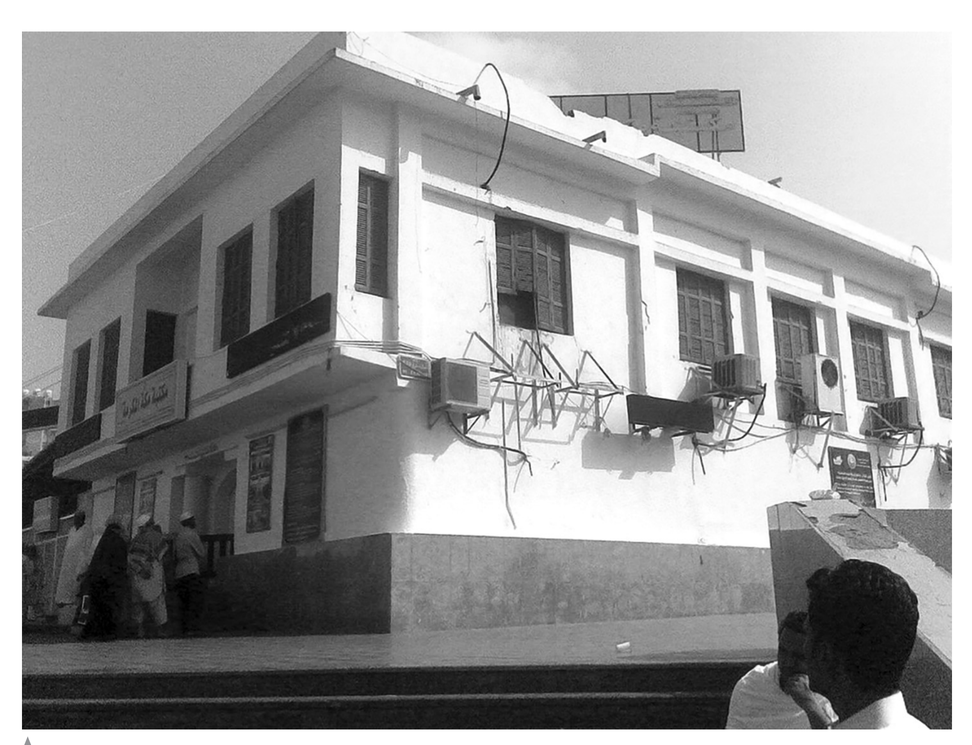
Le roi Qâdjâr, Fath Ali Shâh écrivit une lettre au souverain saoudien pour protester contre le massacre des musulmans en Irak et au Hedjaz. Il menaça d'attaquer militairement le fief des Saouds au Nejd, si les wahhabites ne cessaient pas les massacres et les destructions.

vaste cimetière adjacent à la Mosquée du Prophète abritait les tombes de nombreux membres de la famille du Prophète et de ses compagnons et diverses personnalités majeures de l'histoire de l'islam.

Les Turcs ottomans, pratiquant un islam plus tolérant, moins rigoriste et plus mystique, avaient érigé divers mausolées à al-Baqi'. Ils furent entièrement rasés. Les mosquées de la



Photographie ancienne de la grande mosquée de La Mecque datant de 1905.



Les wahhabites ont détruit à La Mecque la maison qui était le lieu de naissance du Prophète, et ont construit en 1951 une bibliothèque à la place.

ville furent également dégradées et la tombe du Prophète elle-même faillit être détruite. Les protestations des communautés musulmanes du monde entier mirent fin à cette vague de destructions wahhabites.

Le roi Qâdjâr, Fath Ali Shâh écrivit une lettre au souverain saoudien pour protester contre le massacre des musulmans en Irak et au Hedjaz. Il menaça d'attaquer militairement le fief des Saouds au Nejd, si les wahhabites ne cessaient pas les massacres et les destructions. Il écrivit aussi une lettre à Suleyman Pacha, gouverneur ottoman de Bagdad pour lui demander d'agir contre les wahhabites saoudiens.

Pendant près de sept ans, il fut impossible pour les pèlerins iraniens de se rendre au Hedjaz pour le Hajj. Pendant cette période, Fath Ali Shâh envoya son émissaire spécial, Heydar Ali Shirâzi, auprès de Mehmet Ali Pacha, vice-roi d'Égypte de 1804 à 1849. Heydar Ali Shirâzi remit à Mehmet Ali Pacha le cadeau de Fath Ali Shâh, un sabre incrusté de pierres précieuses, et lui demanda de réprimer les wahhabites qui avaient attaqué les lieux saints islamiques au Hedjaz et en Irak.

Mehmet Ali Pacha commanda la guerre saoudo-ottomane (1811–1818) qui finit par la défaite saoudienne et força les tribus wahhabites à se retirer du Hedjaz vers le Nejd. Les troupes turques prirent progressivement le contrôle de la région et reconstruisirent les lieux sacrés entre 1848 et 1860 en déployant art et raffinement avec leurs meilleurs artisans. Heydar Ali Shirâzi resta à la cour d'Égypte jusqu'à la fin de la guerre.

Sous le long règne du quatrième souverain de la dynastie des Qâdjârs, Nâssereddin Shâh (1848-1896), l'Iran et l'Empire ottoman établirent des relations amicales. Cela fut une occasion pour la

partie iranienne de demander aux Ottomans de bien traiter les pèlerins iraniens pendant leur voyage annuel pour le Hedjaz afin de participer aux rituels du Hajj. Les plaintes portaient souvent sur le vol des avoirs des pèlerins pendant leur voyage dans le territoire ottoman, notamment vers la Syrie et la ville d'Alep.

Pendant le règne de Nâssereddin Shâh, de nombreux princes qâdjârs et de hauts fonctionnaires iraniens firent le Hajj. En 1850, ce fut au tour de la reine mère, accompagnée d'une délégation princière, de partir pour le Hajj.

En 1900, commencèrent les travaux de construction du chemin de fer du Hedjaz, inauguré en 1908. Ce chemin de fer de 1300 kilomètres relia Damas en Syrie, à Médine au Hedjaz. Selon le projet initial, le chemin de fer devait être prolongé jusqu'à La Mecque, mais cette partie du projet ne fut jamais réalisée. Dès le début de la construction de ce chemin de fer, l'empereur ottoman Abdul Hamid II (1876-1909) demanda aux États musulmans de contribuer au financement du projet. Le roi iranien, Mozaffareddin Shâh (1896-1907) alloua une somme de 50 000 livres ottomanes à ce projet.

Pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918), les Iraniens ne participèrent pas au Hajj étant donné que le Moyen-Orient, surtout l'Irak, était devenu la scène de rudes batailles après l'entrée des Ottomans dans la guerre. Le chérif de La Mecque, Hussein ben Ali s'allia avec les Britanniques et les Français pour lancer une révolte (1916-1918) contre l'Empire ottoman. Cette révolte fut encouragée par Thomas Edward Lawrence (1888-1935), alias Lawrence d'Arabie, un officier de l'armée britannique. Le chérif de La Mecque proclama l'indépendance du Royaume du Hedjaz (1916-1924).

Le 5 mars 1924, au lendemain de l'abolition du califat à Istanbul, le roi Hussein s'autoproclama calife. Avec la complicité des Britanniques, l'armée du Nedj des Saouds se lança dans une rapide campagne à la fin de 1924 qui aboutit à la prise de La Mecque le 13 octobre et à la conquête du reste du Hedjaz. Hussein ben Ali s'exila et ce fut la fin du court califat autoproclamé.

Les Pahlavi (1925-1979)

Le début de la dynastie des Pahlavi coïncida avec de vifs troubles dans la péninsule arabique en raison de la deuxième vague des actions destructrices des Saouds dès 1925. Le fondateur de la dernière dynastie monarchique de l'Iran, Reza Shâh (1925-1941), interdit pendant quatre ans le départ des pèlerins iraniens vers le Hedjaz pour la cérémonie annuelle du Hajj. L'Iran ne fut pas le seul pays musulman à décider d'interdire le départ de ses pèlerins vers La Mecque et Médine, car la quasi-totalité des États musulmans prit la même mesure face aux exactions des Saouds. Le gouvernement iranien condamna vivement la destruction des sites islamiques par les Saouds, et annonça

En 1930, l'Iran ouvrit une ambassade pour la première fois auprès au Royaume de Nejd et Hedjaz, mais six ans plus tard, l'Iran ferma son ambassade à Riyad et les relations bilatérales connurent une baisse considérable liée au mauvais comportement du royaume wahhabite avec les pèlerins chiites iraniens pendant la cérémonie du Hajj à La Mecque et à Médine.

un deuil national le 5 septembre 1925. Ce jour-là, une grande manifestation eut lieu à Téhéran et d'autres villes iraniennes pour condamner la destruction pour la deuxième fois du cimetière al-Baqi' à Médine par les Saouds. L'année suivante, l'Assemblée nationale d'Iran approuva une loi pour la formation d'une commission parlementaire chargée de faire le suivi des événements survenus dans les villes saintes du Hedjaz, en coopération avec le gouvernement.

La deuxième vague de destructions saoudiennes

Le 21 avril 1925, les mausolées et les dômes du cimetière d'al-Baqi' à Médine furent de nouveau rasés par les Saouds, de même que les repères de la localisation exacte de la tombe des membres de la famille du Prophète et de leurs descendants. Parmi les sites visés par les Saouds figuraient les tombes des martyrs de la bataille d'Uhud (625 près de Médine), dont la tombe d'un oncle du Prophète, le vénéré Hamza, la mosquée de la fille du Prophète, la mosquée des Deux Phares (Manaratayn) ainsi que de nombreux autres sites religieux et historiques.

Trois ans avant la création de l'État moderne d'Arabie saoudite, le gouvernement iranien et le Royaume de Nejd et Hedjaz signèrent un accord en 1929 qui inaugura les relations diplomatiques officielles entre les deux pays.

En 1930, l'Iran ouvrit une ambassade pour la première fois auprès au Royaume de Nejd et Hedjaz, mais six ans plus tard, l'Iran ferma son ambassade à Riyad et les relations bilatérales connurent une baisse considérable liée au mauvais comportement du royaume wahhabite avec les pèlerins chiites iraniens pendant la cérémonie du Hajj à La Mecque et à Médine. Le gouvernement iranien chargea son ambassadeur en Égypte de s'occuper des affaires diplomatiques et consulaires entre l'Iran et l'Arabie saoudite. Pendant cette période, à la demande de Téhéran, le gouvernement égyptien s'engagea à protéger les pèlerins iraniens en Arabie saoudite.

Finalement en 1940, le gouvernement iranien interdit le départ des pèlerins iraniens pour le Hajj en raison de l'insécurité et du mauvais traitement des wahhabites vis-à-vis des pèlerins chiites. Malgré cette interdiction, certaines personnes partaient pour le Hajj sans l'autorisation du gouvernement.

En 1943, un pèlerin iranien chiite, Abou-Taleb

La triste histoire d'Abou Taleb Yazdi

En 1943, Abou Taleb Yazdi, 22 ans, originaire de la ville d'Ardakân (province de Yazd) partit, en compagnie de sa jeune épouse, pour le Hajj. Le jeune couple se rendit à Khorramshahr (sud-ouest) entra au Koweït d'où il prit la route en compagnie d'une caravane de pèlerins vers l'Arabie à dos de chameau.

Le 12 Dhou al-hijja, dans la grande mosquée de La Mecque, lorsqu'il faisait la circumambulation (tawaf) autour de la Kaaba, le jeune Abou Taleb eut un malaise et il vomit. Pour ne pas salir le sol, il prit le bas de son vêtement de pèlerin et il vomit dedans. Affolé par cet état de malaise, il voulut continuer son tawaf au lieu de sortir de la mosquée sainte pour se reposer.

Autour de lui, un groupe de pèlerins, dont certains étaient égyptiens, crurent que «comme tous les chiites», il portait sur lui des saletés et voulait s'approcher de la Kaaba et la salir. Ils l'attaquèrent et le passèrent à tabac violemment. Les policiers l'arrêtèrent et le jetèrent en prison. Le lendemain, plusieurs pèlerins égyptiens témoignèrent devant le juge qu'Abou Taleb portait de la saleté et qu'il voulait salir la Kaaba. En revanche, plusieurs pèlerins iraniens et irakiens dirent au juge qu'Abou Taleb, fatigué par la chaleur, avait eu un malaise et qu'il avait vomi sans pouvoir s'en empêcher, mais qu'il avait vomi dans le bas de son habit de pèlerin pour ne pas salir le sol. Le juge wahhabite ne crut pas le témoignage des Iraniens et des Irakiens et condamna Abou Taleb Yazdi à la mort. Le 14 Dhou al-hijja, le jeune Iranien fut décapité.

36

Yazdi fut arrêté à la grande mosquée de La Mecque. Il fut sommairement jugé et exécuté par décapitation deux jours après son arrestation. Abou-Taleb Yazdi fut condamné sur une fausse accusation dont les origines remontent malheureusement à quelques siècles plus tôt, lorsque les Ottomans accusaient les pèlerins chiites de vouloir salir intentionnellement la Kaaba. Abou Taleb-Yazdi ne fut pas le premier à être condamné et exécuté pour cette fausse accusation proférée par des fanatiques anti-chiites. Suite à la protestation officielle du gouvernement iranien par l'intermédiaire de l'ambassade d'Iran au Caire, le gouvernement saoudien défendit le verdict du juge qui avait condamné le pèlerin iranien à la mort en prétendant que si les Saoudiens n'avaient pas pris des mesures de sécurité, un nombre très important de pèlerins chiites iraniens auraient été tués à La Mecque en raison du comportement blâmable d'Abou Taleb Yazdi qui avait voulu salir la Kaaba intentionnellement.

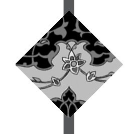
Pour protester contre cette attitude des Saouds, l'Iran rompit toutes ses relations politiques et diplomatiques avec l'Arabie saoudite pendant quatre ans et interdit de nouveau le départ des pèlerins iraniens pour le Hajj étant donné le danger qui menaçait leur vie en raison du comportement irresponsable des wahhabites. ■

---

1. Selon la tradition sunnite, les Rashidoun (bien guidés) sont les quatre premiers califes qui régnèrent de 632 à 661: Abou Bakr Al-Siddiq (632-634), Omar ibn al-Khattâb (634-644), Othmân ibn Affân (644-656), Ali ibn Abi Tâlib (656-661).
2. Les Kharidjites (sortants, dissidents) étaient adeptes d'une doctrine d'excommunication (takfir) des musulmans qui acceptèrent l'arbitrage entre l'Imâm Ali et Muâwiya en 657. Le kharidjisme prônait une pratique puritaine de l'islam et une morale rigoriste, d'où la tendance à jeter l'anathème sur les musulmans ne partageant pas leurs valeurs.
3. La bataille du Grand Zab a eu lieu sur les rives du Grand Zab en Irak le 25 janvier 750 et opposa le califat omeyyade à une coalition dirigée par les Abbassides. Cette bataille conduit à la chute de la dynastie omeyyade et son remplacement par la dynastie abbasside, qui restera au pouvoir jusqu'au XIIIe siècle.
4. Paramaka (Barmak, en persan moderne) désigne en sanskrit le directeur d'un monastère bouddhiste.
5. Ershadi, Babak: *Les Spahbads du Tabarestân à l'époque de l'invasion arabe*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 162, mai 2019, pp. 16-25. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article2692#gsc.tab=0*
6. Pourmazaheri, Afsaneh: *Les capitales iraniennes au cours de l'histoire*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 145, décembre 2017, pp. 4-13. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article2488#gsc.tab=0*
7. Afshin: titre des gouverneurs d'une région de la rive sud du Syr-Daria autour de Samarkand (Ouzbékistan actuel).
8. Les Sogdiens étaient un peuple de langue est-iranienne (scythique) qui vivait autrefois dans une région recouvrant une partie de l'Ouzbékistan et englobant Samarkand et Boukhara, à laquelle ils ont donné leur nom: la Sogdiane.
9. La ville de Zarandj est aujourd'hui le chef-lieu de la province afghane de Nimrouz, près de la frontière iranienne. Dans l'antiquité iranienne, cette région fut une satrapie achéménide: Zranka en avestique) et Drangiane ou Tzarangiane dans les documents grecs.
10. Ershadi, Babak: *Les Samanides et la résurrection de la langue persane*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 141, août 2017, pp. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article2422#gsc.tab=0*
11. Les Alides sont les descendants du vénéré Imâm Ali, qu'ils soient descendants de la fille du Prophète, la vénérée Fatima (les Alides chérifiens) ou d'autres épouses de l'Imâm Ali.
12. Les Qarmates furent un courant dissident d'ismaélisme refusant de reconnaître les Fatimides comme imams. Ils furent surtout actifs au Xe siècle en Irak, en Syrie et en Palestine. Il y eut des Qarmates dans toutes les régions atteintes par les missions ismaélites: Yémen, Sind, Khorâssân, Transoxiane. Ils entreprirent contre les Abbassides, puis contre les Fatimides, des excursions militaires (dont une bataille à La Mecque et à Médine en 930) qui leur valurent une réputation de guerriers cruels et sanguinaires. Sous les Abbassides, le terme «Qarmate» fut employé pour désigner quasiment tous les ismaéliens, devenu synonyme d'apostat.
13. Les Coumans (ou Koumans) étaient des tribus turcophones semi-nomades qui occupaient un vaste territoire qui s'étendait autrefois du nord de la mer d'Aral (Asie centrale) jusqu'à la région du nord de la mer Noire (aujourd'hui, Ukraine). À la différence des Seldjoukides qui étaient des Turcs oghouz, les Coumans étaient des Turcs kiptchaks.

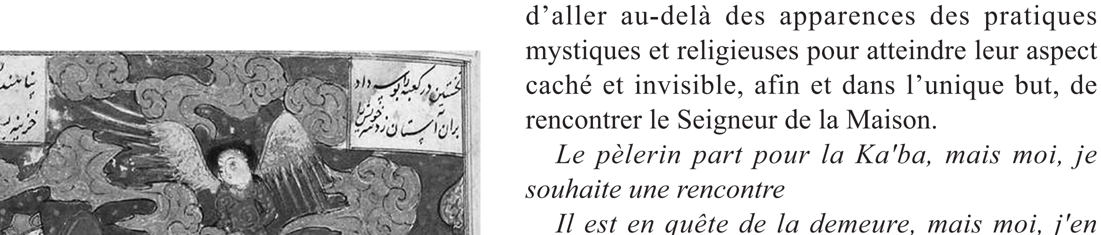
Le pèlerinage des mystiques à La Mecque selon la littérature persane

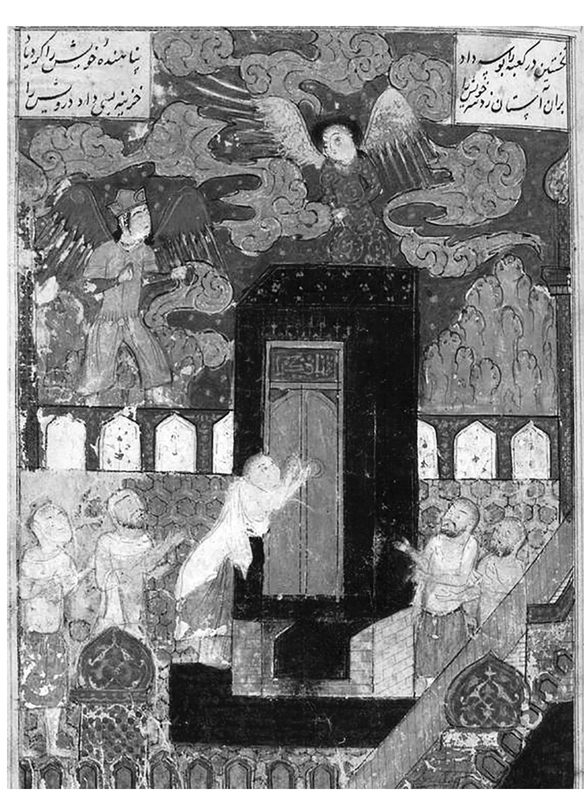
Mohammad Sedghi Âlânogh*
Traduit et adapté par
Zeinab Golestâni



Signifiant littéralement "désir", le *"hadj*" (pèlerinage à La Mecque) désigne *le désir des musulmans pour la visite de la Demeure de Dieu en vue d'accomplir les cérémonies du pèlerinage de La Mecque.* C'est la raison pour laquelle les traditions appellent les pèlerins de La Mecque, "*des invités de Dieu*". D'ailleurs, la pensée mystique considère ce pèlerinage comme un effort pour se rapprocher du Bien-Aimé et Le rencontrer. La visite de la Maison de Dieu est un prétexte pour rencontrer le Seigneur de cette Maison. Sans cela, le pèlerin n'aura fait que visiter un bâtiment de terre et de pierre.

Ce pèlerinage entame dans la vie du mystique lucide une nouvelle saison, un printemps décisif qui lui permet de se rapprocher de son Bien-Aimé. Cette rencontre permise par le pèlerinage sacré, destination finale du soufi, est chantée avec nostalgie par la poésie persane. Les poètes préconisent au contemplatif d'aller au-delà des apparences des pratiques mystiques et religieuses pour atteindre leur aspect caché et invisible, afin et dans l'unique but, de rencontrer le Seigneur de la Maison.





La Kaaba, miniature figurant dans un manuscrit du *Khamseh* de Nezâmi, 1450-1460

Le pèlerin part pour la Ka'ba, mais moi, je souhaite une rencontre
Il est en quête de la demeure, mais moi, j'en cherche le Propriétaire
(Khiyâli Bokhârâyi[1])

Nous retrouvons la Ka'ba dans la poussière de Ton quartier
Les contemplatifs cherchent leur qibla[2] dans l'arc de Ton sourcil
(Ibn Nasouh Shirâzi[3])

Nous nous proposons dans ce court propos de survoler la façon dont ce thème a été traité dans la poésie persane, en prenant en compte ses aspects mystiques dans la tradition poétique persane, en particulier parmi les poètes soufis.

L'importance du pèlerinage à La Mecque dans la poésie persane

Marqués d'une importance particulière dans la poésie persane, le pèlerinage à La Mecque, la Ka'ba

et autres lieux saints situés à La Mecque et à Médine, apparaissent sous la plume des poètes comme des espaces hétérotopiques auxquels le poète accorde une signification si grande qu'il les prend parfois comme gages de serments. Ces serments composent une forme particulière, insérée dans l'ensemble du poème ou formant des poèmes indépendants. Ils sont nommés *Sowgand-nâmeh* (Livre de Serments ou Serment d'épigraphe):

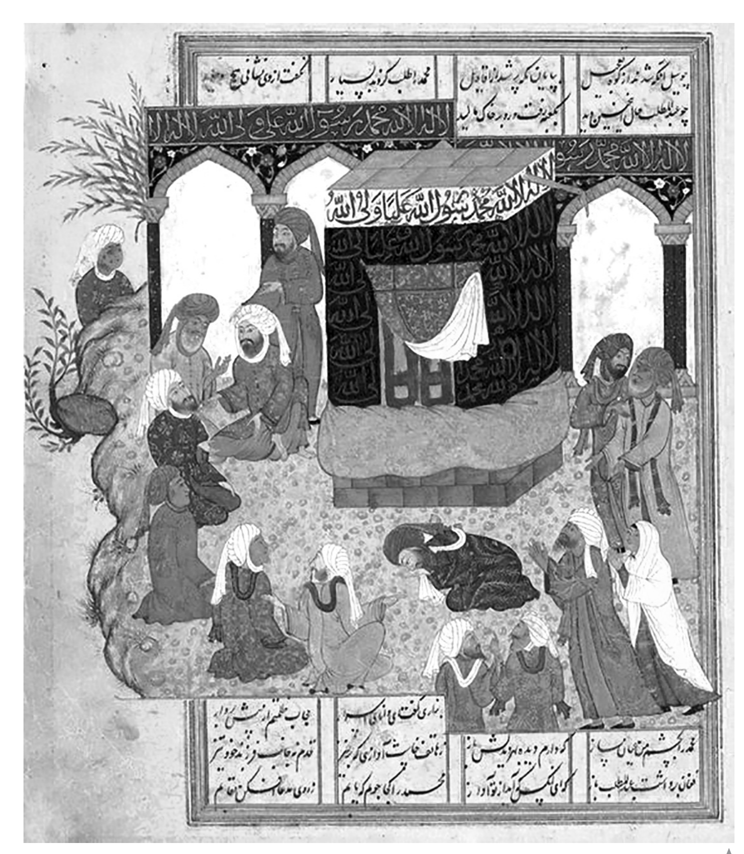
Je jure par la colline d'Arafât et le mont d'Arafât
Et par l'éternité, la Résurrection, la Réunion, les Houris (…)
Je jure par Jérusalem, Ka'ba, Médine et les monts Djoudi et 'Arafât
Vérité, puits de Zamzam, Pilier de Yamâni, Place et Mosquée du Prophète et Mont de la Lumière
(Rashid al-Din Muhammad Umar-e Vatvât[4])

Je jure par le Sanctuaire sacré et les rites de la 'oumra et de la sacralisation
Station, Vallée de Minâ, Ka'ba et puits de Zamzam (Adib Sâber[5])

Je jure par l'Essence divine, croyance au Dieu Unique et prohibition religieuse
Et puits de Zamzam, colline d''Arafât, Hatim[6], Pilier de Yamâni, Place du Prophète
Je jure par le Dieu de la Ka'ba et celui qui la fit
'Oumra, Enceinte d'Ismaël, Marwa, Safâ[7], Minâ (Adib Sâber)

Je jure par le cri d'obéissance des pèlerins à la Demeure Sacrée
Et ce béni enseveli à Médine (Saadi)

Je jure par la Ka'ba de faire, de mes sanglots, un rubis des ergs de Batha
Si tu te dérobes à mes regards (Djâmi)



Abdol-Motalleb, le grand-père du prophète Mohammad, s'agenouille face à la Kaaba

Regard mystique sur le pèlerinage de La Mecque

Soufi perse du XIe siècle, Al-Hujwiri écrit dans son livre *Kashf-al-Mahjub* (La Découverte de l'Invisible):

Le pèlerinage à La Mecque se divise en deux types: soit en présence, soit en absence. Celui s'absentant de Dieu, est à La Mecque [tellement loin de Lui]

Les poètes préconisent au contemplatif d'aller au-delà des apparences des pratiques mystiques et religieuses pour atteindre leur aspect caché et invisible, afin et dans l'unique but, de rencontrer le Seigneur de la Maison.

qu'on dirait qu'il se trouve dans sa propre maison. Et celui qui est fidèle de Dieu habite sa maison comme s'il était à la Ka'ba. L'intention de faire le pèlerinage à La Mecque ne consiste pas à rencontrer la Maison de Dieu, mais le Dieu de la Maison.

Il existe deux types de pèlerinage à La Mecque: le premier est d'avoir l'intention de partir pour le quartier de l'Ami; il s'agit du pèlerinage des non-initiés. Mais dans le deuxième, on cherche à retrouver l'Ami Lui-même, c'est cela le vrai pèlerinage des créatures.

La Mecque et la Ka'ba sont appelées par les mystiques "le quartier de l'Ami", car il s'agit des lieux où ils peuvent rencontrer leur Ami. Mais il y a une différence essentielle entre le "*quartier de l'Ami*" et le "*Visage de l'Ami*", comme le souligne Mollâ Hossein Vâez Kâshefi, auteur mystique des XVe et XVIe siècles:

Il existe deux types de pèlerinage à La Mecque: le premier est d'avoir l'intention de partir pour le quartier de l'Ami; il s'agit du pèlerinage des non-initiés. Mais dans le deuxième, on cherche à retrouver l'Ami Lui-même, c'est cela le vrai pèlerinage des créatures.

Ainsi, le voyage du mystique à La Mecque et la visite de la Ka'ba auront pour but la rencontre du Dieu de la Ka'ba. Le mystique cherche ces lieux, car il les considère comme les Demeures de son Ami. Selon les poètes mystiques, c'est en ce sens que la Ka'ba a été choisie comme la qibla des musulmans, car elle est située sur un territoire qui est le *Quartier de l'Ami.*

La Ka'ba devint la qibla des Saints et des Élus

Car elle fut fondée dans Ton quartier

Le rossignol est épris de la fleur, et nous, nous sommes amoureux du jardin

Notre Ka'ba est Son quartier, et celle des rossignols, le gazon

(Amir Hassan Dehlavi[8])

C'est en s'appuyant sur cette opinion que Jalâleddin Rûmi rejette la Ka'ba où il n'y a pas de trace de l'Ami, soulignant que celle-ci est un simple édifice construit en terre et pierre. Prenant l'exemple du pèlerin qui, s'étant rendu à La Mecque, a visité seulement la Maison sans en avoir vu le Seigneur, il écrit:

Ô vous qui êtes allés en pèlerinage à La Mecque, où donc êtes-vous?
Venez, venez: c'est ici que se trouve le Bien-Aimé.
Ton Bien-Aimé est ton voisin le plus proche, seul un mur vous sépare:
Quelle idée avez-vous d'errer dans le désert?
Si vous voyez la forme sans forme du Bien-Aimé,
Vous êtes à la fois le Seigneur, la Maison et la Ka'ba.
Dix fois par ce chemin vous êtes entrés dans cette maison:
Une seule fois sortez de cette maison, montez sur la terrasse.
La maison de Dieu est belle, vous l'avez décrite dans tous ses détails.
Montrez-nous donc un signe du Seigneur de cette maison.
Où est le bouquet que vous avez cueilli, si vous avez visité ce jardin?
Où est la perle de l'âme, si vous sortez de l'océan de Dieu?
Puissent tant de peines subies être transformées en trésor!
Hélas! C'est vous-mêmes qui dissimulez votre propre trésor[9].

C'est pour cela que les mystiques réprouvent ceux qui ne cherchent qu'un édifice et ne réussissent donc guère à en rencontrer le Maître. Ceux-ci ne passeront jamais du visible à l'invisible. Hâfez dit à ce propos:

Ô pèlerin à la Maison de Dieu, ne t'enorgueillis pas

Car tu vois la Maison, alors que moi j'en vois le Seigneur

Rûmi écrit aussi:

Il est facile de faire le pèlerinage à la maison d'Abraham. Pourtant, le pèlerinage au Parvis de la Sainte Grandeur Divine, exige un cœur de lion. Et chacun son métier.

Ailleurs, il souligne:

Ô seigneur de la patience et clef du soulagement

Conduit par bonheur cette caravane au pèlerinage à La Mecque

Ce pèlerinage consiste à visiter la Maison

Mais pour retrouver le Seigneur de la Maison, il faudra un réel effort

Si la Ka'ba est dotée d'une gloire éternelle,

Elle la doit à la sincérité du cœur d'Abraham

La vertu de cette mosquée ne dépend guère de ses matériaux

Mais à son maçon sans cupidité ni voracité

Pourquoi alors y commettre des indélicatesses?

Si vous savez qui est dedans

Les ignorants se prosternent devant la mosquée

Et s'efforcent d'opprimer les gnostiques

Ô bêtes, celle-là est virtuelle, alors que l'autre est réelle

La mosquée ne se trouve que dans le cœur des Saints

Celle qui est fondée au cœur des Amis de Dieu,

Se veut le lieu de prière du monde entier, c'est là que se situe Dieu

La Ka'ba des Saints n'est guère construite de terre

Cherche donc le cœur qui est lui-même la Maison de Dieu

La Ka'ba a été fondée par le fils de Terah

Mais le cœur est le privilégié du Tout-Puissant

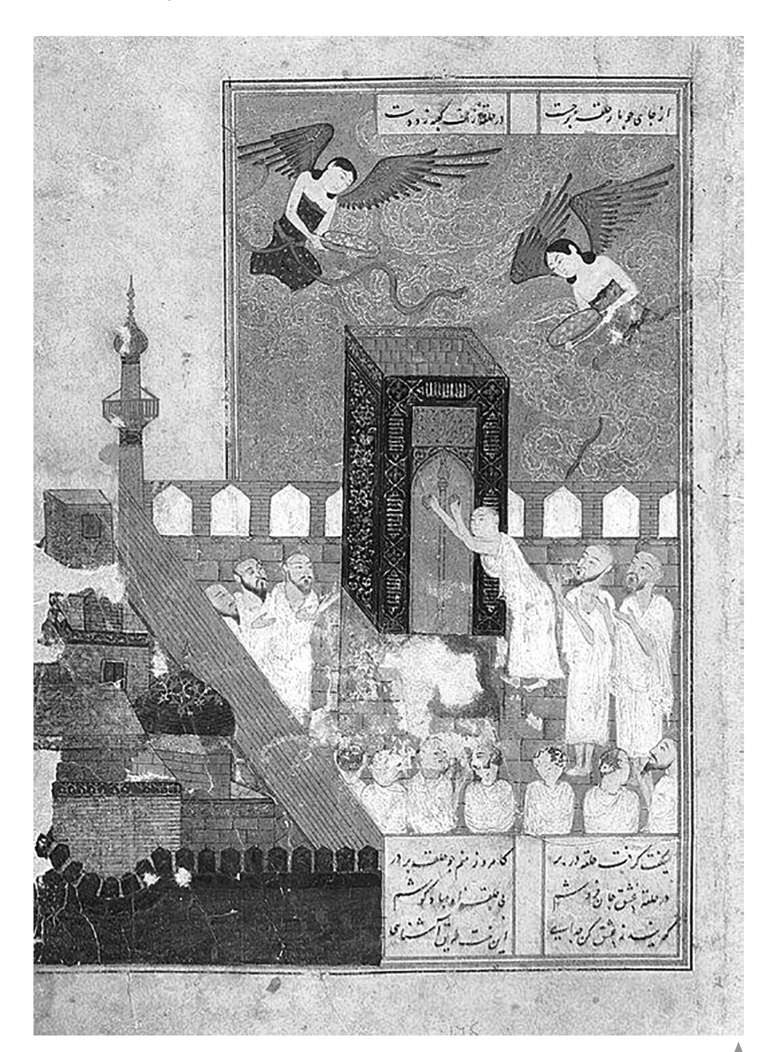
Poète du XIIIe siècle, Attâr de Neyshâbour écrit dans son œuvre *Mosibat-nâmeh*:

"Ô jeune homme, quelle est la direction de la qibla?",

Demanda un homme à Mejnoun,

"Si tu es inculte comme un caillou,

"regarde maintenant une pierre qui est ta Ka'ba,



Majnoun emmené par son père à la Kaaba, miniature d'un manuscrit du *Khamseh* de Nezâmi

"la Ka'ba des amoureux est leur Seigneur

"celle de Mejnoun est apparue dans le visage de Leila

"puisque toi, incorrigible et incurable, n'es ni l'un ni l'autre,

"ta qibla est une pierre", répondit-il.

Nous retrouvons également cette thématique dans les vers récités par les poètes persans du XIVe siècle:

Parti afin de retrouver Ta Ka'ba et Ton Visage,

J'ai quitté mes fidèles pour m'introduire dans ma solitude (Shams Maghrebi Tabrizi)

Ô Toi dont la Maison est la Ka'ba des gens heureux (dans cette vie et dans la vie future)

Ma qibla, dans toutes les directions, est Ton Visage

Ne s'étant jamais arrêtés à Ton quartier,

Pourquoi ces pèlerins s'arrêtent à la colline 'Arafât?

(Abderrahmân Djâmi)

Les mystiques réprouvent ceux qui ne cherchent qu'un édifice et ne réussissent donc guère à en rencontrer le Maître. Ceux-ci ne passeront jamais du visible à l'invisible. Hâfez dit à ce propos:

Ô pèlerin à la Maison de Dieu, ne t'enorgueillis pas
Car tu vois la Maison, alors que moi j'en vois le Seigneur

Objectif de la circumambulation

Si le pèlerinage de La Mecque est un moyen pour la visite du Seigneur de la Ka'ba, la circumambulation autour de cet édifice ne sera pas une simple ronde autour d'une pierre, mais aura une signification profonde. Selon Rûmi, il s'agit de tourner autour de l'Ami, et non des murs:

Tu es la Ka'ba des esprits, le motivateur de mes circumambulations autour de Toi

Je ne suis pas un hibou qui, passant sa vie dans les ruines, ne fait jamais de ronde

N'ayant d'autre travail ni métier que cela,

Je ressemble au firmament qui jour et nuit circumambule.

Qui est meilleur que Cet Ami? Qu'est-ce qui me satisfait plus que ce travail?

Tournant autour de mon Bien-Aimé, je me prosterne devant mon Idole

J'ai mis mon habit de pèlerin pour pouvoir atteindre la béatitude là-bas,

Un Arabe me l'a enlevé, mais mes circumambulations continuent.

De quoi rêve l'assoiffé? De la source, du bassin, et du pichet

J'ai soif de te rejoindre, quand puis-je faire la circumambulation?

Dès que je me prosterne, je me libère de mon existence

Mais quand je circumambule, la Ka'ba intercède auprès de Dieu en ma faveur

Le fait de *Sortir de soi* est un signe montrant la rencontre du pèlerin avec le Seigneur. Autrement dit, essayant de retrouver le Dieu de la Maison, le mystique doit se passer de son existence et de son être pour découvrir enfin, dans les profondeurs de toute chose, des traces de Dieu. Cette retrouvaille du Bien-Aimé et le désir de Le rejoindre le chagrine et l'affaiblit de plus en plus:

Qu'est-ce que le pèlerinage à La Mecque? C'est sortir de soi

Trouver la Ka'ba du cœur, et mourir en sanglotant (Attâr de Neyshâbour)

C'est dans son œuvre *Elâhinâmeh* qu'Attâr raconte une histoire à ce propos:

Comme une bougie allumée, Shebli[10] *s'acheminait un jour dans le désert*



Descente du prophète Mohammad vers la Kaaba, manuscrit de Nezâmi

lorsqu'il aperçut un très admirable jeune homme qui avait à la main quelques narcisses.

S'étant rendu un jour au Noble Sanctuaire, Shibli s'aperçut d'un homme ivre tombé à terre qui, pâle, amaigri et affaibli, était à l'article de la mort.

Shebli raconta cette histoire à ses amis:

"Remarquant ma présence, il m'appela doucement, alors qu'il était proche de la Ka'ba [et me dit]:

"Ô Abu Bakr! Me reconnais-tu? Je suis ce jeune homme beau et élégant que tu rencontras un jour. J'ai été chaleureusement invité ici. [Il] m'a désiré et m'a offert à chaque instant un trésor différent. Plus je cherchais, plus Il m'offrait des choses. Me déchirant le cœur, Il a allumé chez moi le feu de l'amour et me sortant des jardins fleuris, Il m'a jeté dans une étuve. Il m'a fait souffrir de la maladie et de la pauvreté, et m'a séparé du monde en un battement de cil. Perdant alors et le cœur et le monde et la foi, je suis devenu celui que tu vois maintenant."

C'est la raison pour laquelle, selon Attâr, le vrai pèlerin finira par sa perte, son anéantissement et sa disparition:

L'un des maîtres [spirituel] expérimentés souligne:

Ô toi qui veux être un pèlerin de La Mecque, tu devras

te passer de ta famille et de ta demeure,

perdre le souvenir de ta fortune et de ton jardin.

Puis, il te faudra parcourir jour et nuit le chemin

Pour devenir le confident de la Maison sacrée

Une fois arrivé auprès de Ka'ba, que dois-tu faire?

Il faudra que tu ne t'apaises point un seul instant.

Il faudra que tu circumambules incessamment,

Sans te reposer.

Ainsi comprendras-tu qu'à la fin

Personne ne réussit, sauf l'épris.

À la fin, il te faudra mourir en sanglotant

Renversé à l'instar du firmament

Tu n'acquiers guère ce dont tu es en quête

Alors, ne relâche pas tes efforts.

Ce point de vue mystique s'enracine dans certaines traditions prophétiques selon lesquelles ces états sont pris pour

Le fait de *Sortir de soi* est un signe montrant la rencontre du pèlerin avec le Seigneur. Autrement dit, essayant de retrouver le Dieu de la Maison, le mystique doit se passer de son existence et de son être pour découvrir enfin, dans les profondeurs de toute chose, des traces de Dieu.

des signes de la *certitude*. L'une de ces traditions raconte:

Un jour, le Prophète Mohammad faisait la prière du matin en assemblée quand il aperçut un jeune homme à la tête baissée, pâle, maigre et affaibli, qui faisait une sieste.

- Comment as-tu passé la nuit?, lui demanda le Prophète.

- Avec de la certitude!, répondit-il

Étonné de cette réponse, Mohammad demanda encore:

-Mais à toute certitude, correspond une réalité. Quelle est alors la réalité de ta certitude?

-C'est ma certitude qui, me chagrinant, m'empêche de m'endormir pendant la nuit et de boire ou manger pendant le jour (c'est-à-dire qu'il observait le jeûne). Je suis tellement fatigué de ce monde et de tout ce qui y existe qu'il me semble apercevoir le Trône divin préparé pour le Jugement dernier, le monde entier réuni, et moi parmi eux, comme si je regardais les Élus du Paradis ayant reçu la faveur divine…, dit-il.

La Ka'ba du cœur

Pour finir, il nous faut souligner que sous la plume des mystiques persans, le *cœur* étant comparé à la Ka'ba, il est mis en parallèle avec la Ka'ba, au point même de la dépasser en importance. L'auteur du dictionnaire historique *Anandrâj* définit ainsi ce mot:

Centre subtil du Seigneur et de l'Esprit et réalité de l'homme, le cœur est à la fois percevant, savant, omniscient, amoureux, interlocuteur et punisseur. Celui qui reconnaît le cœur, reconnaîtra Dieu; et celui parvenant au cœur, parviendra à Dieu. Sais-tu ce qu'est le cœur et où il se trouve? Manifestation de la Majesté et Beauté divine, et favori du Seigneur, le cœur attend Dieu. Et une fois que le corps aura pris la couleur du cœur, il deviendra lui-même le favori de Seigneur.

Et Rûmi récite:

La Ka'ba des Saints n'est pas sur terre
Désire donc le cœur qui est la Maison de Dieu

À propos de la ressemblance du cœur

Miniature représentant la Kaaba, *Siyer-i Nabi* (Biographie du Prophète), 1595-96, Librairie du Palais de Topkapi

avec la Ka'ba, on a dit:

De même que la Ka'ba concrète, construite à partir d'eau et de terre, est la qibla des hommes, il existe dans l'abstrait une Ka'ba qui regarde Le Réel et qui est le cœur du contemplatif.

Si la Ka'ba terrestre est le lieu de la circumambulation des créatures, la Ka'ba du cœur est celui des grâces du Créateur; le premier est la destination des pèlerins, alors que le second est le lieu illuminé par des Lumières divines; le premier est la Maison alors que le deuxième en est le Seigneur. (Hossein Vâez Kâshefi)

Dans son œuvre intitulée *Monâjât-nâmeh (Livre des Méditations spirituelles)*, Khâjeh Abdallâh Ansâri, exégète et orateur du XIe siècle, écrit à propos de la comparaison du cœur et de la Ka'ba par les mystiques:

Ô mon cher! Essaie de respecter des cœurs, de cacher les défauts des gens et de ne pas vendre ton cœur pour ce bas-monde! Sache que Dieu le Grand bâtit physiquement une Ka'ba qui est en terre et pierre; mais Il en bâtit une autre qui réside dans le cœur et l'esprit. La première est construite par l'Ami de Dieu, Abraham, et la seconde est la favorite du Miséricordieux. La première est virtuelle et la seconde est mystère. Il y a là-bas le puits sacré de Zamzam, il y a ici des soupirs sans fin. Il existe là-bas les collines Marwa et 'Arafât, alors qu'ici se trouve le foyer de la Lumière de L'Essence. Mohammad brisa les idoles de cette Ka'ba-là; et toi, vide celle de ton cœur des idoles de la frivolité! ■

Si la Ka'ba terrestre est le lieu de la circumambulation des créatures, la Ka'ba du cœur est celui des grâces du Créateur; le premier est la destination des pèlerins, alors que le second est le lieu illuminé par des Lumières divines; le premier est la Maison alors que le deuxième en est le Seigneur.

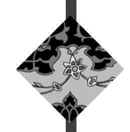
---

* Sedghi Âlânogh, Mohammad, "Hadj-e ârefân dar she'r-e fârsi" (Le pèlerinage des mystiques à La Mecque dans la littérature persane), in biannuel *Matn Pajouhi Adabi* (*Recherches textuelles littéraires*), Printemps et été 2003, N°17, pp. 155-173.

1. Poète persan du XVe siècle.
2. «Direction de La Mecque, vers laquelle les musulmans se tournent pour accomplir leurs prières rituelles.» (Shakourzâdeh, Ebrâhim, *Dictionnaire des termes techniques islamiques,* 1e éd. Téhéran, Samt, Été 1996)
3. Poète persan du XIVe siècle.
4. Panégyriste et épistolographe sunnite du XIIe siècle.
5. Poète persan du XIIe siècle.
6. Hijr-Ismaël (Pierre d'Ismail) également connue sous le nom de Hatim, est un mur bas qui faisait initialement partie de la Ka'ba. Il s'agit d'un mur semi-circulaire en face, mais non relié au mur nord-ouest de la Ka'ba, connu sous le nom de hat•m. (*Wikipedia*, Hijr-Ismaël)
7. Marwa et Safâ sont des collines à La Mecque.
8. Poète persan du XIIIe et XIVe
9. http://rumi-blog.com/locean-de-dieu/, page consultée le 30 juillet 2019
10. Abû Bakr al-Shiblî est né en 861 à Samarra, selon certains, à Bagdad, selon d'autres. Il mourut en 946.

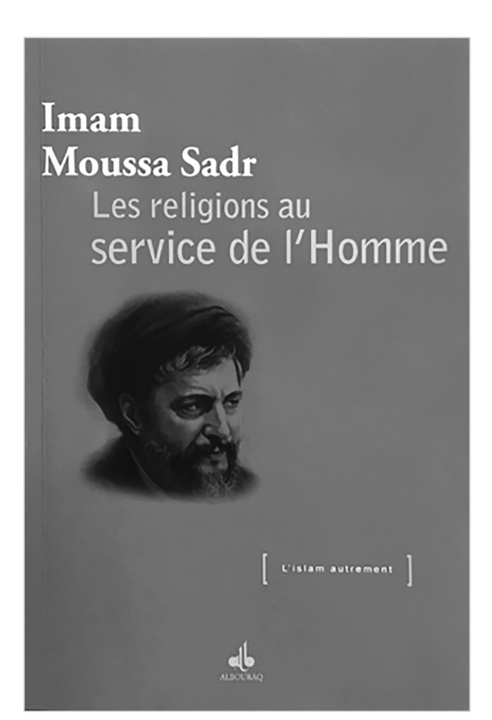
La voix (e) toujours actuelle de l'Imam Moussa Sadr

Pr Salim Daccache s.j.
Recteur de Saint-Joseph, Beyrouth



Nous publions ici l'introduction écrite par le Pr Salim Daccache, recteur de l'Université Saint-Joseph depuis 2012, de l'ouvrage Les religions au service de l'homme *(Dar Albouraq), rassemblant des textes choisis de l'Imam Moussa Sadr écrits avant sa disparition en Libye en 1978. Outre leur intérêt intrinsèque pour acquérir une meilleure connaissance de sa pensée et des questions liées à la nature de l'islam et des monothéismes, ces textes se révèlent être d'une grande actualité pour poursuivre une réflexion sur les grands enjeux actuels liés à la religion.*

1. Publier aujourd'hui ces textes en langue française de l'imam «disparu» sous le titre *Les Religions au service de l'Homme* par l'Imam Moussa Sadr Center for Research and Studies vient remplir un vide institutionnel et intellectuel, la pensée de l'Imam se trouvant réinterprétée (et parfois dénaturée) par des études ou des commentaires ayant au préalable leur visée et leur intérêt particulier. Cela constitue un défi à une réalité où les religions deviendraient une menace pour l'existence et la dignité de l'Homme, suite à la volonté d'une tendance religieuse qui a réduit et réduit la religion à un outil d'exclusion de l'autre différent et de meurtre. Pour ce courant, la religion choisit la voie de l'intolérance et de la violence contre autrui qui n'est pas du même bord.



2. Préfacer un ouvrage rassemblant des conférences qui sont l'œuvre d'une période déterminée dans le temps et inscrite dans un contexte particulier paraît être un exercice historique à la portée de main. Toutefois, lorsqu'il s'agit de textes qui dépassent leur contexte et débordent leur temps propre pour s'inscrire dans l'universel, l'exercice devient plus ardu et exigeant.

3. Relire ces textes dans l'aujourd'hui nous montre combien le discours de l'Imam ainsi que sa pensée religieuse et politique demeurent contemporains et pertinents par la modernité de son approche des questions existentielles et fondamentales posées à l'homme d'aujourd'hui. Cet ouvrage qui reprend certains textes de base de l'Imam est une preuve notoire que les propositions faites il y a une trentaine d'années sur la nature et le rôle de l'Islam et des religions et sur les questions ultimes posées par l'être humain, sont aujourd'hui bien valides. Car ce que l'Imam cherchait à communiquer ne se limitait pas seulement à l'immédiat mais avait la prétention, plutôt indirecte, d'élaborer une pensée pérenne, car il ne pouvait considérer la pensée que comme pensée dynamique et critique.

46

4. C'est le sens universel et continu de la place et du rôle de l'Islam et des religions que Moussa al Sadr voulait exprimer à travers tout un champ cognitif qu'il a construit jour après jour et idée après idée, cherchant à baliser l'action en vue de la promotion de la dignité de l'Homme et de tout Homme, souci majeur de son expérience intellectuelle et de sa lutte. Ces textes se présentent comme une série de points lumineux constituant une longue voie que l'Homme d'aujourd'hui doit emprunter pour se réaliser et retrouver son unité et sa dignité d'être humain. C'est dans ce sens que l'Imam aura à développer plusieurs concepts différents mais complémentaires car faisant partie d'une même pensée: les religions, l'Islam, l'Homme, la foi, la spiritualité, le rôle de la raison et de l'intelligence, la société et l'action sociale, l'unité et la pluralité, l'évolution, le fixe et l'évolutif, la morale, etc.

5. En matière de méthode, la pensée de l'Imam ne se limite pas à considérer ces concepts sous un mode ponctuel ou séparé. Il est clair qu'elle évolue, en considérant ces concepts, d'une manière dialectique et circulaire, en posant une thèse, en opposant des termes et des réalités et en cherchant des conclusions pertinentes. La société, dit-il à titre d'exemple, est faite d'individus, mais la société n'est pas basée sur le vouloir égoïste des individus, mais sur l'échange et le don que font les individus, ce qui les établit en société. Toutefois, ce raisonnement dit classique est dépassé chez l'Imam par un autre plus moderne qui fait de la dialectique un mouvement même de l'esprit de l'homme, cette puissance de penser, dans sa relation à l'être, à ce qui est et à ce qui existe. Dans ce sens, la puissance de penser opère chez Moussa el Sadr par une mise en cause, une critique de ce qui est ou plutôt ce qui est tout en n'étant pas ce qui est vrai et juste, bon pour l'homme et pour la société. Cette même pensée cherche toutefois à réconcilier en développant une manière novatrice de voir les choses ainsi que l'avenir de l'homme ou plutôt des hommes.

6. C'est ainsi que l'Imam développe sa conception de la religion au pluriel, qui a existé non pour elle-même, mais «pour le bien de l'homme». Tout en suivant une perspective traditionnelle de la conception de la religion ou des religions qui montre comment les religions se sont éloignées de leur objectif en s'opposant, l'Imam ajoute une explication tenant compte de la réalité politique pour souligner que la déviation des religions de leurs buts eut lieu lorsqu'elles furent gouvernées et manipulées par les tyrans politiques de la terre, ce qui causa «un surcroît de malheur» aux opprimés. L'heure des religions a sonné pour être unie pour conduire vers Dieu et pour être au service de l'homme persécuté et opprimé en le libérant du joug des servitudes. Cette unité n'est pas désirée seulement au niveau des religions, mais aussi dans le cadre de l'Islam lui-même. Toute mésentente entre les croyants ne peut aboutir qu'à des conflits et de ce fait met elle en cause la finalité de la religion de

Relire ces textes dans l'aujourd'hui nous montre combien le discours de l'Imam ainsi que sa pensée religieuse et politique demeurent contemporains et pertinents par la modernité de son approche des questions existentielles et fondamentales posées à l'homme d'aujourd'hui.


Imam Moussa Sadr

s'opposer à tout ce qui menace l'intégrité de l'homme.

7. N'oublions pas de relever ce que l'Imam dit à propos du Liban comme patrie bien singulière par sa mission et par la nature de sa constitution humaine, sociale et religieuse à travers l'Histoire. Cette histoire est témoin du Liban comme un pays autre que les autres nations environnantes, différent par sa mission et son identité. Il résume ses caractéristiques en le nommant «pays de la rencontre, pays de l'homme, patrie des persécutés et refuge des apeurés». Si le Liban est ce pays portant cette multiplicité de noms et s'il est le pays qui a toutes ces fonctionnalités sinon ces missions, c'est que les citoyens libanais parviennent dans ce climat propice à écouter «les appels célestes» qui engagent les gens à croire en cette mission du Liban. À cette étape précise de l'histoire universelle, dit-il, le Liban est devenu une nécessité de principe pour le monde. Avec le développement des communications, nous sentons en effet que le monde, à la fin du vingtième siècle et au début du vingt-et-unième, vit comme un seul pays: ainsi la plus grande distance entre un État et un autre se franchit aujourd'hui le temps du trajet entre Beyrouth et Tripoli». L'Imam est conscient que le dialogue entre Libanais est normatif: «Ce dialogue offre aujourd'hui au monde le grand espoir d'émergence d'une force politique dont le cœur est le dialogue islamo-chrétien. Ainsi, au cas où l'expérience du Liban échoue, la civilisation mondiale traversera un demi-siècle d'obscurité. C'est la raison pour laquelle nous affirmons que le Liban, en cette période plus qu'auparavant, est une nécessité de la civilisation. La coexistence entre Libanais n'est pas un facteur passager ou marginal mais constituant de leur identité puisqu'elle est antérieure au Pacte National et en est le fondement: «Aussi, que les Libanais nous permettent de rappeler que la coexistence n'est pas leur propriété mais un bien qui leur est confié, une responsabilité, un devoir et non pas seulement leur droit». Le Liban est le pays des deux voix, celles du christianisme et de l'islam qui ont pu continuer à vivre ensemble, s'écouter à travers le temps et même s'unir pour

La pensée de l'Imam ne se limite pas à considérer ces concepts sous un mode ponctuel ou séparé. Il est clair qu'elle évolue, en considérant ces concepts, d'une manière dialectique et circulaire, en posant une thèse, en opposant des termes et des réalités et en cherchant des conclusions pertinentes.

défendre la dignité de l'homme, à travers l'écho qu'elles ont pu produire dans la bouche du Pape Paul VI lorsqu'il rédigea l'encyclique PopulorumProgressio (1967) sur la justice sociale et la nécessité de lutter en vue de l'instaurer, ce qui ne diffère point de la voix de l'Islam.

8. L'Homme est le but de l'existence et le moteur, nous dit l'Imam, en une formule lapidaire, ce qui éloigne de certaines conceptions religieuses qui voient en l'être humain rien qu'une chose banale devant Dieu. En maintes occasions, la pensée de l'Imam reprend le leitmotiv de la dignité de l'homme opprimé, en faisant valoir que cet Homme est un don de Dieu et le Lieutenant de Dieu sur terre, appelé à continuer l'œuvre de Dieu par les énergies qui lui ont été confiées par Dieu. Ce sont ces énergies, à la lumière du principe de la perfectibilité, qu'il faudra promouvoir et développer par l'éducation et en donnant à l'homme les bons moyens adéquats pour qu'il mette en œuvre ses énergies et les transforme en des œuvres durables. L'Imam donne le Liban en exemple de pays où le principal capital est l'homme. Préserver l'homme libanais et ses énergies, c'est préserver la richesse du pays et le pays lui-même. La liberté est nécessaire sinon concomitante de ce travail sur le développement des énergies et de ses talents. La morale religieuse vient rectifier l'utilisation de ses énergies afin qu'elles ne versent pas dans le mensonge et dans la déviation. Mais c'est par la foi aussi et surtout, cette foi qui est confiance, que l'homme peut oser le dépassement de ses propres limites, qu'il peut s'ouvrir aux autres et chercher à construire une civilisation avec eux.

9. La foi ne peut avoir de prise et ne peut être considérée comme foi vivante si elle n'est pas accompagnée par un engagement social. Cet engagement de l'être humain n'est pas une simple action humaine, mais une réponse à un ordre divin qui exige l'action de miséricorde et de donation à celui qui est opprimé et abandonné de tous. Cette conception de l'Imam fondée sur le Coran et sur la tradition islamique rejoint les paroles de Jésus dans l'Évangile de Mathieu qui fait de l'action sociale et charitable envers le prochain un critère fondamental du Jugement par Jésus Christ lors de Son retour pour juger les vivants et les morts. Il n'est pas étrange que tout un texte, l'aspect social en Islam, conférence donnée à Dakar en 1967, soit dédié dans le cadre de l'ouvrage à cette clause bien plus qu'importante dans la pensée de Moussa al Sadr.

L'Homme est le but de l'existence et le moteur, nous dit l'Imam, en une formule lapidaire, ce qui éloigne de certaines conceptions religieuses qui voient en l'être humain rien qu'une chose banale devant Dieu. En maintes occasions, la pensée de l'Imam reprend le leitmotiv de la dignité de l'homme opprimé, en faisant valoir que cet Homme est un don de Dieu et le Lieutenant de Dieu sur terre, appelé à continuer l'œuvre de Dieu par les énergies qui lui ont été confiées par Dieu.

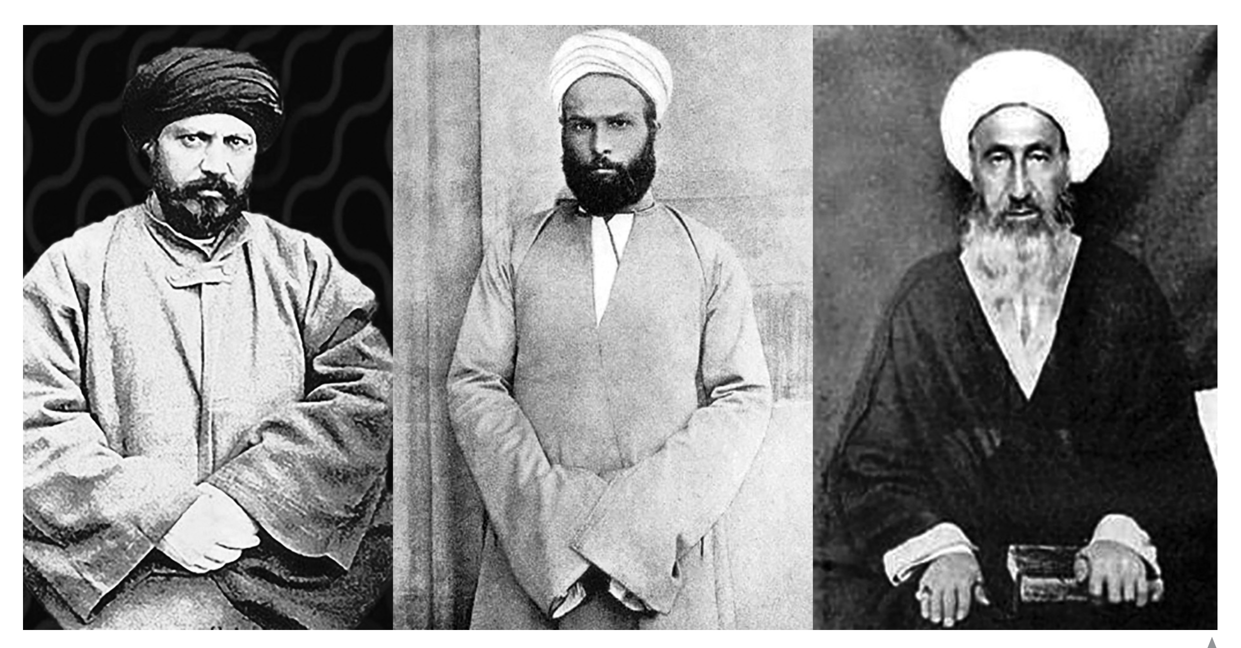
10. Cet engagement prend l'allure d'une vraie lutte en faveur des opprimés, qu'ils soient chiites, sunnites ou chrétiens, car ce qui est le plus important est la promotion de la dignité de tout homme et de la dignité de tous les hommes. Libérer l'homme de la misère peut être

le fait, dans certains cas, de l'acte violent qui est permis par le texte de l'Imam. Qui apprécie ce recours à la violence dans le cas libanais et au-delà? L'Imam n'élabore pas une théorie de la paix et de la violence libératrice dans ces textes mais donne schématiquement une idée des conditions de cet exercice et entrouvre une porte qui ne fut point fermée depuis lors. «La violence, dit-il, comme nous l'avons entendu dans la Parole bénie, pour le bien de l'homme, proportionnellement au besoin, et à condition de ne pas se retourner contre l'humanité de l'homme, est permise par le texte». Toutefois pour lui, en référence à la Table Servie, 32, «l'islam respecte la vie de l'homme et tient celui qui sauve une vie pour sauveur de tous les hommes. Quant à celui qui la tue sciemment, il est considéré comme ayant tué l'humanité et il trouvera l'enfer en rétribution». L'autre imam, Mohammed Hussein Fadlallah (mort en 2010) aura des développements juridiques et même théologiques postérieurs sur la question qui vont délimiter d'une manière plus abondante les limites de l'exercice de la violence.

10. Il n'est pas étonnant que l'Imam souligne le fait que l'Islam soit la religion qui résume en elle-même les éléments les plus purs des doctrines des autres religions, en fait, les autres religions monothéistes. Derrière cette conception, il y a chez l'Imam un fort désir d'unité entre les religions et à l'intérieur des religions, comme c'est le cas entre les madhahib musulmans, entre les sunnites et les chiites, question de plus en plus actuelle et fondamentale. Toutefois, cette donnée ne doit pas faire de l'islam une religion totalitaire. La religion musulmane honore la raison qui suppose une variété d'opinions et se refuse de se cantonner dans des positions immobiles quant à beaucoup de questions qui concernent l'existence de l'homme. Comme le diable se présente comme l'Unité des forces du mal et qu'il cherche



Visite de l'Imam Moussa Sadr au sud du Liban



De gauche à droite: Jamal Eddine Assadâbâdi, Sheikh Mohammad Abdû et Mirzâ Mohammad Hussayn Al-Nâ'inî

toujours à détruire l'Homme comme créature divine, la réponse ne peut être que l'union des forces de bien, quelles qu'elles soient, au sein d'une même plateforme afin de récupérer la dignité de l'Homme défigurée par le mal.

11. La pensée de l'Imam Sadr paraît dense et inépuisable, car beaucoup de paragraphes sinon des formules ont besoin d'être retenus, médités et interprétés à leur juste sens. Pensée qui repose sur des sources décisives qui ont fait école dans l'histoire des idées musulmanes persanes et arabes, et qui ont su joindre et donner un nouveau sens contemporain aux données fondamentales de la tradition comme Jamal Eddine Assadâbâdi (1839- 1897), Sheikh Mohammad Abdû (1849- 1905), Sayyid Mohammad Hassan Al- Shîrâzî (dirigeant de la révolte du tabac en Iran) et Mirzâ Mohammad Hussayn Al-Nâ'inî (1877- 1936), auteur du livre ''Tanbîh Al-Ummawa Al-Milla''. «Père des déshérités» l'Imam appelle toujours de là où Il est de sa voix profonde à «renforcer les bases de l'État-nation libanais», de faire prendre conscience à ses compatriotes de l'importance de préserver l'intégrité et l'unité de leur Liban, de travailler sans relâche pour le rapprochement entre religions et entre les courants d'une même religion, de considérer la différence comme une grâce et une richesse, signe de la liberté donnée par Dieu et de défendre plus que jamais la dignité de l'homme opprimé et délaissé, ce que l'Islam considère comme sa mission particulière, en donnant à cet être humain ses chances d'apprendre par l'éducation et de grandir par l'amour. ■

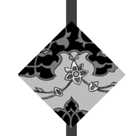
La pensée de l'Imam Sadr paraît dense et inépuisable, car beaucoup de paragraphes sinon des formules ont besoin d'être retenus, médités et interprétés à leur juste sens. Pensée qui repose sur des sources décisives qui ont fait école dans l'histoire des idées musulmanes persanes et arabes, et qui ont su joindre et donner un nouveau sens contemporain aux données fondamentales de la tradition.

La Fondation Maeght

Un lieu, un écrin pour l’art vivant

Jean-Paul Brigaudiot

Faire que l’art et la vie aillent de pair



La fondation Maeght est une fondation pour l’art vivant, elle a ouvert ses portes en 1964, à Saint-Paul-de-Vence, un village provençal perché, entre Cannes et Nice, sur la Côte d’Azur, à deux pas de la mer Méditerranée. Cette fondation n’est pas une galerie, car elle n’a pas avant tout de vocation commerciale, tout comme elle n’est pas un musée, dont elle se distingue, car elle ne collectionne pas seulement des œuvres qu’elle classerait, restaurerait et exposerait, elle est avant tout un lieu de vie de l’art consacré à l’art moderne et contemporain. Il faut se rappeler qu’à l’aube des années soixante, l’art moderne qui n’a pas encore été subverti par cette appellation «art contemporain», qui n’a pas encore basculé dans des formes et idéologies nouvelles de l’art, se montre principalement dans quelques dizaines de galeries parisiennes et dans les salons d’art. Il est plutôt un art de l’objet: tableaux de formats modestes, sculptures de petites dimensions; il faut dire qu’en cette période de l’après Seconde Guerre mondiale, à Paris, les galeries sont pour la plupart toutes petites, comme le sont beaucoup d’ateliers d’artistes. Lieu de vie que se veut la Fondation Maeght, cela suppose que les œuvres montrées ne sont point hors du temps, ne soient pas de simples mémoires d’une époque, ne soient pas non plus des œuvres répertoriées comme essentielles par une institution; les œuvres, ici sont actives, à vivre, acquises par le collectionneur Aimé Maeght et son épouse Marguerite. Œuvres actives et vivantes car réunies par ce couple d’amoureux de l’art autant qu’amis des artistes qui en sont les auteurs. Œuvres choisies autrement que pour en tirer profit commercialement, même si la galerie Maeght de Paris dont la Fondation est issue est un commerce, une des galeries qui découvrit et exposa une partie significative du meilleur de l’art de son époque. Cette galerie Maeght de Paris sut ainsi œuvrer avec les grands artistes de son époque, sut nouer des liens d’amitié profonde avec



Sculpture de Miro à la Fondation Maeght, Saint-Paul-de-Vence



Bâtiments de la Fondation Maeght

eux: Braque, Picasso, Chagall, Giacometti, Miro, Chillida… et tant d'autres. Au-delà d'un lieu d'exposition la Fondation est, et c'est en cela qu'elle innova, ce lieu où l'on montre et fait l'art, les arts visuels disons-nous aujourd'hui, ce lieu est un lieu qui accueillit beaucoup de formes d'art et ceux qui le font, ceux qui savent en parler et le médiatiser. Ainsi, au-delà des seuls arts visuels, les fameuses Nuits de la Fondation Maeght ont été un nombre incalculable de fois l'occasion d'accueillir la musique et le chant, la danse, la littérature et la poésie et les colloques sur l'art en des manifestations d'une exceptionnelle qualité où se produisirent les meilleurs artistes de ces disciplines, les meilleurs analystes de l'art en train de se faire, critiques d'art et vrais amoureux de l'art, collectionneurs ou simples passionnés par la création contemporaine.

Le lieu

La fondation est née d'une idée du couple Maeght, celle de donner naissance à un lieu différent où l'art pourrait échapper à son seul destin commercial ou muséal pour vivre autrement, accompagné des artistes. Ainsi naquit un projet de construction d'un lieu différent pour l'art. Beaucoup de lieux dédiés à l'art sont des bâtiments historiques où l'architecture n'est pas nécessairement accueillante à l'égard d'œuvres modernes et contemporaines. C'est plus tard que fleurirent musées et fondations dédiés à

Lieu de vie que se veut la Fondation Maeght, cela suppose que les œuvres montrées ne sont point hors du temps, ne soient pas de simples mémoires d'une époque, ne soient pas non plus des œuvres répertoriées comme essentielles par une institution; les œuvres, ici sont actives, à vivre, acquises par le collectionneur Aimé Maeght et son épouse Marguerite.



Œuvre de Miro, 1968, mur de la Fondation Maeght

l'art vivant, construits pour lui, c'est-à-dire pour l'art en train de se faire, pour celui qui fait nécessairement débat car il bouleverse des ordres établis en matière de finalités et usages de l'art. En France, c'est avec la Régionalisation de 1981, sous le premier gouvernement Mitterrand et durant la fonction du ministre de la Culture, Jack Lang, que fleurirent et essaimèrent les Fonds Régionaux d'Art Contemporain, non pas comme musées mais comme lieux de vie, d'expérimentation, de rencontre des publics de tous âges, dont les publics scolaires, avec l'art, ses médiateurs et avec les artistes. Lors de l'inauguration de la Fondation Maeght, en 1964, le discours du ministre André Malraux, cet homme exceptionnel, écrivain et grand ami des arts, souligna la singularité de ce lieu dédié aux arts vivants. Les témoignages recueillis auprès des artistes



Arts de la peinture, vue intérieure de la fondation Maeght



Sculpture de Miro, Fondation Maeght

eux-mêmes révélèrent ce qu'il y avait d'inaccoutumé dans la conception et la mission de cette fondation.

Une architecture exceptionnelle

La Fondation est bâtie sur une butte, elle est l'œuvre de l'architecte Josep Lluis Sert, une œuvre exceptionnelle, notamment pour son époque mais également bien au-delà, puisque cinquante-cinq ans plus tard, elle reste ce lieu tout aussi exceptionnel. Œuvre d'architecture innovante et même davantage car en tant que telle, elle aurait pu n'être qu'un bel écrin offert aux œuvres de la collection Maeght. Le lieu, un ensemble de bâtiments qui proposent un parcours à la fois vertical et horizontal où le visiteur passe sans cesse de l'intérieur à l'extérieur, des salles aux terrasses, avec ces percées zénithales d'où tombe la lumière, ces ouvertures très variées permettant à la fois d'anticiper les espaces que l'on va traverser et de les voir à nouveau, sans oublier son architecture tricotée avec son environnement naturel, les bassins, et d'autres ouvertures encore, sur la garrigue et les pins, d'autres encore sur le ciel. La Fondation Maeght est un lieu de parcours fait de découvertes: grandes ou petites terrasses ouvertes, ce que permet le climat

Depuis des décennies, depuis cette date de l'ouverture de la Fondation, en 1964, peu de lieux consacrés aux arts offrent ce sentiment de bien-être, ce désir d'y flâner, ce plaisir de prendre son temps et d'admirer les œuvres: les sculptures de Giacometti, celles de Miro, les céramiques de Braque, les tableaux de Chagall, les dessins de Picasso, pour ne citer que des noms très connus.

La Fondation Maeght, quant à elle, semble échapper à l'économie contemporaine, elle est et reste ce lieu d'exception incomparable ou comparable à ces villas et palais princiers de la Renaissance Italienne dont le charme, les dimensions et la beauté procurent un véritable sentiment de bonheur, comme savent le faire autrement, par exemple, ces anciennes maisons d'Isfahan, la Rotonda de Palladio ou ces petits châteaux des terroirs de France.

de la Côte d'Azur, vues sur la mer définitivement bleue, une déambulation heureuse faite d'allers et de retours, vers et sur les œuvres, mais aussi sur les espaces conçus par l'architecte, tous à échelle humaine. Architecture à la dimension humaine - humaniste peut-on dire - où le corps sert de mesure, où quelque soit la dimension des espaces, le visiteur connait une indéniable intimité, tant avec le bâti qu'avec la nature. Promenade et parcours de découvertes ou de redécouvertes (on y revient) ponctuées de haltes en la librairie qui montre tant d'ouvrages rares et tirés en petits nombres. La Fondation est un lieu de l'art absolument idéal, loin des grands musées, surtout ceux d'aujourd'hui dont la visite est épuisante, en des parcours sans fin, des collections simplement chronologiques et des hordes de visiteurs-touristes bien peu motivés, prisonniers de séjours clés en main harassants. Depuis des décennies, depuis cette date de l'ouverture de la Fondation, en 1964, peu de lieux consacrés aux arts offrent ce sentiment de bien-être, ce désir d'y flâner, ce plaisir de prendre son temps et d'admirer les œuvres: les sculptures de Giacometti, celles de Miro, les céramiques de Braque, les tableaux de Chagall, les dessins de Picasso, pour ne citer que des noms très connus. La collection est remarquable, et elle ne



La librairie/boutique, Fondation Maeght

cesse d'évoluer, de s'enrichir, tout cela est un échantillon très significatif de la modernité de l'art du vingtième siècle. Et puis beaucoup d'œuvres ont été commandées pour le site, ce qui témoigne d'une sorte de complicité et d'affinité entre l'architecture et les œuvres, différemment du rôle traditionnellement attribué aux arts de la peinture et de la sculpture dans les temps antérieurs. Il y a aujourd'hui une infinité de lieux consacrés à l'art vivant, friches industrielles devenues Centres d'Art Contemporain, fondations grandiloquentes et magnifiques en elles-mêmes où l'architecture s'expose de manière justifiée (ou non) en tant qu'œuvre elle-même: Fondation Louis Vuitton, Fondation Cartier, à Paris, par exemple, où sont montrées des œuvres plus conventionnelles qu'inventives, celles qui ont défrayé une chronique de l'art tel qu'il est reconnu par le pouvoir d'argent avant tout en raison de sa cote Internet. Ainsi avec l'immense richesse de ces fondations, l'art se jauge à sa valeur marchande, sans états d'âme, art médiatique à leur mesure, art en tant que produit conforme. La Fondation Maeght, quant à elle, semble échapper à l'économie contemporaine, elle est et reste ce lieu d'exception incomparable ou comparable à ces villas et palais princiers de la Renaissance Italienne dont le charme, les dimensions et la beauté procurent un véritable sentiment de bonheur, comme savent le faire autrement, par exemple, ces anciennes maisons d'Isfahan, la Rotonda de Palladio ou ces petits châteaux des terroirs de France.

Inimitable

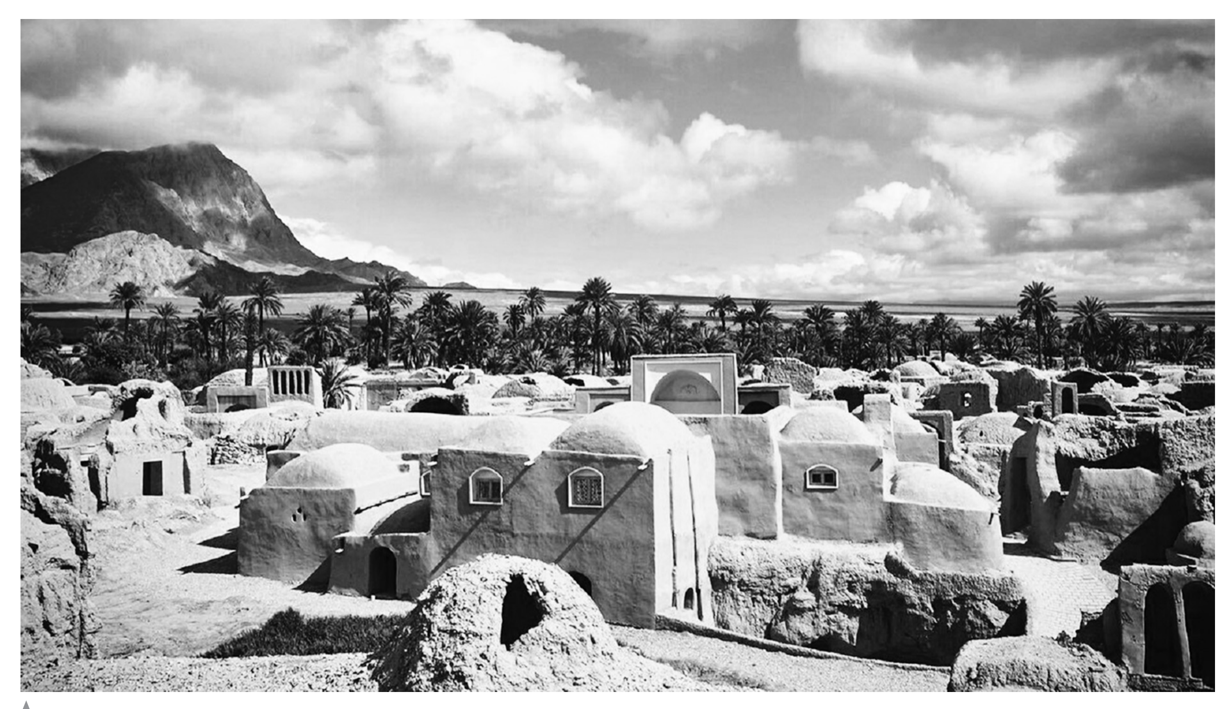
Cette fondation Maeght fut une réussite exceptionnelle en terme de lieu dédié à l'art vivant et elle sut le rester, échappant à l'industrie culturelle publique ou privée dont l'offre n'a cessé de croitre depuis des décennies, où l'œuvre d'art, œuvre de l'esprit est devenue de différentes manières objet de consommation. La Fondation avec ses quarante-cinq ans d'âge reste ce trésor un peu caché où les visiteurs semblent le plus souvent être des initiés et amoureux de l'art. Ses activités ont persisté au fil du temps, avec cet accueil intime qu'elle offre tant par sa nature architecturale que par ses petites dimensions, mais aussi en raison de son implantation géographique. ■



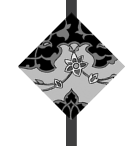
Œuvre de Braque à la Fondation Maeght

La restauration du village d'Esfahak: un bon exemple de la participation locale

Babak Ershadi



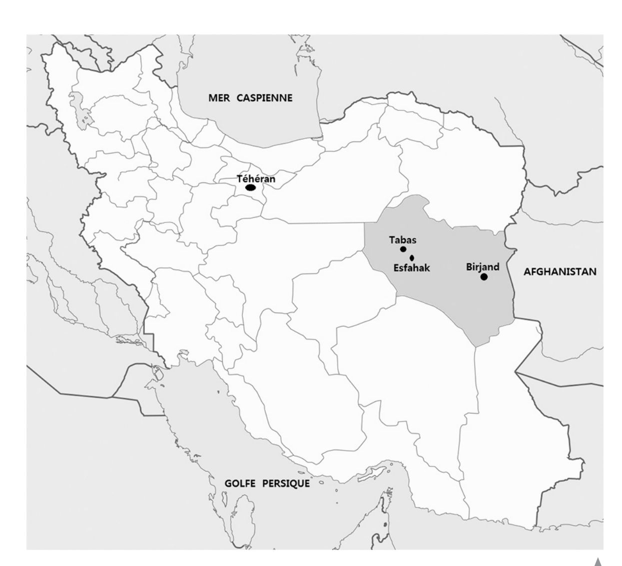
Le secteur restauré du village d'Esfahak



Le 16 septembre 1978, un grand séisme d'une magnitude de 7,8 sur l'échelle de Richter frappe le centre de l'Iran. Le foyer du séisme se situa à une profondeur de 10 kilomètres et à la surface, l'épicentre se trouva à une dizaine de kilomètres de la ville de Tabas[1] (province du Khorâssân du Sud[2]). Les ondes sismiques très puissantes dévastèrent la ville de Tabas et plus de 85 villages de cette région désertique. Selon les estimations de l'époque, entre 15 000 et 25 000 personnes perdirent la vie lors de cette catastrophe naturelle, et des milliers de bâtiments furent détruits. Plus tard, la ville de Tabas et de nombreux villages furent reconstruits, mais certains villages de cette région relativement peu peuplée furent laissés à l'abandon. Esfahak, petit village historique situé à 35 km au sud-ouest de Tabas, fut l'un de ces villages abandonnés.

Le village fut gravement endommagé par le tremblement de terre du 16 septembre 1978 dont plus de 80 habitants, malheureusement, perdirent la vie à la suite de l'effondrement des toits et des murs des vieilles maisons. Après la catastrophe, les survivants furent relogés dans des maisons construites à proximité. Le vieux village ne se releva pas du choc du séisme. Ses habitants n'y revinrent plus et fondèrent leur nouveau village à deux kilomètres à l'ouest du vieux village qu'ils abandonnèrent complètement. Cinq ans après le séisme de 1978, plus personne ne vivait dans le village historique dont les ruines rappelaient aux survivants

Malgré ces décennies d'abandon, l'idée de la restauration du village surgit dans l'esprit des habitants du nouveau village. Ce sont les jeunes qui ont entrepris les premières démarches. À l'aide des autorités locales, ils ont examiné la topographie du village historique et le zonage, et délimité des bâtiments et des passages. Cette première étape fut réalisée en 2012-2013.
Début 2014, la chance sourit au village ancien. Une heureuse coïncidence y conduisit l'architecte Farâmarz Pârsi, spécialiste de la restauration.



Esfahak se situe à 35 km de Tabas (province du Khorâssân du Sud) à proximité du désert central iranien

les souvenirs amers du tremblement de terre et la disparition des êtres chers. Les bâtiments du nouvel Esfahak, ne ressemblant point à ceux du vieux bourg, avaient été construits selon un plan étranger à l'architecture locale.

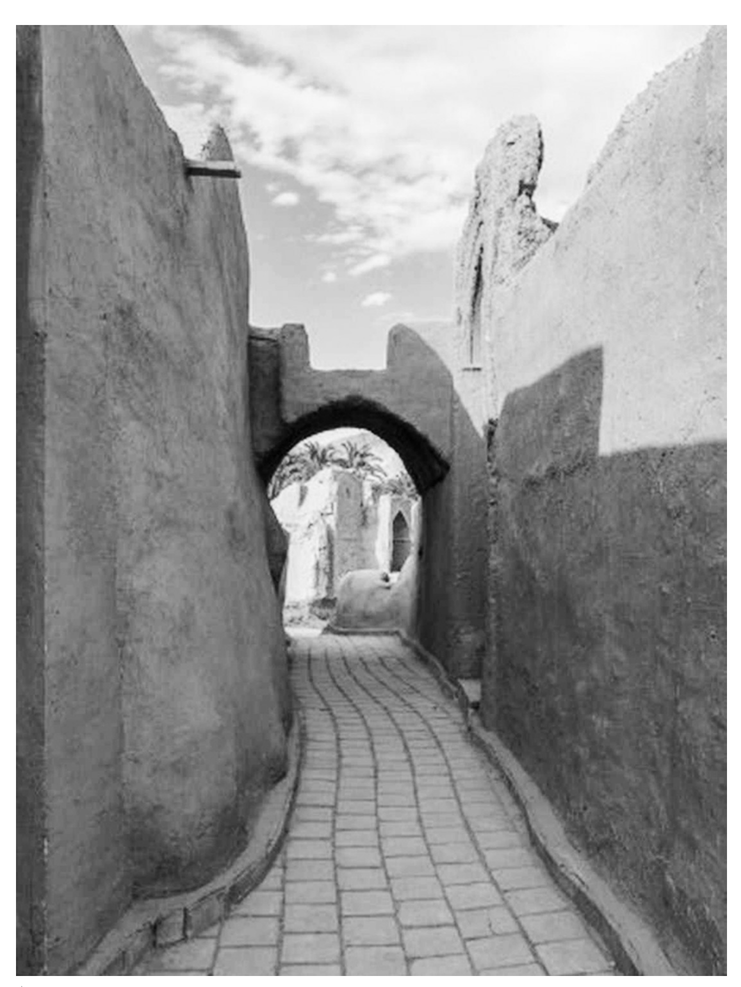
L'abandon total du vieux village accéléra le



Vue aérienne du vieux village abandonné d'Esfahak



La présence de montagnes et de jardins renforcent le potentiel touristique d'Esfahak



Une rue du secteur restauré d'Esfahak

processus de sa destruction par l'érosion. En réalité, en 2013, trente-cinq ans après le grand séisme, le départ définitif des habitants et l'abandon des lieux avaient bien plus détruit le vieux village que le séisme de 1978. Les signes de cette destruction progressive sont visibles partout: des murs effrités, des toits effondrés, des arches et des dômes détruits, etc.

Cependant, le paysage unique et agréable de l'environnement naturel du village historique, ainsi que les souvenirs de la vie passée d'Esfahak existaient toujours. Un petit événement suffisait pour que le vieux village reprenne vie. Finalement, malgré ces décennies d'abandon, l'idée de la restauration du village surgit dans l'esprit des habitants du nouveau village. Ce sont les jeunes qui ont entrepris les premières démarches. À l'aide des autorités locales, ils ont examiné la topographie du village historique et le zonage, et délimité des bâtiments et des passages. Cette première étape fut réalisée en 2012-2013.

Début 2014, la chance sourit au village ancien. Une heureuse coïncidence y conduisit l'architecte Farâmarz Pârsi,



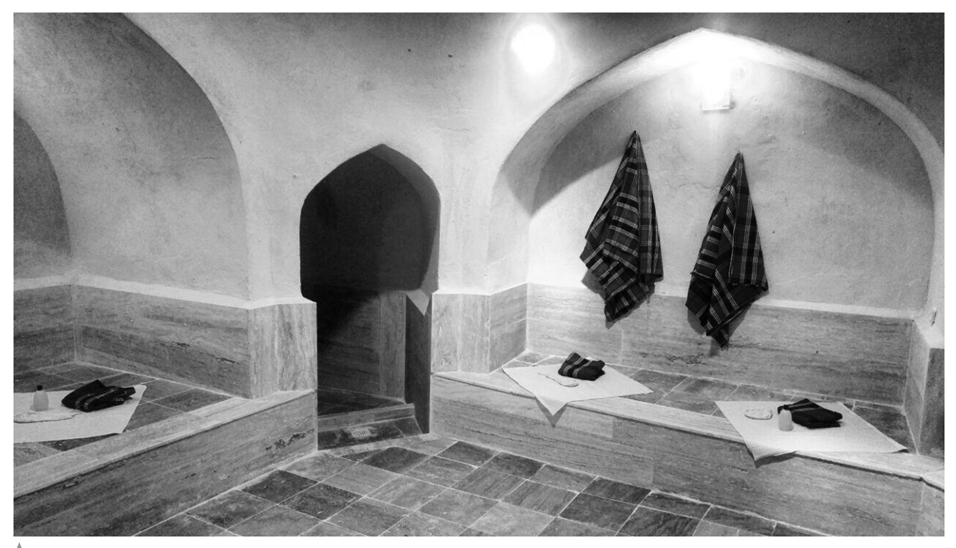
L'intérieur de l'une des maisons transformées en auberge

spécialiste de la restauration. Il visita le vieux village abandonné et s'entretint avec les jeunes habitants dont il apprécia beaucoup l'idée du retour au village ancien. Il décida alors de dessiner un plan de restauration partielle du village, sous condition de participation des habitants au projet.

Au cours des deux années suivantes, grâce aux efforts de Farâmarz Pârsi, quatre groupes d'étudiants en architecture et en restauration travaillèrent à Esfahak pour faire avancer le projet de la restauration du village historique en profitant du soutien et de l'assistance des habitants. Une quarantaine de bâtiments du village fut étudiée et des plans de restauration préparés pour plus de 20



Cour centrale d'une maison restaurée



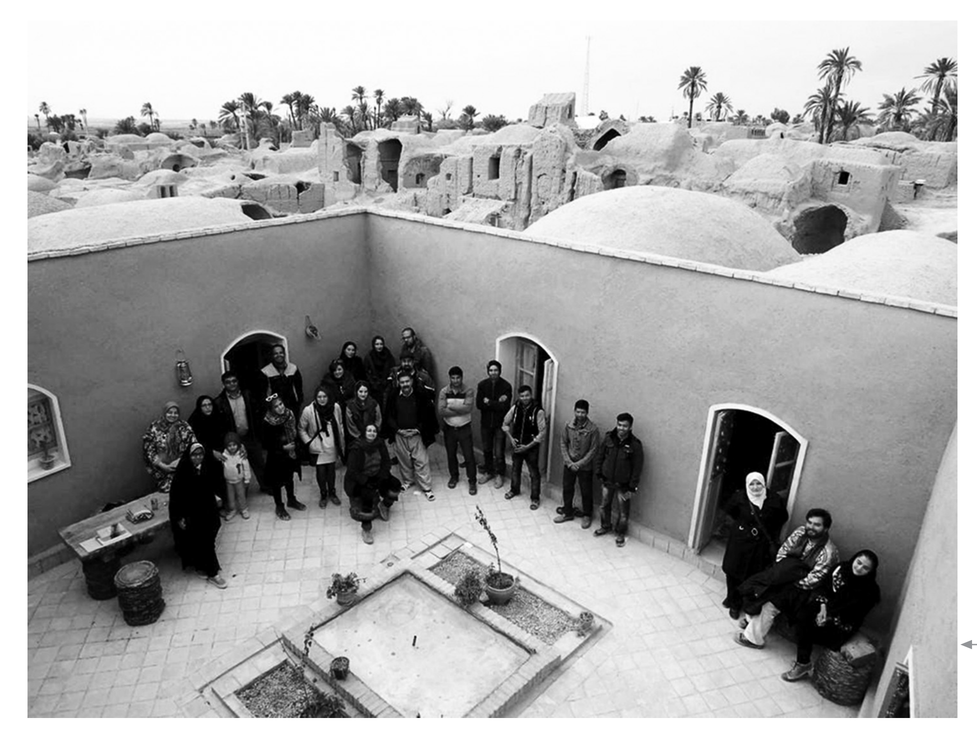
Le hammâm traditionnel du village d'Esfahak

bâtiments. Au cours de cette période, la société des ingénieurs-conseils Emârat Khorshid, dirigée par M. Parsi, se chargea de la direction du projet. La société conçut un plan technique pour renforcer les structures architecturales. Farâmarz Pârsi et ses collaborateurs ont jusqu'à présent formé plus de dix habitants d'Esfahak en les faisant participer à chaque étape des travaux de restauration. C'est ainsi que les habitants ont activement participé au



Le restaurant traditionnel de la résidence d'écotourisme d'Esfahak

Farâmarz Pârsi et ses collaborateurs ont jusqu'à présent formé plus de dix habitants d'Esfahak en les faisant participer à chaque étape des travaux de restauration. C'est ainsi que les habitants ont activement participé au processus de reconstruction et se sont familiarisés à l'utilisation de matériaux modernes pour la restauration de tissus ruraux en tant que résidences d'écotourisme.



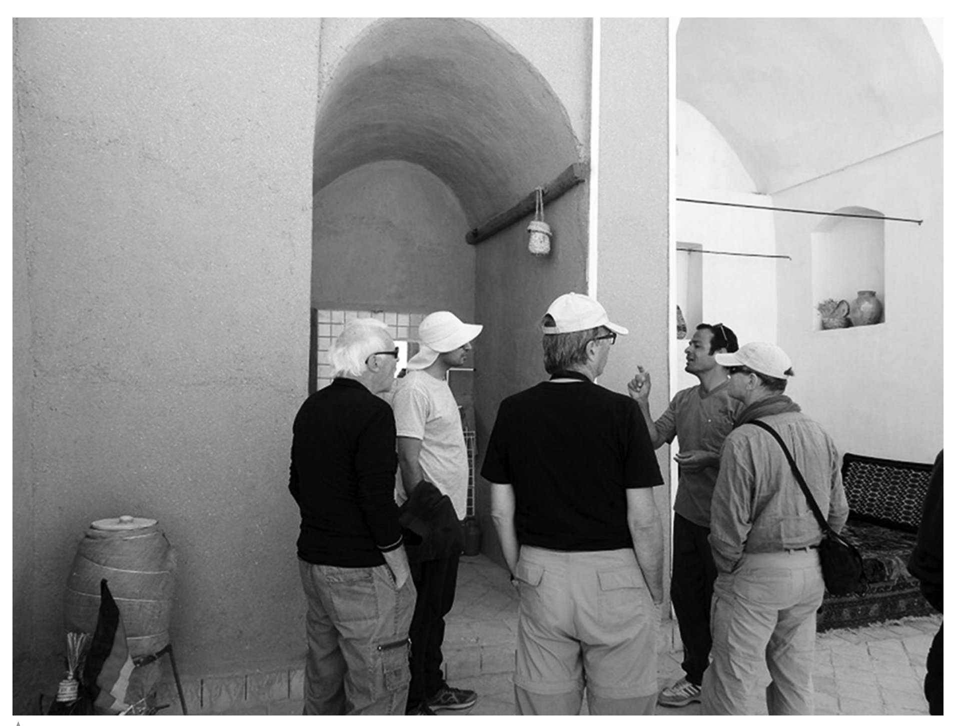
Les touristes sont de plus en plus nombreux à visiter Esfahak



processus de reconstruction et se sont familiarisés à l'utilisation de matériaux modernes pour la restauration de tissus ruraux en tant que résidences d'écotourisme. Début 2016, la mosquée et le hammam de l'ancien village avaient déjà été restaurés. Les équipes de restaurateurs ont aussi reconstruit plusieurs maisons du village historique qui sont actuellement utilisées comme résidence d'écotourisme. Les travaux de restauration sont toujours en cours à Esfahak.

L'expérience d'Esfahak est un exemple couronné de succès de l'importance de la participation locale aux projets de restauration et de revalorisation du patrimoine historique et culturel.

Farâmarz Pârsi est né en 1963 à Téhéran. Il a fait ses études en master d'architecture et urbanisme à l'Université Elm-o-San'at (Science et technologie) à Téhéran. Pârsi et plusieurs de ses collaborateurs ont fondé la Société des ingénieurs-conseils Emârat Khorshid en 1994. Cette société a réalisé jusqu'à présent plus de 300 projets. Parallèlement à ses activités professionnelles, Farâmarz Pârsi a mené une longue carrière universitaire et a enseigné pendant plus de 22 ans dans les universités de Téhéran et de Tabriz. Il est l'auteur de plus d'une centaine d'articles scientifiques consacrés



Les habitants organisent des visites guidées pour les touristes étrangers

essentiellement à l'architecture historique de l'Iran. Farâmarz Pârsi est spécialisé dans le domaine de l'architecture historique et de la restauration.

Les jeunes du village nés après le tremblement de terre de 1978 dans les quartiers du nouveau Esfahak jouaient, enfants, dans le vieux village abandonné. Il y a quelques années, ils ont eu l'idée de faire revivre le vieux Esfahak. Après les premiers efforts pour nettoyer les voies et préparer le plan de zonage du village, ils réussirent à faire enregistrer le vieux Esfahak sur la liste des Œuvres nationales en 2015.

Grâce à sa carrière universitaire, M. Pârsi a réussi à établir des liens fructueux entre le projet d'Esfahak et des centres de recherches universitaires à Téhéran, à Ispahan et à Yazd. Des groupes d'étudiants ont ainsi participé aux travaux. Au fur et à mesure, Esfahak est même devenu un foyer de coopération et d'échange d'expérience au niveau international.

Quand Farâmarz Pârsi s'est chargé de la restauration du village, les autorités locales de l'Organisation du Patrimoine culturel, de l'Artisanat et du Tourisme ont conclu un accord avec sa société d'ingénieurs-conseils Emârat Khorshid pour lancer le projet de restauration. M. Pârsi et ses collaborateurs ont découvert un bon potentiel chez les jeunes habitants du village. La participation active de ces derniers au projet a permis à la société Emârat Khorshid d'aller au-delà de ses engagements dans le cadre de l'accord conclu avec l'Organisation du Patrimoine culturel. Grâce à sa carrière universitaire, M. Pârsi a réussi à établir des liens fructueux entre le projet d'Esfahak et des centres de recherches universitaires à

Téhéran, à Ispahan et à Yazd. Des groupes d'étudiants ont ainsi participé aux travaux. Au fur et à mesure, Esfahak est même devenu un foyer de coopération et d'échange d'expérience au niveau international. En 2016, le projet d'Esfahak a été apprécié par le jury des compétitions nationales d'architecture dans le domaine de la restauration et de la participation locale. Le projet ne s'est pas limité à un seul aspect architectural, car les experts et les habitants ont aussi entamé un projet



Illumination nocturne du secteur restauré du village d'Esfahak





Les étudiants construisent un observatoire traditionnel à Esfahak

pour sauvegarder le patrimoine immatériel de la région: le folklore, les us et coutumes, les cérémonies rituelles, les fêtes… tout en essayant de faire correspondre ces efforts aux besoins des jeunes de la communauté locale (organisation des réunions, des fêtes, etc.) dans le secteur restauré du vieux village. Pour que les activités deviennent durables, les jeunes du village ont fondé une association qui a réussi à obtenir auprès de l'Organisation du Patrimoine culturel, de l'Artisanat et du Tourisme l'autorisation de créer dans le secteur restauré une résidence d'écotourisme et un restaurant. Le village abandonné d'Esfahak est ainsi devenu un projet pilote de tourisme de la province du Khorâssân du Sud où sont également organisés des événements universitaires réunissant des experts et des étudiants en architecture et art. La société des ingénieurs-conseils Emârat Khorshid et ses partenaires universitaires ont organisé à plusieurs reprises des réunions scientifiques et des ateliers spécialisés en architecture ou

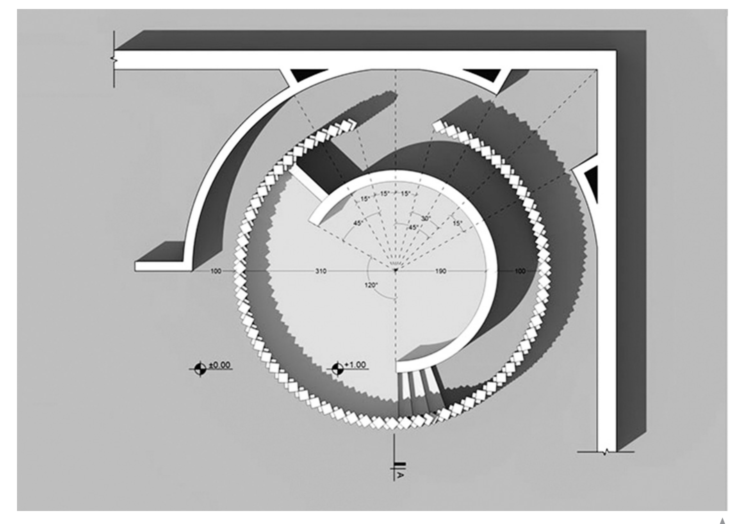


L'architecte Farâmarz Pârsi est le directeur du projet de la restauration du village d'Esfahak

«Le développement des activités touristiques a encouragé une grande partie de la population, surtout les jeunes, à revenir au village. Des dizaines d'emplois ont été créées dans ce petit secteur et donnent aux jeunes plus d'espoir si nous réussissons à développer nos activités de restaurant et d'accueil de manière stable. Nous souhaitons pouvoir faire de notre village historique un modèle de restauration et de revalorisation au niveau national et encourager les autres villages du pays à profiter de nos expériences.»

artistiques à Esfahak, avec la collaboration de l'École nationale Supérieure d'architecture de Paris La Villette (France).

Hamid-Rezâ Rostami, un jeune habitant d'Esfahak, qui a contribué aux projets de la restauration du vieux Esfahak, dit que les habitants du village sont fiers de pouvoir faire revivre le village historique: «Nous avons commencé les travaux avec la restauration de l'ancien hammâm. Nous y avons ajouté des éléments modernes comme un jacuzzi afin de le rendre plus intéressant pour les touristes.»



Plan de l'observatoire traditionnel construit par des étudiants à Esfahak

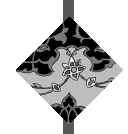
Il explique que cinq maisons de l'ancien village ont été restaurées, puis aménagées en auberge pour accueillir une trentaine de touristes. Il ajoute : «Le développement des activités touristiques a encouragé une grande partie de la population, surtout les jeunes, à revenir au village. Des dizaines d'emplois ont été créées dans ce petit secteur et donnent aux jeunes plus d'espoir si nous réussissons à développer nos activités de restaurant et d'accueil de manière stable. Nous souhaitons pouvoir faire de notre village historique un modèle de restauration et de revalorisation au niveau national et encourager les autres villages du pays à profiter de nos expériences.» ■

1. Golestâni, Zeinab, Golestâni, Zohreh: *Tabas, exemple brillant de la cité-jardin à l'époque zand*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 121, décembre 2015, pp. 22-29. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article2174#gsc.tab=0*

2. Haghighatmanesh, Hamideh : *Les attractions touristiques de la province du Khorâssân du Sud*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 132, novembre 2016, pp. 36-46. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article2310#gsc.tab=0*

La mosquée Bibiheybat à Bakou

Arash Khalili



La mosquée Bibiheybat est le lieu sacré le plus important de la République d'Azerbaïdjan. Ce monument est un lieu de culte et une mosquée chiite au bord de la mer Caspienne à quelques kilomètres au sud de Bakou, capitale de la République d'Azerbaïdjan.

La mosquée actuelle a été construite dans les années 1990 et elle représente une version restaurée de la même mosquée construite par les Shervânshâh, souverains locaux d'Arrân[1] au cours de la seconde moitié du XIIIe siècle.

La mosquée construite au XIIIe siècle par l'architecte azéri Mahmoud ibn Saad fut complètement démolie par les Soviétiques en 1936, dans le cadre du projet stalinien de la «politique antireligieuse».[2]

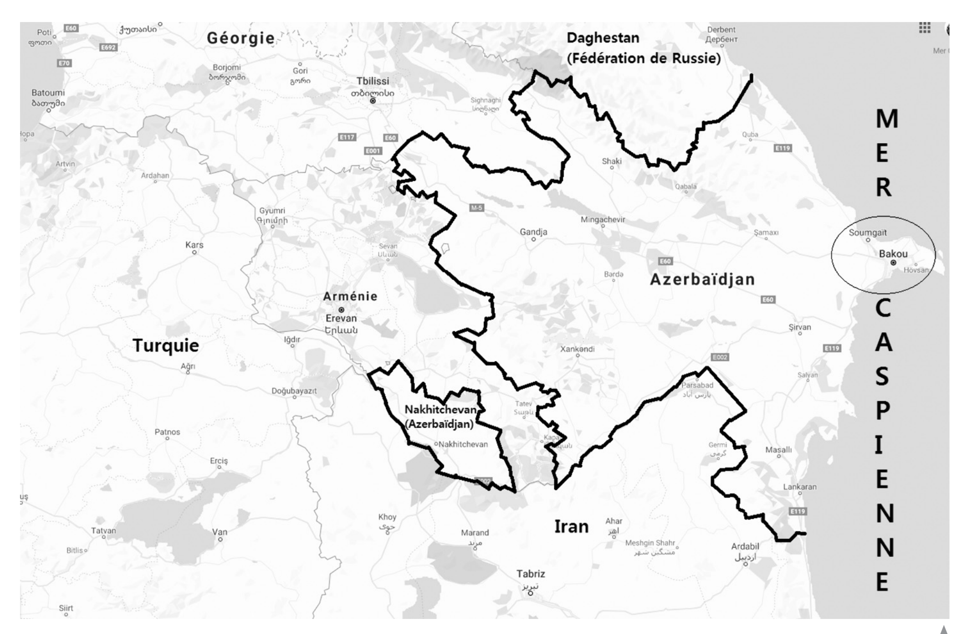
Selon des récits historiques et religieux, la mosquée Bibiheybat fut érigée sur la tombe d'une descendante de la famille du Prophète, la vénérée Hakimeh, fille du septième Imâm du chiisme duodécimain, l'Imâm Moussâ al-Kazim et sœur du huitième Imâm des chiites, l'Imam Ali ibn Moussâ al-Rezâ.

Histoire

En Azerbaïdjan, des sources locales indiquent que la mosquée Bibiheybat fut construite sur la tombe de



La mosquée Bibiheybat se situe dans la banlieue sud de Bakou, capitale de la République d'Azerbaïdjan.



Carte de la République d’Azerbaïdjan

la vénérée Hakimeh, fille du septième Imâm chiite Moussâ al-Kâzim.

L’épitaphe gravée directement sur la pierre tombale indiquait: «Ci-gît la petite-fille du sixième Imâm Ja’far al-Sâdiq, la fille du septième Imâm Moussâ al-Kâzim, la sœur du huitième Imâm Ali ibn Moussâ al-Rezâ.»

Les études menées sur l’ancien mur du côté sud du complexe permettent aux historiens d’estimer que la construction de la mosquée remonterait à la fin du XIIIe siècle. L’architecte du monument, Mahmoud ibn Saad, construisit à la même période la mosquée Mollâ Ahmad dans un quartier du centre historique de Bakou et la forteresse de Nardaran située à une trentaine de kilomètres au nord-est du centre-ville de Bakou. En 1841, l’historien et orientaliste russe Ilyâ Berezin (1818-1896) découvrit un texte en arabe qui donnait d’importantes informations au sujet de la construction de la mosquée Bibiheybat: «Cette grande mosquée a été construite sur ordre du magnifique roi, grand sultan, gardien de l’État et de la religion, assistant de l’Émir des croyants, Abül-Fath Farrukhzâd en 680 de l’hégire.» Cette date correspond à 1281 du calendrier grégorien.

Les Shervânshâh

Les Shervânshâh furent une dynastie locale d’Arrân et de la région de Shervân, situés à l’extrême nord-ouest de l’Iran historique, correspondant aujourd’hui au territoire de la République d’Azerbaïdjan.

L’histoire du premier gouverneur de Shervân remonte probablement à l’époque de la dynastie des Sassanides avant

Selon des récits historiques et religieux, la mosquée Bibiheybat fut érigée sur la tombe d’une descendante de la famille du Prophète, la vénérée Hakimeh, fille du septième Imâm du chiisme duodécimain, l’Imâm Moussâ al-Kazim et sœur du huitième Imâm des chiites, l’Imam Ali ibn Moussâ al-Rezâ.

l'islamisation de la Perse. Ce fut l'empereur sassanide Khosro Ier (531-579), alias Anouchiravan (le Juste), qui installa en 532 le premier prince de Shervân après avoir conquis cette région. Selon une tradition locale, le nom même de la province de Shervân serait tiré du surnom de l'empereur sassanide. Les historiens ignorent cependant le nom de ce premier Shervânshâh qui régna jusqu'en 579, ainsi que les noms de ses successeurs à l'exception d'un certain Chahriyâr qui fut encore au pouvoir en 642.

Après avoir conquis l'empire sassanide, les Califes s'établirent dans la région des gouverneurs arabes. Ces derniers semblent avoir permis aux Shervânshâh convertis à l'islam de garder leur pouvoir à condition d'être soumis au califat. Le cinquième calife abbasside, Haroun ar-Rachid (786-809) nomma un gouverneur arabe pour l'Azerbaïdjan, l'Arménie, Arrân, Shervân et Derbet. Ce gouverneur arabe, Yazid ibn Mazyad al-Shaïbani, renversa la dynastie fantoche des Shervânshâh. Il proclama son indépendance du califat abbasside et fonda la dynastie yazidide.

Les historiens ont longtemps estimé qu'au fur et à mesure, une dynastie locale d'origine iranienne se substitua à la dynastie d'origine arabe. L'orientaliste russe Vladimir Minorsky (1877-1966), spécialiste de la Perse et de la Transcaucasie, nuance ce point de vue et pense qu'il s'agissait plutôt d'une «iranisation» des dynastes d'origine arabe par des unions répétées avec des familles locales revendiquant une origine préislamique et perse et se réclamant de l'empereur sassanide Vahrâm V (420-439). En effet, à partir de cette époque, la dynastie des Shervânshâh réapparaît et on constate une utilisation quasi systématique par les Shervânshâh suivants des noms iraniens (Manouchehr, Ghobâd, Fariborz, Fereydoun) à la place de noms



La nouvelle mosquée de Bibiheybat fut inaugurée en 2008.

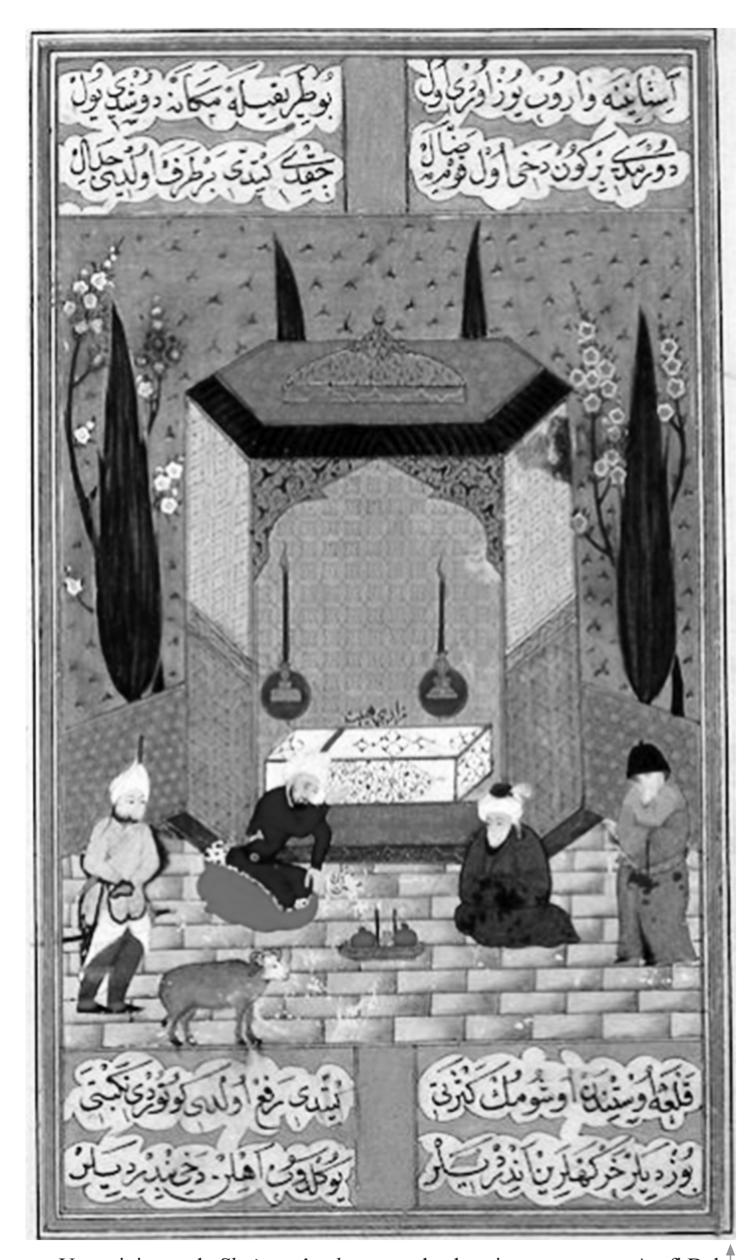
arabes, et la revendication d'une ascendance arsacide ou sassanide.

Pour maintenir leur autonomie, les Shervânshâh devaient devenir en permanence les suzerains des grandes puissances voisines. Ils devinrent tour à tour les vassaux des Seldjoukides (de 1067 à 1120), du Royaume de Géorgie et des Atabeg d'Azerbaïdjan (de 1121 à 1225) des Mongols (de 1225 à 1278), des Ilkhanides (de 1278 à 1340), des Jalayirides de Bagdad (de 1340 à 1382), des Timourides (de 1382 à 1405) des Qara Qoyunlu (de 1405 à 1468), des Aq Qoyunlu (de 1468 à 1502), des Safavides (de 1502 à 1516), de l'Empire ottoman (de 1516 à 1539), des Safavides (de 1539 à 1548), et de l'Empire ottoman (de 1548 à 1551).

En 1551, les Shervânshâh furent définitivement chassés du trône et leur domaine fut occupé une seconde fois par les Safavides. À partir de 1578, la région est disputée entre la Perse et l'Empire ottoman avant d'être reconquise par les Safavides en 1607 sous le règne de Shâh Abbas Ier.

La décadence de la dynastie safavide permit, comme ailleurs dans la région, à des dynastes locaux de s'établir comme «khâns» (souverains locaux). De 1721 à 1732, ils durent néanmoins reconnaître la suzeraineté de l'Empire russe, puis de nouveau celle de l'Iran entre 1732 et 1747.

Le clan des «Khan Tchoban» fonda en 1747 le Khanat de Shervân qui perdura jusqu'à l'intégration de la région dans l'Empire russe en 1820.



Une miniature de *Shojaatnâmeh*, œuvre du chroniqueur ottoman Asafi Dal Mehmed Chalabi, montre le pèlerinage de Bibiheybat par Salmân Khân, commandant des troupes ottomanes (1578-1590).

Les Safavides

Sous la domination safavide, la mosquée Bibiheybat fut, pendant plus de cent ans, dirigée par quatre générations de sheikhs. Pendant cette période, la mosquée fut financée essentiellement par des privilèges fiscaux. Plusieurs rois safavides comme Tahmâsb Ier (1524-1576), Abbâs Ier (1588-1629), Abbâs II (1642-1666) et Shâh Soltân Hussein (1694-1722) publièrent des décrets selon lesquels les agents gouvernementaux, les

Sous la domination safavide, la mosquée Bibiheybat fut, pendant plus de cent ans, dirigée par quatre générations de sheikhs. Pendant cette période, la mosquée fut financée essentiellement par des privilèges fiscaux.

propriétaires et la noblesse n'avaient pas le droit de percevoir des impôts sur les fondations et les avoirs appartenant à ce complexe. Shâh Tahmâsb Ier et Shâh Abbâs Ier donnèrent l'ordre de construire de nouvelles annexes et de restaurer le complexe de la mosquée Bibiheybat et des alentours.

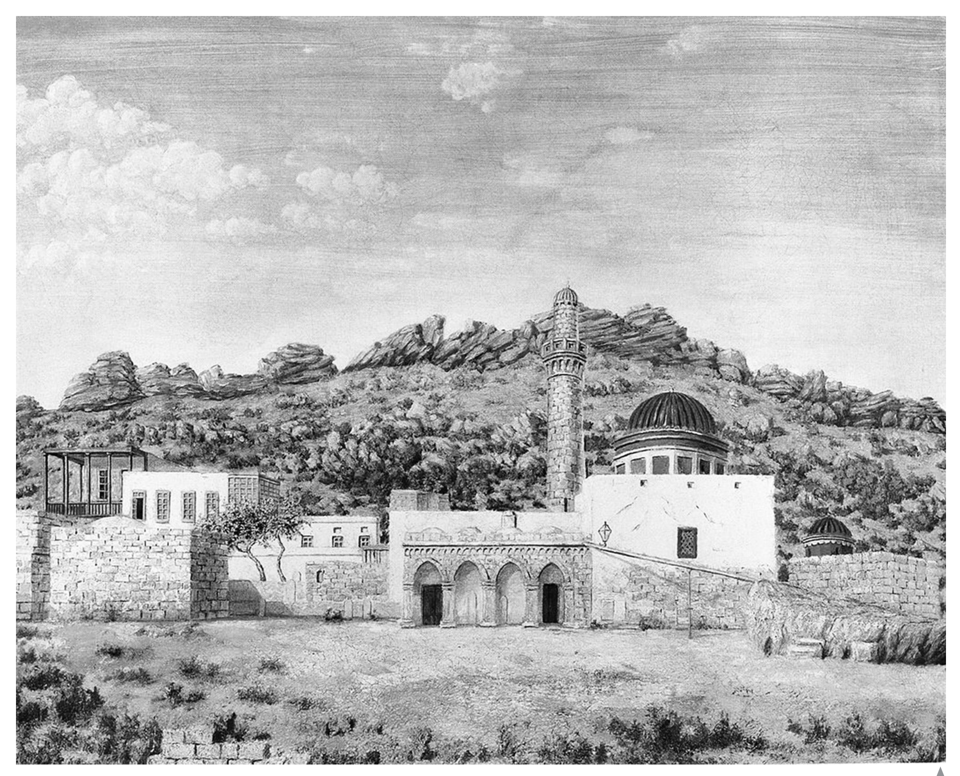
En 1547, Shâh Tahmâsb Ier signa un décret dans lequel il confirma la donation du village de Zigh (aujourd'hui, un quartier de Bakou) à la mosquée Bibiheyet sous forme de «Vaqf» (donation en droit islamique)[3].

À cette époque, des sheikhs influents s'installèrent aux alentours de la mosquée. Petit à petit, la localité où se trouvait la mosquée Bibiheybat fut appelée Shikhlar (littéralement, «quartier des cheikhs»), nom de cette banlieue du sud de Bakou qui a perduré jusqu'à nos jours. Dans le cimetière de la mosquée Bibiheybat fut inhumé Hajji Sheikh Sharif, l'un des célèbres sheikhs de l'époque. Il était venu à Bakou pour diffuser le soufisme et passa le reste de sa vie dans ce lieu de culte.

Pendant les guerres ottomano-safavides de 1578-1590, des troupes ottomanes commandées par un dénommé Salmân Khân assiégèrent la ville de Bakou. Le chroniqueur ottoman, Asafi Dal Mehmed Chalabi, relate dans son *Shojaatnâmeh* l'histoire de la bataille de Bakou. Pendant le siège de la ville, le commandant des troupes ottomanes, Salmân Khân, vit dans son rêve une dame se présentant sous le nom de Bibiheybet qui lui dit de ne pas attaquer la ville de Bakou. D'après le récit d'Asafi, Salmân Khân décida d'arrêter le siège de Bakou et se rendit à la mosquée Bibiheybat pour



Photographies de l'ancienne mosquée Bibiheybat avant sa démolition complète en 1936.



Peinture présentant la mosquée Bibiheybat en 1911.

Le célèbre écrivain français Alexandre Dumas (1802-1870) voyagea l'été 1858 en Russie puis dans le Caucase. Il a publié ses impressions de voyage dans deux recueils, où il relate ses aventures pittoresques dans l'Empire russe puis lors de sa traversée du Caucase, depuis Bakou jusqu'à la mer Noire. Dans son livre intitulé *Voyage au Caucase* (1858), il parle aussi de la visite de la mosquée Bibiheybat.

y faire un pèlerinage. Le livre d'Asafi Dal Mehmed Chalabi représente une miniature du pèlerinage à la mosquée Bibiheybat par le commandant des troupes ottomanes. Selon les historiens, cette miniature donne certaines informations sur l'architecture et le plan du mausolée à l'époque de la dynastie des Safavides. La mosquée aurait été entourée d'un jardin et le mausolée aurait été initialement situé à l'intérieur d'un bâtiment de forme hexagonale surplombé d'un dôme.

L'Empire russe

En 1796, en prenant les khanats de Bakou et Talish, les troupes russes envahirent le Caucase de l'Est. Mais elles furent bientôt chassées par les Iraniens. Pendant la guerre russo-persane de 1804-1813, Bakou fut de nouveau envahi par les Russes en 1806. Le traité de Golestân en 1813 donna à la Russie les provinces de Perse situées au nord de l'Araxe. La ville de Bakou fut annexée et devint la capitale d'un gouvernement russe aux termes du traité de Turkmanchaï de 1828 et du traité de paix conclu à Edirne (Empire ottoman). À partir de cette date, toutes les régions situées au nord de



Timbre postal de la République d'Azerbaïdjan datant de 2016, avec le portrait de Mahmoud ibn Saad, architecte du monument initial de la mosquée Bibiheybat construit fin du XIIIe siècle.

l'Araxe ont été détachées de la Perse.

De nombreux témoignages indiquent la poursuite du pèlerinage de la mosquée Bibiheybat pendant la domination russe tout au long du XIXe siècle. Les documents russes et européens soulignent surtout la croyance des fidèles quant aux caractéristiques miraculeuses du pèlerinage au mausolée.



Démolition complète de la mosquée Bibiheybat en 1936 dans le cadre de la politique antireligieuse de Staline.

Le célèbre écrivain français Alexandre Dumas (1802-1870) voyagea l'été 1858 en Russie puis dans le Caucase. Il a publié ses impressions de voyage dans deux recueils, où il relate ses aventures pittoresques dans l'Empire russe puis lors de sa traversée du Caucase, depuis Bakou jusqu'à la mer Noire. Dans son livre intitulé *Voyage au Caucase* (1858), il parle aussi de la visite de la mosquée Bibiheybat: «La mosquée est le lieu de culte des femmes infertiles. Elles viennent ici à pied et prient. Et en un an, elles deviennent capables de donner naissance…»

Dumas raconte aussi ses rencontres avec la célèbre poétesse azerbaïdjanaise du XIXe siècle, Khourchid-Bânou Nâtavân (1832-1897)[4]. Dumas relate que la poétesse avait fait le pèlerinage au mausolée de Bibiheybat et après avoir eu son premier enfant, elle fit construire une nouvelle route de Bakou à la mosquée Bibiheybat pour faciliter le voyage des pèlerins.

La période soviétique et la destruction de la mosquée

Le 28 mai 1918, la République démocratique d'Azerbaïdjan proclama son indépendance. Dix jours après, la capitale fut transférée à Gandja à la suite de la prise de Bakou par les forces prorusses. La durée de vie de cette première république ne fut que de 23 mois. La République d'Azerbaïdjan fut intégrée à l'Union soviétique en 1922. En 1920, le pays est occupé par l'Armée rouge.

Pendant les années 1920 et 1930, l'Union soviétique mit en place une

politique antireligieuse se traduisant souvent par des persécutions et mauvais traitements infligés à des communautés de croyants en raison de leur appartenance religieuse.

La cible principale de la politique antireligieuse des années 1920 et 1930 est l'Église orthodoxe russe (à laquelle sont aussi associées les Églises catholiques orientales), qui rassemble le plus grand nombre de fidèles. Dans les républiques soviétiques à majorité musulmane (au Caucase, en Asie centrale et dans la Fédération de Russie), l'islam fut la cible principale de la politique antireligieuse. En République d'Azerbaïdjan, la mosquée Bibiheybat, revêtant une grande importance pour les croyants, en fut l'une des principales victimes avec la cathédrale Saint-Alexandre-Novesk de Bakou dont la construction s'acheva en 1898.

En septembre 1935, le Comité exécutif central et le Præsidium du Soviet de Bakou adoptèrent une résolution sur les «plaintes des prolétaires» pour interdire les cérémonies religieuses dans les mosquées. La mosquée fut dynamitée en 1936. La plupart des bâtiments du complexe s'effondrèrent après la première explosion et le minaret fut détruit après une troisième explosion, selon les témoignages. Le directeur de la mosquée fut envoyé en Sibérie pour une période de 20 ans. Après la destruction de la mosquée Bibiheybat, une route asphaltée fut construite sur le site. Dans le même temps, la cathédrale Saint-Alexandre-Novest, construite à Bakou par les Russes, fut détruite par le régime soviétique.

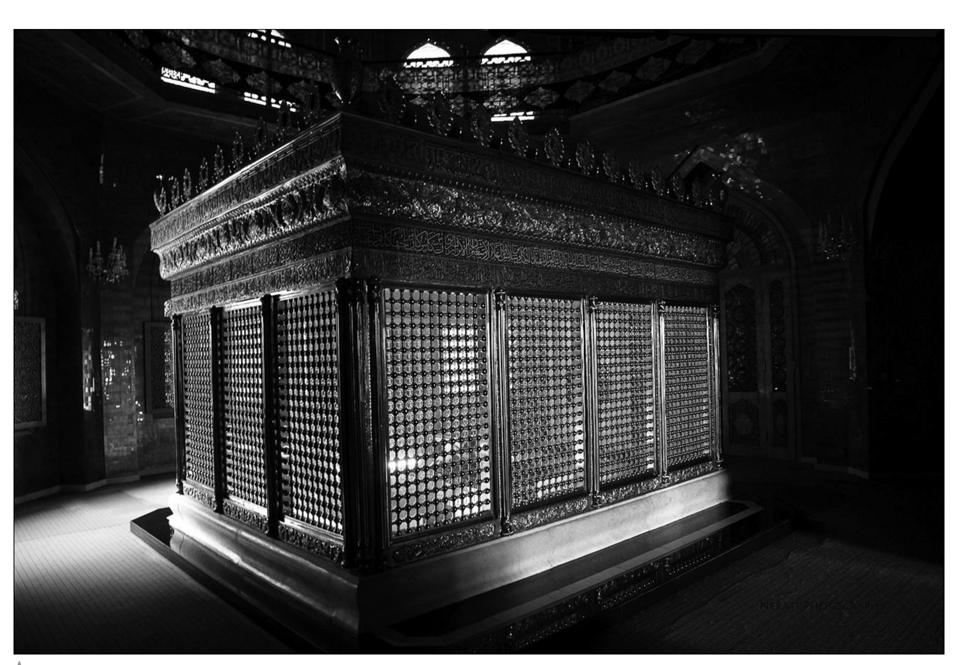
La restauration de la mosquée

La République d'Azerbaïdjan proclama son indépendance après l'effondrement du bloc communiste, le 30 août 1991. Après la proclamation de son indépendance, la République d'Azerbaïdjan donna l'ordre de restaurer les mosquées et lieux de cultes détruits pendant la période soviétique. En 1994, l'ancien président azerbaïdjanais Heydar Aliyev (1993-2003) publia le décret de la construction d'une nouvelle mosquée sur les ruines de l'ancienne mosquée de 1936.

Les travaux de la reconstruction commencèrent officiellement en mai 1999 d'après les plans et les dimensions de la mosquée ancienne rétablis en 1980 par les architectes azerbaïdjanais. Ces plans avaient été conçus à partir des remarques des célèbres voyageurs qui avaient visité



La poétesse azerbaïdjanaise du XIXe siècle, Khourchid-Banou Natavan (1832-1897), en compagnie de ses deux enfants.



Mausolée de BibiHeybat, sœur du VIIIe Imâm des chiites.

autrefois la mosquée, surtout un document datant du milieu des années 1920.

Sur le plan technique, les restaurateurs se basèrent sur le palais des khâns de

Plan du complexe Bibiheybat vers 1920: 1-ancienne mosquée, 2-sous-sol, 3-arcade, 4-minaret, 5-nouvelle mosquée, 6-entrée, 7-porte du nord, 8-porte du sud, 9-salle de services, 10-13-cimetière, 14-mausolée

Sur le plan technique, les restaurateurs se basèrent sur le palais des khâns de Shaki, une ville située à 325 kilomètres de Bakou, construit en 1797, et ils se sont également inspirés des techniques de construction de la mosquée de Shâh Abbâs Ier, de la dynastie des Safavides, dans la ville de Gandja qui est aujourd'hui la deuxième grande ville de la République d'Azerbaïdjan, après Bakou, la capitale.



La mosquée Bibiheybat se situe à quelques dizaines de mètres de la mer Caspienne.

Shaki, une ville située à 325 kilomètres de Bakou, construit en 1797, et ils se sont également inspirés des techniques de construction de la mosquée de Shâh Abbâs Ier, de la dynastie des Safavides, dans la ville de Gandja qui est aujourd'hui la deuxième grande ville de la République d'Azerbaïdjan, après Bakou, la capitale.

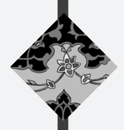
Aujourd'hui, le nouveau complexe de Bibiheybat occupe un terrain plus vaste que l'ancienne mosquée d'avant 1936. Dans la cour de la mosquée, une vaste enceinte a été aménagée pour les prières collectives de plusieurs milliers de fidèles. Après la fin de la reconstruction, la mosquée et le mausolée de Biniheybat ont été inaugurés le 14 juillet 2008.

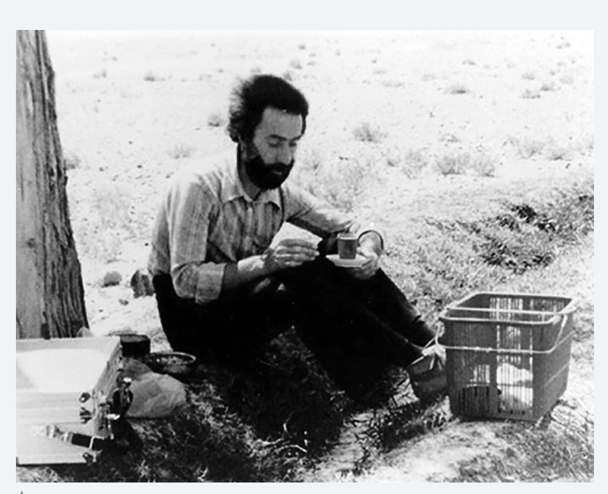
L'ancienne mosquée se situait au sud du mausolée. Un minaret de 20 mètres de haut (66 pieds) avait été construit à l'ouest de la mosquée. Plus tard, d'autres espaces avaient été créés au sud du minaret. L'intérieur de la mosquée était riche en ornements différents. Cette mosquée et son minaret furent les parties les plus anciennes du complexe, construites entre 1305 et 1313. Le plan et la forme du minaret correspondaient à l'école architecturale de Shervân et d'Abchéron[5]. Ce type d'architecture était très répandu à Bakou au Moyen Âge.■

1. Arrân est aujourd'hui le nom utilisé en République d'Azerbaïdjan pour désigner le territoire des basses terres du Karabakh (entre les fleuves Koura et Araxe). Historiquement, Arrân désignait au Moyen Âge certaines parties de ce qui est maintenant la République d'Azerbaïdjan ainsi que certaines régions de l'Arménie actuelle.
2. La politique antireligieuse soviétique de 1928 à 1941 est une nouvelle phase de la persécution religieuse en Union soviétique. Cette politique commence en 1929 à la suite de la création d'une nouvelle loi interdisant sévèrement les activités religieuses et appelant à un durcissement des attaques contre la religion afin d'encourager la diffusion de l'athéisme.
3. Neuve-Eglise, Amélie: *Le Waqf en islam: une tradition spirituelle et sociale aux horizons illimités*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 56, juillet 2010, pp. 5-13. Accessible à : *http://www.teheran.ir/spip.php?article1225#gsc.tab=0*
4. Khourchid-Banou Natavan (1832-1897) est une poétesse azerbaïdjanaise. Elle naquit dans la famille du dernier khân du Karabagh et fut une descendante de la dynastie iranienne des Qâdjârs. Elle était fine connaisseuse de la littérature persane et lisait les œuvres de Ferdowsi, Nezâmi, Hâfez et Fuzuli.
5. La péninsule d'Abchéron en République d'Azerbaïdjan se trouve sur la côte ouest de la mer Caspienne. La capitale, Bakou, se situe dans cette péninsule.

«Les pas de l’eau» de Sohrâb Sepehri

Présenté et traduit par
Fâtemeh Ghahramâni





Sohrâb Sepehri

Sohrâb Sepehri est né le 7 octobre 1928 à Kâshân, en Iran. Il est souvent tenu pour l’un des cinq plus grands poètes modernes iraniens avec Nimâ Youshij, Ahmad Shâmlou, Mehdi Akhavân-Sales et Forough Farrokhzâd.

Sohrâb Sepehri a dédié le poème «Les pas de l'eau» à sa ville natale, Kâshân, où il a vécu la première partie de sa vie.

Sepehri était aussi l'un des principaux peintres modernistes d'Iran. Connaisseur notamment du bouddhisme, du soufisme et des écoles mystiques d’est ou d’ouest, il a mêlé les concepts de l’Orient mystique à ceux de l’Occident mystique, créant ainsi une poésie à la saveur et à la signature toutes personnelles et inédites dans la littérature persane sous cette forme. Pour lui, les nouvelles formes étaient des moyens de découverte artistique dans l’expression de pensées et de sentiments. Sa poésie est aussi basée sur l’humanité et une profonde croyance en la valeur de l’homme. Pour finir, Sepehri était aussi un amoureux de la nature, dont la contemplation ne le fatiguait pas. La nature est omniprésente dans son œuvre autant poétique que picturale.

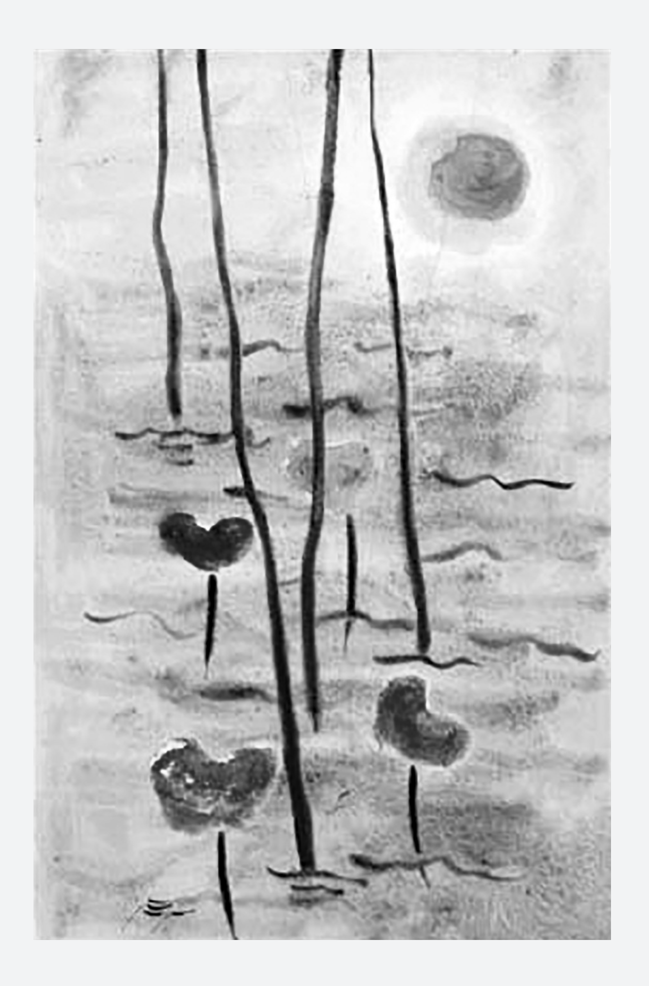
Les poèmes de Sohrâb ont été traduits en plusieurs langues dont l'anglais, le français, l'espagnol, l'allemand, l'italien, le suédois, l'arabe, le turc et le russe.

Sepehri est mort le 21 avril 1980 à l'hôpital Pars à Téhéran. Sa dépouille repose dans le sanctuaire de Sultan Ali à Mashhad Ardehal, dans son terroir bien-aimé.

Les pas de l’eau

Jouissons de la beauté dans le vignoble
Et ouvrons notre bouche quand la lune se lève
Ne disons pas que la nuit est une chose immonde
Et que le ver luisant ignore la perspicacité du jardin
Allons chercher des paniers
Et remplissons-les de tous ces rouges et verts
Mangeons le matin du pain et du petit fromage
Et plantons un arbrisseau à chaque méandre de la parole

Et semons la graine du silence entre deux syllabes
Et ne lisons point un livre que le vent n’arpente pas
Et le livre dans lequel la peau de la rosée n'est pas humide
Et le livre dans lequel les cellules sont sans dimension
Ne souhaitons pas que la mouche s’envole du bout des doigts de la nature
Ne souhaitons pas que la panthère s’en aille de la Création
Et sachons que sans le ver, il manquerait quelque chose à la vie
Et la loi de l'arbre souffrirait sans la chenille
Et nos mains chercheraient quelque chose, s'il n'y avait pas la mort
Et sachons que la logique vivante de l’envol changerait, s'il n'y avait pas de lumière
Et sachons qu’il y avait un vide dans l'esprit des mers avant le corail
Et ne demandons pas où nous sommes.
Sentons le pétunia frais de l'hôpital
Et ne demandons pas où est la Fontaine de la Fortune
Et ne demandons pas pourquoi le Cœur de la Vérité est bleu
Et ne demandons pas quelle nuit, quelle brise nos ancêtres ont vécues
Derrière nous, il n'y a pas d'espace vivant
Derrière nous, l'oiseau ne chante pas
Derrière nous, le vent ne souffle pas



Et la framboise de la jouissance dans la bouche de la copulation
La vie est une coutume agréable
La vie a des ailes, grâce à l'étendue de la mort
La vie saute aussi haut que l'amour
La vie ne peut pas disparaitre de ta mémoire, de la mienne, comme quelque chose sur l'étagère des habitudes
La vie est l'extase d'une main qui cueille,
Une première figue noire dans la bouche âcre de l'été,
La dimension d'un arbre dans les yeux d'un insecte,
L'expérience d'un papillon de nuit dans l'obscurité
La vie est ce sentiment étrange que vit un oiseau migrateur,
Le sifflet d'un train qui résonne dans le sommeil d'un pont
La vie est la vue d'un jardin à travers les fenêtres scellées d'un avion,
Les nouvelles d'une fusée lancée dans l'espace
Toucher la solitude de la lune
Une pensée pour sentir une fleur sur une autre planète
La vie est de laver une assiette
La vie est de trouver une pièce de dix-châhi dans le caniveau
La vie est le carré d'un miroir
La vie est une fleur puissance éternité,
La vie est la multiplication de la terre aux battements de notre cœur.
La vie est « une géométrie » simple et égale à soi
Où que je sois, laisse-moi l'être
Le ciel est à moi
La fenêtre, l'esprit, l'air, l'amour et la terre sont à moi ■



Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

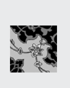
Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

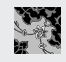
La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

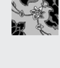
Toute citation reste autorisée avec notation des références.


ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی‌های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.


در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.


مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.


چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.


« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.


نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۲۰۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۱۰۰۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 200 000 tomans
- 6 mois 100 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) مؤسسه

Nom نام خانوادگی — Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور با پست عادی

- شش ماهه ۴/۵۰۰/۰۰۰ریال
- یک ساله ۹/۰۰۰/۰۰۰ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- 1 an 900 000 tomans
- 6 mois 450 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

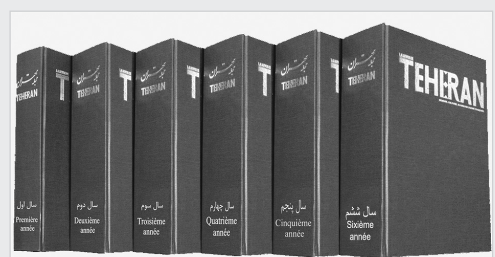
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir



L'édition reliée des précédents numéros de *La Revue de Téhéran* est désormais disponible en volumes annuels au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

دوره های پیشین رُوو دو تهران
در مجلدهای سالانه عرضه می گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا
به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHRAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **240 Euros**

☐ **6 mois** **120 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

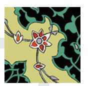
☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

www.teheran.ir

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان مصدق جنوبی (نفت جنوبی سابق)،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نشانی الکترونیکی: mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

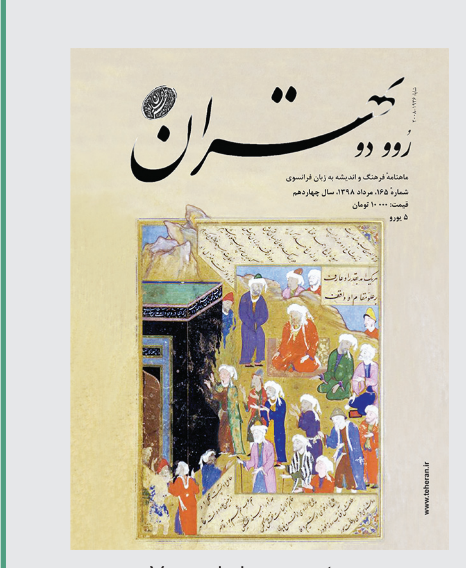
دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

اعضای تحریریه (به ترتیب حروف الفبا)
اسفندیار اسفندی
شکوفه اولیاء
اِلودی برنارد
ژان-پیر بریگودیو
افسانه پورمظاهری
روح الله حسینی
سعید خان آبادی
مرضیه خزایی
مهناز رضائی
هدی صدوق
جمیله ضیاء
میری فِررا
زینب گلستانی
ژیل لانو
خدیجه نادری بنی
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیرالسادات برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی



Verso de la couverture:
L'Imâm Zeyn-ol-Abedin auprès de la Kaaba, miniature du XVe siècle.

رُوو دو تهران

شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۶۵، مرداد ۱۳۹۸، سال چهاردهم

قیمت: ۱۰ ۰۰۰ تومان

۵ یورو



www.teheran.ir